

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. 1.

Montréal, 1er Mai 1872.

No. 5

POESIE.

LE RETOUR DU PRINTEMPS FAIT
AIMER LE BON DIEU.

(La terre est pleine de chansons.)

J'entendis, ce matin, entrouvrant ma fenêtre,
Un oiseau commencer son refrain matinal ;
Je me sentis heureux en le voyant paraître,
Du retour du printemps il donnait le signal.
Près de lui voltigeait sa joyeuse compagne,
Il l'avait ramenée au nid de leurs amours ; [pagne
Tous les deux s'en allaient gaiment dans la cam-
Chercher leur lit de mousse où l'on s'aime toujours..
Et bientôt, pour nourrir ce gentil Rouge-Gorge,
Les laboureurs devront ensemer leur champs.
Pour les récompenser d'un grain de mil ou d'orge
L'oiseau dès le matin fait entendre ses chants.
Ce barde leur dira, dans sa chanson joyeuse :
Le secret du bonheur que l'on cherche en tout lieu
Pour tout homme de Bien, toute âme généreuse,
C'est d'aimer le Bon Dieu.

Le soleil est plus doux à l'horizon d'opale,
La neige a disparu sous ses rayons brûlants ;
Déjà nous le voyons, dès l'aube matinale,
Nous sourire à travers nos rideaux transparents.
La joie est revenue à la nature entière,
Avec les vents du nord sont partis nos regrets,

Le ciel de la patrie a sa splendeur première,
On voudrait que ces jours ne finissent jamais.
Comme on se sent heureux de chérir l'existence !
Notre vie est si belle, et le Bon Dieu si bon !
Comme ils sont oubliés tous ces jours de souffrance,
Pour ces jours de bonheur dont le Ciel nous fait don.
Pourtant avec l'hiver, reviendra la misère,
Bientôt aux jours de joie il faudra dire : Adieu —
Puisqu'il en est ainsi, que tout passe sur terre,
N'aimons que le Bon Dieu.

L'enfant que le Seigneur a commise à ma garde
Se tenait près de moi quand j'écrivis ces vers,
Et pressant mon épaule, elle me dit : regarde,
« Comme ce vent de l'Est berce ces rameaux verts.
« Bientôt avec l'Été nous reverrons les roses, [phir,
« Les fleurs voudront renaître aux baisers du Zé-
« Mais elles passeront ainsi que toutes choses,
« Tout ce que nous aimons, tôt ou tard doit mourir : »
Pendant que j'écoutais cette voix familière,
L'oiseau ne chantait plus, tout prêt à s'envoler..
L'enfant resta pensive, alors sous sa paupière,
Emu soudain je vis une larme perler... [heure,
Oh ! c'est qu'elle songeait, Hélas ! qu'il vient une
Ou les meilleurs amants doivent se dire adieu..
Afin de nous revoir, puisqu'il faut que l'on meure,
Aimons bien le Bon Dieu.

N'importe, en attendant que l'hiver reparaisse
 Jouissons du présent,
 De s'attrister d'avance il n'est rien qui nous presse,
 Chanter vaut tout autant.

Car c'est un chant d'amour que toute la nature
 Semble dire au Seigneur :
 On dirait qu'à travers sa riante verdure
 Elle montre son cœur.

Que l'oiseau chante donc sa joyeuse romance
 Sous le ciel le plus beau !
 Que partout l'on respire un air plein d'espérance
 Et qu'un soleil nouveau

Nous donne chaque jour des aurores nouvelles !
 Mais ne savons-nous pas
 Hélas ! que de tout temps les choses immortelles
 Ne sont pas d'ici bas ?

Cependant, sachons bien, tous prendre un air de fête,
 Saluons le Ciel bleu ;
 Le retour du printemps, pour quiconque est Poète,
 Fait aimer le Bon Dieu.

CHARLES OUMET.

Montréal, 12 Avril, 1872.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

SABRE ET SCALPEL.

PAR NAPOLÉON LEGENDRE.—*Suite.*

CHAPITRE VI.



ANS l'après-midi, ils se rendirent chez Maximus qui les reçut avec des démonstrations extraordinaires.

Vous voyez, mon cher monsieur, lui dit Gilles en entrant, que je m'empresse de saisir la première occasion pour profiter de vos politesses. Je suis venu terminer ma petite affaire avec M. Duroquois, et je n'ai pas eu de voir m'éloigner sans venir saluer ces dames et

prendre de vos nouvelles.

—Ces dames seront sans doute enchantées, comme moi, de vous revoir, monsieur Peyron ; je regrette qu'elles soient sorties, pour le moment, mais elles ne tarderont pas à rentrer.

Otez donc votre paletot, monsieur Peyron. Vous allez dîner avec nous sans cérémonie ; je vous enverrai reconduire avec ma voiture, après la veillée. Quant à Duroquois, continua-t-il en se tournant vers ce dernier, avec un sourire engageant, je n'ai pas besoin de l'inviter ; il est de la famille.

Gilles feignit de résister beaucoup ; mais le bonhomme Maximus avait sa tête.

—Duroquois est ici pour le dire, cher monsieur Peyron, continua l'honnête châtelain, quand une fois on a passé le seuil de ma porte, on n'en sort plus qu'avec ma permission. C'est un de mes principes, et je tiens beaucoup aux principes.

Il disait tout cela d'un petit air aimable et enjoué, et poussait ses hôtes vers une salle de l'intérieur. En un clin d'œil Gilles et Duroquois furent dépouillés de leurs gros vêtements et installés par Maximus dans la bibliothèque, en face d'une grille où pétillait un feu réjouissant.

—J'ai beaucoup pensé à vous depuis hier, dit Maximus en s'adressant à Gilles, et ma sœur est enchantée d'avoir fait votre connaissance. Après di-

ner, je veux causer avec vous et.....mais il ne faut pas faire d'indiscrétions : laissons cela pour le moment. Comment trouvez-vous ma petite bibliothèque ?

Il se leva avec Gilles, et ils firent le tour de la chambre.

Gilles prit un air intéressé ;

—Vous êtes bien modeste, monsieur, dit-il ; votre petite bibliothèque est tout simplement la plus belle collection de chefs-d'œuvre que j'aie encore vue.

—N'est-ce pas que ce n'est pas mal pour un commerçant retiré ? Voyons ?

—Monsieur, dit Gilles, je ne suis pas de ceux qui ne voient dans le commerce qu'une occupation matérielle et secondaire. Je suis d'avis, au contraire, que cette carrière exige une intelligence peu commune de celui qui veut s'y maintenir et presque du génie de celui qui compte y faire fortune.

Le cœur de Maximus se gonflait délicieusement.

—Notez bien continua Gilles, que je ne parle pas de ce commerce douteux, espèce de vol légalisé, de ces spéculations avec les fonds d'autrui par lesquels en un seul jour on devient un Rothschild ou un gueux. Je parle du commerce honnête et raisonné, tel que le vôtre a dû l'être, monsieur Crépin. Aujourd'hui le commerce est une lutte où le plus rusé est certain de réussir. Le fond n'est pour rien ; tout est dans la forme. L'honnêteté est souvent considérée comme un obstacle pour arriver. Il y a peu de commerçants véritables, sachant leur état, le respectant et le poussant honnêtement dans la voie du progrès. Nous autres, avocats, nous connaissons sur le bout du doigt tous ces détours, toutes ces ruses, et cependant il ne manque pas de commerçants qui pourraient encore nous donner de bons conseils dans la conduite d'une affaire risquée, et nous enseigner la manière de fendre le cheveu. Au surplus, vous savez toutes ces choses mieux que moi, et je vous ennuie sans doute... Tiens ! vous avez là Montesquieu, sur l'esprit des lois. Ah ! il a de belles pages. Tête bien organisée, plume solide et élégante tout à la fois !

Gilles et Maximus continuèrent à examiner les livres de la bibliothèque qui était véritablement bien choisie. Le fait est que Maximus avait acheté le tout en bloc à une vente de meubles chez un homme fort distingué de la ville.

Gilles distribuait par-ci par-là ses opinions élogieuses sur tous les auteurs qu'il voyait pour la première fois ; il en faisait même de rapides analyses, d'après les titres. Maximus, qui se trouvait dans un pays parfaitement inconnu, n'avait garde de lais-

ser deviner son ignorance, et approuvait tout pour avoir l'air de s'y connaître.

Gilles savait glisser délicatement l'éloge du maître au milieu de ses appréciations, et ne cessait de vanter le jugement solide qui avait su former une si belle collection.

Cette petite scène qui dura presque une heure, enivra Maximus. Si Duroquois n'avait pas été là, il aurait sauté au cou de Gilles.

Pendant les dames étaient de retour. Nos trois amis passèrent au salon, où Gilles fut l'objet d'une véritable ovation de la part de Mademoiselle Céleste.

—Comme c'est bien à vous d'être revenu nous voir, monsieur Peyron, disait-elle. J'espère que vous nous ferez le plaisir de dîner avec nous.

—Comment donc, ma sœur, cria Maximus ; crois-tu que j'aurais laissé partir monsieur ? C'est une affaire entendue.

Ernestine ne disait rien ; la figure de Gilles ne lui revenait pas. Cependant, pensa-t-elle, cela ne me regarde point. Et elle se mit à causer avec Duroquois, qu'elle trouvait assez peu spirituel, mais qu'elle estimait beaucoup.

Au bout de quelque temps, le dîner fut annoncé, et Gilles ayant galamment offert son bras à mademoiselle Céleste, tout le monde les suivit dans la salle à dîner.

Rien qu'à voir cette salle et la manière dont la table était servie, on comprenait que le dîner était la grande affaire, l'affaire principale dans la vie de Maximus.

C'était une vaste chambre, éclairée par quatre porte-fenêtres dont trois avaient vue sur le fleuve. Des buffets magnifiques chargés d'argenterie et de verrerie précieuses ; au fond, un grand feu de houille qui flambait dans la grille. Les épais rideaux des fenêtres étaient tirés, et deux riches candélabres à sept branches avec des bougies de couleur répandaient une douce clarté. La table était surchargée de mets succulents, de vins fins et de fruits rares. Deux domestiques, la serviette au bras, se tenaient à chaque bout de la table.

Tout était bien, tout était beau ; il y avait cependant dans l'ensemble, je ne sais quelle absence de bon goût dénotant quelqu'un qui n'a pas été élevé dans le luxe et qui s'y trouve tout-à-coup transporté.

L'argenterie était trop en évidence ; les plafonds prétentieux ne cadraient pas avec le reste ; les meubles trop luisants avaient l'air d'être conservés dans leurs housses, comme des objets de curiosité ; et puis, ces bougies de couleur avaient un effet singulier.

Quoi qu'il en soit, les fauteuils étaient moelleux et les mets excellents :

Le dîner se prolongea au delà d'une heure.

Après le dessert, Maximus laissa partir les dames avec Duroquois, mais retint Gilles près de lui.

—Moi, voyez-vous, dit-il, j'aime à paresser un peu dans mon fauteuil après le dîner, et à fumer tranquillement mon cigare. Ma sœur prétend que c'est une vilaine habitude ; mais, que voulez-vous ? à mon âge, on peut bien se passer quelque petite fantaisie, surtout quand on est chez soi. Il fit apporter des cigares et ils se mirent à fumer tous deux, sans rien dire.

Au bout de quelque temps, Maximus reprit ;

—Mon cher monsieur Peyron, maintenant que nous sommes seuls, j'aurais une petite proposition à vous faire. Je vous connais depuis peu ; mais je vous estime beaucoup, Je suis d'ailleurs assez bon physionomiste et votre air me revient. Comme je vous le disais, j'ai beaucoup pensé à vous, depuis hier.

—Vous êtes trop bon, monsieur, dit Gilles d'un air modeste.

—Vous saurez qu'il y a longtemps, reprit Maximus, que je n'ai pas d'intendant. Vous dites vous-même que vous aimez la campagne et que vous avez déjà rempli ces fonctions chez un de vos amis. Voyons, est-ce que vous pensez que nous pourrions nous entendre. J'ai besoin ici d'un intendant ou plutôt d'un ami en qui je pourrais avoir toute confiance, d'un homme instruit avec lequel je pourrais discuter. Pensez-y donc un peu. Croyez-vous que vous pourriez vous habituer à notre petite vie tranquille ?

—Franchement, monsieur Crépin, dit Gilles, avec une mine hypocrite, vous me prenez par surprise, et je ne me serais jamais attendu à l'honneur que vous me proposez. J'en suis tellement étourdi que je ne sais vraiment pas comment vous répondre.

—Voyons, monsieur Peyron, il me semble pourtant que c'est une chose bien naturelle. Je vous rencontre ici dans des circonstances qui vous font honneur ; je sais que vous êtes libre, j'ai une place de confiance à donner, je vous l'offre ; il n'y a que cela. Quant aux appointements, vous êtes ici chez vous, et en sus, vous avez quatre cents dollars par an. Cela n'empêche pas que si vous avez besoin de quelque argent de plus, eh ! bien, je suis toujours là !

—Oh ! monsieur, fit Gilles, vous comprenez que ce n'est pas la question des appointements qui m'embarrasse ; j'ai des goûts simples et modestes. Mais il y a une petite difficulté qui sera peut-être insurmontable.

J'ai un vieil ami, qui partage ma vie et dépend de moi depuis assez longtemps. C'est un honnête marin qui s'est depuis quelques années livré à l'agriculture. Son père a rendu de grands services au mien. C'est une dette de reconnaissance que j'acquitte. Il a demeuré avec moi chez l'ami dont je vous ai parlé, et actuellement il partage encore mon logis. Il est sans ressources, sans abri. Vous comprenez que je ne pourrais pas l'abandonner.....

—Eh ! seigneur ! n'est-ce que cela ? Nous trouverons bien sur la ferme un emploi pour votre protégée. Là ; avez-vous encore quelques objections ?

—J'avoue, monsieur, que vous êtes la bonté même et je croirais méconnaître les vues de la Providence en n'acceptant pas.

—Allons, c'est une affaire entendue ; touchez-là, et prenons un verre ensemble.

Les deux nouveaux amis se donnèrent une cordiale poignée de main, et burent à leur santé réciproque.

—Je ne vous demande que huit jours, dit Gilles, pour régler mes petites affaires.....

—Accordé ; mais après cela, vous devenez mon bien, et je vous revendique.

Ils passèrent au salon où Maximus se chargea d'annoncer la chose.

—Je vous présente, dit-il, mon nouvel intendant. C'est décidé, et je ne reviens pas sur mes décisions.

Duroquois approuva par politesse ; Ernestine sentit un frémissement, comme à l'approche d'un danger. Quant à Céleste, elle ne songea pas à cacher sa joie, et courut embrasser son frère, ce qui indiquait une surexcitation plus qu'ordinaire.

La soirée se passa joyeuse et rapide ; Gilles eut la politique de demander toutes sortes d'informations à Céleste et de la prier de l'aider de ses conseils, ce qui flatta la vieille fille et augmenta considérablement son estime pour le nouvel intendant. A dix heures Maximus fit atteler sa voiture et Gilles revint chez lui tout triomphant.

Le lendemain il courut chez Petrini et lui rendit compte de sa visite.

—Cela va bien, dit ce dernier ; seulement prenez garde de vous faire connaître, honnête Gilles. Ces commerçants retirés ne badinent pas.

—Ne craignez rien ; je ne suis pas si sot que vous le pensez. Préparez-vous seulement à entrer en scène ; ce sera bientôt.

Il partit glorieux, et se mit à chercher le père Chagru. Vers midi, il le trouva sur le marché de la basse-ville, regardant les chaloupes.

—Qu'est-ce que vous faites donc là ? lui cria-t-il, en lui frappant sur l'épaule.

Chagru se retourna d'un air grondeur.

—Vous voyez bien, dit-il, je regarde.

—Allons, il ne s'agit pas de cela, je suis nommé intendant chez M. Maximus Crépin et vous venez avec moi.

—Comment ? je vais avec vous ?

—Mon Dieu, oui, c'est tout simple. Vous connaissez nos conventions, vous m'appartenez. Ainsi, pas d'objections. Monsieur Crépin consent à vous donner une place sur sa ferme. Vous serez bien logé, bien nourri, et payé par-dessus le marché. Ne faites pas de bêtises, j'ai accepté pour vous.

Le père Chagru ouvrit la bouche pour donner un refus énergique. Mais il se ravisa. Après tout, pensa-t-il, je serai auprès de lui et je le surveillerai, et s'il veut faire quelque vilain coup, malheur à lui !

—J'accepte, dit-il, tout haut à Gilles, quand partons nous ?

Gilles fut un peu surpris de trouver Chagru si facile, mais il était tellement préoccupé de ses plans qu'il ne fit pas trop attention à ce détail.

Dans huit jours, dit-il trouvez-vous à midi chez moi ; nous partirons ensemble. Au jour et à l'heure indiqués, le père Chagru était à son poste.

Gilles et lui prirent une voiture et se firent conduire chez Maximus.

Le lendemain, ils étaient installés tous les deux, Gilles à Mont-Rouge, Chagru, à la ferme.

Dès son arrivée, Gilles Peyron se fit initier par Céleste au train de la maison. Tous les domestiques furent ensuite appelés, et Maximus leur enjoignit solennellement d'obéir à son intendant, comme à lui-même.

Gilles acheta des livres de comptes, et mit de suite la maison sur le pied d'une banque. Pas un centin n'entraîna ni ne sortait sans qu'il en fût rendu un compte sévère.

Maximus y retrouvait des souvenirs de sa vie active, et en était enchanté.

Pour ce qui est de Céleste, Gilles ne faisait presque rien sans la consulter.

Je ne suis pas venu ici, lui disait-il, pour vous enlever les rênes du gouvernement. Mon seul but est de prendre pour moi la fatigue, le travail matériel. Quant au reste, il est bien entendu que vous con-

servez la direction et que vous gardez tout le contrôle. D'ailleurs, on travaille si bien à deux, quand on s'entend.

Et Gilles accompagnait ces paroles d'un petit regard empreint d'une tendresse respectueuse qui troublait profondément le cœur de la vieille fille.

Elle se défendait ; mais au fond, elle était flattée. Et on peut aller loin, chez certaines âmes, avec une louange bien placée.

Au bout de quelque temps, Maximus était sincèrement persuadé qu'il lui serait impossible de vivre sans son intendant ; et il se prenait à se demander sérieusement comment il avait pu s'en passer jusque là. Il n'avait plus à s'occuper de rien, et sa maison marchait comme par enchantement.

Le soir il faisait sa partie de bésique avec Gilles Peyron ; puis causait de littérature et de religion. Les connaissances n'étaient pas très-étendues sur aucun sujet, mais Gilles savait lui fournir des idées que Maximus s'imaginait facilement avoir trouvées en lui-même.

C'est singulier, disait-il, mon ami, comme je me sens à l'aise avec vous, et comme mes pensées se développent facilement. Je ne m'étais jamais connu cette verve, et, je pourrais presque le dire, cette science.

—C'est bien simple, répondait Peyron ; jusqu'ici, vous n'avez pas été compris. Un esprit, comme le vôtre ne se dégage pas avec tout le monde. Vous avez une largeur d'idées, une étendue de conception qui étonne le vulgaire et l'effraie. On ne vous comprend pas, et on vous fait des objections qui portent à faux. Cela vous irrite, et votre génie blessé se replie sur lui-même. Moi, je vous ai saisi au premier coup d'œil ; je vous ai compris. Vous avez senti cela, et dès lors votre force s'est déployée sans contrainte, vous êtes redevenu vous-même. Voyons, est-ce bien cela ? Et n'ai-je pas touché juste ?

—Mon ami, vous êtes un homme admirable, et je bénis le ciel qui vous a mis sur mon chemin.

Et cet excellent Maximus pensait véritablement comme il le disait.

A continuer.



LA RAGE DE L'OR.

SUITE.



A figure du péon s'illumina.

—Est-ce bien vrai, dit-il, que don Gontran vous rendrait heureuse, s'il revenait à la fortune ?

Oh ! je n'en doute pas.

—Eh bien ! s'écria-t-il dans un transport indéfinissable, maintenant je pourrais mourir, car j'ai trouvé le moyen d'assurer votre bonheur.

—Que voulez-vous dire ?

Les deux interlocuteurs n'entendirent point le bruit de pas derrière la porte du cepo.

—Oui, reprit Terral, je puis rendre votre mari riche et puissant et c'est au hasard que je dois ce bonheur.

Je revenais la semaine dernière de mes courses à travers la forêt. Je n'avais pas trouvé une source d'eau depuis vingt-quatre heures. J'étais épuisé, quand je crus distinguer le bruit éloigné d'un rapide. Je poussai ma course dans cette direction et je vis avec délices un filet d'eau coulant avec fracas sur un lit rocailleux. Je me précipitai sans précaution sur mes genoux pour m'abreuver, quand j'éprouvai à l'un d'eux une douleur aiguë. Je voulus me rendre compte de l'état du sol et jugez de ma surprise quand je constatai qu'une crête, garnie de dents irrégulières, sortait du sol. J'enlevai la terre, je lavai cette excroissance, c'était de l'or. Une immense veine d'or où l'homme pourrait trouver plusieurs fortunes courait sous ce sol montagneux jusqu'à la rivière.

—Ciel ! que dites-vous ?

Cet or, madame, il est à vous, car je n'oublie pas que je vous dois tout. Je le destinai à votre bonheur.

—Où est-il, s'écria de derrière la porte une voix

brusque et impatiente. Au même instant, M. de Favières venait se joindre aux deux interlocuteurs.

—A trois jours de marche d'ici, répondit Terral.

—Conduis-nous y tout de suite pour réparer le tort que tu as eu de ne pas nous le dire un jour plus tôt.

Le péon jeta sur Elizabeth un regard noyé dans les larmes.

—Ah ! dit-il, tout bas, tout cet or ne suffira pas à vous protéger contre l'égoïsme de cet homme ; mais je serai là pour veiller sur vous.

Terral s'éloigna, et la jeune femme se dirigea vers la huerta. Quand ils eurent disparu, M. de Favières laissa échapper ce seul mot :—L'insolent !

—Oh ! je savais bien que le péon aimait la maîtresse, murmura le nègre à l'oreille de son maître. Il n'y a qu'un fou ou un amoureux qui puisse faire cadeau d'un placer à une femme !

Gontran regarda l'esclave avec un air sinistre :

—S'il est fou, je profite de sa folie, dit-il ; s'il est amoureux, nous veillerons sur lui, Acacia, et quand le gîte de la mine me sera connu, nous saurons châtier son insolence.

VII

L'AMOUR D'UN ESCLAVE.

Le surlendemain, l'émigré tint parole, et, à trois heures du matin, il quittait son habitation avec sa femme et ses serviteurs.

Des mules marchaient en avant, chargées des ustensiles nécessaires à l'opération projetée. Acacia, le fouet à la main, activait leur indolence naturelle.

M. de Favières, Elizabeth et le péon montaient des chevaux dressés par ce dernier ; ils sortirent bientôt du lit de l'Uris et suivirent des sentiers improvisés par la nature au milieu d'une plaine aride, sans vestiges d'habitation.

Le long de la route se dressaient des pics escarpés, couronnés de nuages onduleux et qui n'offraient aux regards que des buissons d'aloës et de cactus épineux ou des chênes verts et des sapins.

Aucun des voyageurs ne parlait, car aucun

n'eût osé dire tout haut les pensées qui agitaient son esprit.

Les deux premiers jours se passèrent sans grandes fatigues et sans grands obstacles. Le soir du second jour, quand le désert s'emplit des bruits vagues et solennels de la nuit, quand l'ombre donna une voix mystérieuse aux craquements des buissons effleurés par les longues des chevaux, au pétilllement des trombes de sable s'abattant sur l'eau, au bruissement des maringouins innombrables voltigeant dans les vapeurs nocturnes, le nègre s'arrêta tout à coup.

Après avoir regardé quelque temps le sol avec une attention minutieuse, il courut vers M. de Favières et lui dit :

—Maître, il y a du nouveau. Il est heureux que ce soir la lune brille assez pour que j'aie pu apercevoir les traces que la terre, détrempée par l'orage de ce matin, a gardées.

—Voyons les traces ! s'écria Terral avec inquiétude.

Il s'élança en avant, descendit de cheval et examina minutieusement les empreintes laissées dans le sol fangeux ; les autres voyageurs l'entourèrent bientôt, étudiant sur sa physionomie l'impression de cet examen. Il parut de plus en plus surpris.

—C'est la marque des sabots d'un cheval, dit-il. Dieu me pardonne, ce cheval n'a jamais été dompté. Quels furieux écarts ! Oh mais ! je les reconnais. Le sabot gauche est plus large que le droit. Oui, c'est ce diable de cheval qu'aucun vaquero n'a pu monter. Il a écrasé contre un tronc d'arbre le pauvre Fernandez, et cassé la jambe de Diego, mon camarade, en se renversant sur le dos. Alors on s'est contenté de lui rayer le poitrail d'une croix, avec un fer rouge, et on l'a lâché dans le désert, en le surnommant le « Possédé »

—Ce cheval, reprit le nègre, s'est dirigé sur la gauche du sentier. Son instinct l'a bien servi, car il y a de ce côté, à une faible distance, une source qui alimente un petit étang et où il pourra aller s'abreuver...

—Une source ! que ne le disais-tu plus tôt, Acacia ? interrompit vivement M. de Favières. Il n'y a pas à hésiter. Nos montures sont haletantes. Gagnons cette source : nous passerons la nuit en repos, et demain nous reprendrons notre marche. Un sourire étrange illumina la face d'Acacia, mais il fut rapide comme l'éclair, et, lorsque Terral le regarda fixement en lui demandant si cette halte n'offrait aucun danger, il répondit avec une physionomie impassible :

—J'ai dormi plus d'une fois dans la grotte qui

s'ouvre derrière l'étang, lorsque j'allais avec une carabine guetter avec mon ancien maître les cerfs ou les bisons qui descendaient des bois et des collines pour se désaltérer à la source.

—Eh bien ! soit, dit Terral. Acceptons votre guide, Acacia, et demain nous reprendrons notre route.

La petite troupe arriva bientôt à l'oasis promise.

Elle était harassée de fatigue, mais l'aspect pittoresque de la source dédommagea nos voyageurs de leurs inquiétudes et de leurs peines.

C'était un petit étang circulaire, où venaient se dégorger les eaux d'une cascade ruisselant, comme un énorme chapelet de perles, du haut d'un amphithéâtre de collines. La lune jetait sa lueur blanche, mélancolique et indécise sur ce miroir limpide, taché çà et là par les larges feuilles lustrées des plantes aquatiques. Sur les collines s'étagaient des troupes de sumac et d'acajous, et à leurs pieds s'ouvraient de sombres arcades de frênes et de palétuviers. Du côté de la plaine d'où débouchaient nos voyageurs, deux cèdres seulement s'élevaient sur la berge de l'étang, et à quelque distance une masse informe de pierre, un bloc ou plutôt un entassement de roches qui semblaient avoir été secouées par un tremblement de terre et menacer de se disjoindre, de s'écrouler au premier ouragan. C'était la grotte que le nègre avait annoncée, et, lorsque Terral fut arrivé à l'entrée, il vit qu'elle n'avait que trois pieds de hauteur, et que, large par le bas, elle allait toujours en se rétrécissant, de sorte qu'il fallait se courber pour pénétrer sous la voûte obscure.

Quant aux chevaux, il était impossible de les faire passer par cette étroite issue. Le péon dit à M. de Favières qu'il fallait les attacher au tronc des cèdres, sur le bord de l'étang, et que le nègre et lui veilleraient sur eux à tour de rôle pour écarter les bêtes féroces que la soif ou le flair d'une prise pourraient attirer.

Pendant ce temps Elizabeth était descendue de cheval et s'était avancée vers la berge, d'où elle admirait le calme et magique tableau qui se dessinait sous ses yeux. Les sons mystérieux de la forêt, les vagues et saines odeurs des arbres et des plantes, les rauques et courtes clameurs qui coupaient au loin le silence, les étoiles qui diamantaient le ciel et l'eau à peine ridée de la source, tout cela l'énivrait d'une jouissance pure et sereine, lorsqu'elle tressaillit en regardant dans la berge.

Elle voyait le terrain humide creusé par des empreintes profondes, comme si de lourdes griffes eussent déchiré le sol à des distances égales, et ces traces étaient d'autant plus remarquables que tout

autour on distinguait des branches d'arbres brisées et des feuilles piquées de grains de sable.

—Que signifient de telles empreintes ? demanda-t-elle en se retournant avec une vague appréhension.

Derrière elle se trouvait le nègre qui se disposait à attacher le licol de ses mules au tronc d'un cèdre. Il parut contrarié de la remarque de la jeune femme et jeta un coup d'œil rapide du côté de la grotte pour s'assurer que M. de Favières et Terral ne pourraient ni l'observer ni l'entendre, puis il répondit d'un air insouciant :

—Il n'y a pas là de quoi s'inquiéter, maîtresse. Ce sont les traces de chevaux sauvages qui ont l'habitude de s'abreuver à la source, et qui se seront dispersés en tumulte à notre approche.

Et en même temps il marcha dans les empreintes, comme s'il n'y prenait pas garde, et fit passer dessus les mules qu'il voulait faire boire, d'une façon si naturelle que les traces furent effacées ou embrouillées au moment où le maître et le péon rejoignirent Elizabeth.

Peut-être la jeune femme eût-elle néanmoins insisté sur cette circonstance singulière, si au même instant un hennissement sonore ne se fut fait entendre, comme s'il venait du milieu de l'étang.

—Que vous disais-je, maîtresse ? reprit Acacia.

Voici un des fugitifs qui de frayeur a pris un bain !

—Ah ça ! les chevaux de ce pays ont donc l'habitude de prendre des étangs pour les écuries ? dit en s'avançant M. de Favières.

Terral s'approcha à son tour, et ils virent s'écarter un roseau de plantes aquatiques et la tête d'un cheval alezan brûlé se dresser au-dessus, les oreilles pointées en avant, les yeux sanglants et voilés à moitié par une houppe de crins emmêlés. Il semblait écouter, tout en frémissant, les hennissements par lesquels les chevaux des voyageurs répondaient aux siens,—et il se décida enfin à s'approcher insensiblement du bord de l'étang.

—Maître, dit alors le nègre, la bête paraît vigoureuse et serait de bonne prise. Nous en aurons peut-être besoin.

—Mets-lui le grappin dessus, répliqua Gontran.

Le cheval s'avançait avec défiance, il semblait sous le coup d'une terreur aveugle, et parfois s'arrêtait et se cabrait dans l'eau, comme si des miasmes dangereux eussent éveillé son flair subtil. Les trois hommes ne bougeaient pas ; ils s'étaient groupés sous l'ombre du cèdre et retenaient leur respiration.

Enfin, lorsque l'alezan fut à portée, Acacia se pencha sur la berge, s'allongea comme un serpent

et lui jeta avec une adresse et une force remarquables un nœud coulant qu'il serra à l'extrémité de la lèvre supérieure. Le cheval fit un bon en arrière de surprise et de rage, mais Acacia ne lâcha pas la corde, et l'étreinte fut si douloureuse pour l'alezan qu'après un hennissement désespéré, il se résigna à l'obéissance,—et, au bout de deux minutes, on entendit ses sabots durs et pointus résonner comme du métal sur les galets mêlés au sable du bord de l'étang.

Mais dès que Terral eut vu de plus près le redoutable animal, il saisit la cravache plombée que tenait à la main M. de Favières, et cria avec force à ses compagnons :

—Vite, en arrière ! pour Dieu, que la maîtresse ne reste pas ici ! emmenez-la dans la grotte, don Gontran ! ce cheval je le reconnais : c'est le Possédé.

—Allons donc ! vous vous amusez à nos dépens, Jacques, dit M. de Favières. Devons-nous avoir peur d'un cheval comme d'un tigre ou d'un lion ?

—Le possédé est dangereux tant qu'il ne sera pas solidement attaché, répondit Terral. C'est un animal vicieux qui boit dans le blanc, et dont les flancs ne fumeront et ne saigneront jamais sous les molettes de fer. Tenez bien la corde, Acacia, il vous éventrerait d'une ruade !

Et comme l'alezan, un instant surpris par les voix et l'apparition des hommes groupés sur la berge, pointait encore plus avant ses oreilles, secouait sa grande crinière flottant en désordre et regardait le nègre d'un œil oblique, Terral leva aussitôt la cravache plombée, en criant :

—Prenez garde, face d'ébène !

Et le cheval s'élança, rapide comme le zigzag de l'éclair, sur le nègre ; mais celui-ci, prévenu à temps, se glissa derrière le cèdre, autour duquel il entortilla la corde, dont l'autre bout gonflait la lèvre du Possédé, et, en même temps, d'un coup de cravache bien asséné, Terral repoussa en arrière la bête farouche. M. de Favières avait entraîné sa femme vers la grotte pendant cette courte lutte.

—Nous ne tirerons aucun bon parti de ce maudit alezan, murmura le péon en l'examinant avec attention.

—Bah ! dit le nègre, je le crois encore plus poltron que méchant ; il tremble sur ses jarrets, tout son poil est hérissé, et ses hennissements sont plus plaintifs que menaçants !

—Oui, il a peur, reprit Terral devenu rêveur. Il secoue la corde, comme s'il espérait déraciner le cèdre et s'enfuir ; pourtant, il ne piaffe pas, il ne se cabre pas, il a peur, mais de quoi ? Il faut que

quelque bête féroce rôde dans les environs, car la vue de l'homme ne lui causerait pas une telle épouvante.

—Je n'en ai jamais vu lorsque j'ai chassé dans le pays, répliqua le nègre un peu troublé ; mais si dona Elizabeth vous entendait, elle ne pourrait dormir de la nuit, et la frayeur lui ôterait tout repos.

—Tu as raison, Acacia, dit le péon, et je ne parlerai pas de mes craintes ni à Gontran ni à elle. C'est à nous de veiller sur leur sommeil.

—Vous pouvez compter sur ma vigilance et reposer tranquillement dans la grotte jusqu'à trois heures du matin, Jacques Terral. Avec une bonne carabine sur l'épaule, je vous garderais contre une tribu de bisons et de tigres, poursuivit Acacia en riant.

Le péon sortit lui-même de ses vagues inquiétudes. Il était accablé de fatigue. Le silence s'étendait sur le désert. On n'entendait pas le brame d'un cerf, ni le souffle d'une brise couchant les hautes herbes. Terral aida le nègre à attacher les mules aux frênes et aux palétuviers, puis ils disposèrent dans la grotte des amas de feuilles, de mousses et d'herbes sèches sur lesquels nos voyageurs devaient se coucher, enveloppés de leurs frézadas. Enfin, lorsque le repas du soir eut apaisé leur faim, M. de Favières remit à Acacia une bonne carabine anglaise chargée et un large coutelas, et il fut convenu que ce dernier veillerait à l'entrée de la grotte jusqu'à ce que Terral le relevât de sa faction, trois heures après.

Les voyageurs furent bientôt endormis d'un profond sommeil. Elizabeth seule ne put fermer les yeux, oppressée qu'elle était par une vague et instinctive terreur. Au milieu de l'obscurité de la grotte et même quand l'épuisement eut fermé ses paupières, elle fut poursuivie par de sinistres visions. Il lui semblait que Gontran n'était entouré que d'ennemis dans son aventureuse expédition, et qu'elle seule pouvait le sauver.

Une fois elle crut entendre des miaulements stridents, étranges et prolongés, partis des profondeurs de la grotte. Tout à coup résonna à ses oreilles un gémissement sourd si plaintif qu'elle ouvrit les yeux et se souleva sur son coude, saisie d'un effroi invincible, et l'haleine suspendue. Cette fois elle ne s'était pas trompée. Elle vit une lueur briller et une ombre herculéenne se dessiner dans son rayon, et s'avancer vers une infractuosité de la grotte. Elle regardait avec stupeur, ne sachant si elle devait d'un geste ou d'un cri éveiller les dormeurs, lorsqu'elle reconnut dans l'ombre le nègre Acacia qui tenait d'une main un bout de corde enflammée en guise de torche, et de l'autre secouait par la peau du

cou un animal fauve et tigré de mouchetures noires semblables à un gros chat, et dont les yeux projetaient un reflet lumineux. Trois autres jeunes animaux semblables se jouaient aux pieds de l'esclave, qui les saisit comme l'autre, et les plongea dans un large sac de toile dont il noua l'ouverture avec une corde, puis il jeta le sac sur ces épaules et se dirigea vers l'entrée de la grotte.

Lorsqu'il passa devant le lit de mousse où était couchée Elizabeth, il ne put s'empêcher de s'arrêter pour la regarder, et tressaillit en la voyant éveillée et les yeux fixés sur lui.

—Qu'allez-vous faire, Acacia ? lui demanda-t-elle. Avons-nous un nouveau danger à craindre ? Etes-vous venu nous donner l'alarme ?

—Non maîtresse, répondit respectueusement le nègre. J'ai entendu les miaulements de ces chats sauvages, et comme j'ai craint qu'ils ne troublassent votre sommeil, je suis entré dans la grotte tout doucement pour les mettre au sac et les noyer dans l'étang.

—Ah ! ce sont des chats sauvages, reprit Elizabeth plus rassurée. C'était une vilaine compagnie, en effet ; mais leurs cris ont quelque chose de lugubre et m'ont ôté tout envie de dormir. Je me sens inquiète et glacée dans les ténèbres de ce bloc de pierres.

—La nuit est magnifique, maîtresse, reprit humblement l'esclave, et si vous voulez vous asseoir sur le bord de l'étang, vous y trouverez le calme et le repos.

—Oui, dit Elizabeth, j'ai besoin d'air, car j'ai peine à respirer dans cette atmosphère chaude et humide.

Elle se leva et suivit Acacia, qui la conduisit sur la berge.

Là, toutes ces vagues terreurs disparurent. Au milieu du silence, mille bruissements dénonçaient la vie puissante de la nature dans ces contrées vierges. Le clapotement d'un poisson dans l'eau, le grelot sonore secoué par une mule inquiète, le frémissement des branches tordues par un coup de vent subit, les piétinements continuels du Possédé, tous ces bruits distraient son esprit,

Le nègre restait immobile à côté d'elle, plongé dans une méditation profonde. Ses mains jouaient avec la corde du sac qu'il laissait glisser immédiatement vers l'eau. Tout à coup, il posa son doigt d'ébène sur l'épaule d'Elizabeth, qui le regarda avec étonnement.

—Maîtresse, lui dit-il d'une voix brève et altérée, croyez-vous qu'il soit impossible à une femme blanche d'aimer un nègre ?

La jeune femme lui fit signe de se retirer un peu et répondit :

—Etes-vous devenu fou, Acacia, pour oser me faire une telle question ?

—Sans doute, j'ai tort, répliqua-t-il humblement ; mais c'est que cette belle nuit me rappelle les histoires du pays où mon père était roi d'une grande tribu, et qu'il m'a souvent racontées. Par une nuit semblable, où la lune éclairait le fleuve, la plaine et les factoreries des blancs, et où ceux-ci ne craignaient aucune surprise, mon père eut le courage de pénétrer dans une de leurs habitations et d'y enlever une femme blanche qu'il aimait !

—La malheureuse ! s'écria Elizabeth. Que dit-elle ?

—Elle ne voulut jamais écouter l'amour de mon père, quoiqu'il eût risqué sa vie pour l'enlever et qu'il bravât à cause d'elle la vengeance des blancs et la haine de sa tribu. Dans un jour de colère, il la blessa avec sa zagaie empoisonnée ; puis, désespéré de la voir sourire au milieu de ses souffrances, comme si elle était heureuse de mourir, il suça la plaie et la sauva. Alors, voyant qu'il ne pouvait vaincre son obstination, il résolut de la rendre aux siens. Elle feignit d'y consentir avec joie ; mais à deux lieux de la factorerie, mon père, inquiet de ne plus entendre sa voix depuis quelques heures, ouvrit la litière dans laquelle il la tenait cachée, elle ne lui répondit pas ; il toucha sa main, cette main était froide. Elle s'était laissée mourir de faim pour ne pas rentrer déshonorée sous le toit de ses parents.

—Pauvre enfant ! reprit Madame de Favières. C'est là une triste réponse à votre question.

—Et cependant, poursuivit-il d'une voix presque irritée, à force d'aimer on doit se faire aimer. Moi, si j'aimais une blanche, belle comme vous, maîtresse, j'en ferais mon fétiche, je lui serais soumis et obéissant comme un chien, je ne vivrais que pour l'aimer, pour la regarder, pour la protéger. Je la préférerais à tous les plaisirs, à la chasse, à la pêche et à la guerre, —même à la liberté, car, si elle était prisonnière, je me ferais prendre pour la suivre ; — oh ! dans mon sommeil, son image seule glisserait devant mes yeux, et si elle s'éveillait pour écouter mes rêves, elle n'entendrait ma bouche prononcer que son nom.

—Je ne croyais pas que de si beaux sentiments pussent trouver place dans le cœur d'un esclave noir, interrompit Elizabeth de plus en plus surprise. Je vous avais mal jugé jusqu'à présent. Acacia. Eh bien ! si vous servez vaillamment votre maître dans son entreprise, comptez que je n'oublierai pas vos paroles. Je déciderai M. de Favières à acheter

quelque belle esclave indienne, qui vous aimera pour votre courage et votre bonté.

Acacia poussa un éclat de rire effrayant.

—Ah ! une esclave qui m'aimera pour ma bonté et malgré ma laidure, n'est-ce pas, maîtresse ? Mais vous, pourquoi donc alors aimez-vous don Gontran, qui vous oublie pour rêver aux moyens de gagner de l'or ? qui vous traite avec tant de fierté et de mépris ? Pourquoi l'aimez-vous ce maître ? répondez.

Et il la saisit violemment par le bras.

—Malheureux ! vous perdez donc la raison ! vous oubliez que vous parlez à la femme de votre maître !

Elle entendit les dents du nègre s'entre-choquer violemment ; sa poitrine se soulevait ; les paroles avaient peine à sortir de son gosier desséché :

—Mais vous ne m'avez donc pas compris, maîtresse ? continua-t-il en fixant sur elle des yeux jaunes comme de l'or, c'est vous que j'aime ! vous ! Quelle folie pour moi qui ai la peau noire et qui suis un esclave ! Cela peut me coûter la vie ! mais que me fait à moi de mourir, si je vous ai emportée dans mes bras au fond d'une forêt, comme je le souhaite depuis quinze mois !

—Lâchez-moi, misérable ! cria Elizabeth en se débattant.

—Pourquoi donc ? dit le nègre. Je sais que vous ne m'aimez pas, mais vous êtes ma proie ! et je ne recule pas, comme les blancs, devant un crime pour être heureux un jour dans toute ma vie maudite.

La jeune femme comprit seulement alors la réalité de la passion de l'esclave et l'horreur de sa position. Cependant elle ne désespérait pas, car elle avait son mari et le péon à portée de la secourir, et Terral ne pouvait être complice de cette trahison.

Elle voulut faire un dernier appel à la raison du nègre :

—Acacia, dit-elle résolument, avouez que vous avez eu un moment de délire et que vous vous repentez. Il est encore temps de vous sauver du châtement que vous avez mérité. Laissez-moi libre où j'appelle M. de Favières !

—Don Gontran ne vous entendra pas, dit Acacia en ricanant, il voit en songe le placer de Terral s'entr'ouvrir devant lui et les pierres se changer en or.

—Gontran viendra vous châtier, m'arracher de vos mains, s'écria Elizabeth indignée, et le péon vous châtiéra !

—Ah ! vous comptez Terral au nombre de vos défenseurs, maîtresse, répliqua le nègre. En effet, il vous aime : pour vous il a subi le cepo et donne son placer. En effet, qui ne vous aimerait, à moins d'être cupide comme don Gontran ? Eh bien ! ajouta-t-il en lâchant son bras, appelez-les donc tous deux,

— et qu'ils périssent à vos yeux ! c'est vous qui l'aurez voulu.

— Ils ont gardé leurs armes, et ils sont braves tous deux, reprit la jeune femme.

— Tant mieux pour eux, reprit le nègre, la chasse sera d'autant plus belle et plus curieuse, car bientôt ils auront affaire à des ennemis qui ne savent pas fuir.

Elizabeth, qui allait vers la grotte, s'arrêta.

— Quels autres ennemis que vous ont-ils à redouter ? dit-elle émue d'un pressentiment douloureux.

L'esclave tendit sa main vers elle avec un geste solennel :

— Leur vie est sauve, maîtresse, si vous consentez à les abandonner dans cette grotte et à fuir avec moi sur un de ces chevaux ; si vous refusez, si je suis forcé de vous entraîner par violence, vous pouvez les appeler à votre aide, mais ils sont perdus, et vous n'échapperez pas d'avantage.

— Folle que j'étais d'écouter ce traître ! dit la jeune femme.

Et elle voulut reprendre sa course. Mais aussitôt un lazzo lancé par Acacia l'étreignit et la fit chanceler ; puis, d'un bond la rejoignant, le nègre la traîna jusqu'au cèdre, et attacha le bout du lazzo à la sangle d'un des chevaux.

Puis, profitant de ce qu'Elizabeth, étourdie de ce brusque choc, n'avait pas la force de crier, il saisit son coutelas et l'enfonça dans le poitrail des deux autres chevaux confiés à sa garde. Deux flots de sang jaillirent.

La jeune femme regardait cette action étrange comme on regarde dans les rêves des tableaux monstrueux. Tant d'audace la confondait. Les chevaux vacillèrent sur leurs jambes. Acacia traîna ensuite le sac où il avait renfermé les prétendus chats sauvages à mi-chemin de la grotte, déchira et éventra avec son coutelas ces animaux souples et fauves.

Ils poussèrent un gémissement lugubre et prolongé auquel répondit d'abord au loin un rauquement, — et puis des rugissements sourds et terribles, — puis un concert discordant et formidable de clameurs qui semblaient sortir des montagnes, des bois et des plaines.

Alors Elizabeth fut prise d'une épouvante machinale qui tenait du vertige, et qui lui rendit la voix. Elle cria éperdument :

— A moi, Gontran ! à moi, Terral ! nous sommes perdus !

Mais sa voix ne pouvait percer l'harmonie discordante de ces rugissements qui remplissaient l'air et qui se rapprochaient comme un cercle de vibrations se resserrant de plus en plus.

Les deux chevaux, épuisés par la perte du sang, tombèrent. Les mules, réveillées, frémissantes, agitaient leurs licous et se dispersaient, effarées, ça et là. Quant au Possédé, tout son poil était hérissé et perlé de sueur, et l'écume blanchissait sa lèvre gonflée. Ses pieds creusaient la terre et la faisaient voler autour de lui.

Elizabeth criait toujours :

— Gontran ! Terral ! à moi !

Sa voix, trop faible encore, ne fut pas entendue.

VIII

LA SOURCE AUX JAGUARS.

Acacia détacha rapidement son cheval du tronc du cèdre, sauta sur son dos, et, saisissant sa jeune maîtresse par la taille, l'enleva et la plaça en travers de la selle, devant lui. La pauvre femme, éperdue, les yeux hagards, les cheveux flottants, meurtrissait ses frêles mains à lui opposer une vaine résistance.

— Oh ! tu ne pourras pas m'échapper, répéta l'esclave. Insulte-moi, maîtresse, déchire-moi, hais-moi ! Dans ta haine je puiserai de l'amour.

— Ah ! misérable, je me ferai broyer sous les pieds de ton cheval avant de me laisser emporter par toi !

Le nègre, exaspéré, serra alors les poignets d'Elizabeth à les briser, et lui cria d'une voix sourde :

— Mais, folle créature, tu ne sais donc pas que la mort souffle aux pieds de ce cheval, et qu'il n'y a pas une minute à perdre !

Elizabeth fléchit sur ses genoux. Il la souleva par un effort vigoureux et la posa sur la selle. Des rugissements éclataient de toutes parts comme la foudre.

— A moi... Gontran... Terral... cria de nouveau Elizabeth, épuisant ses forces dans ce dernier appel.

A ce moment, le péon, réveillé en sursaut, apparut à l'entrée de la grotte, armé de son fusil et le long couteau à sa ceinture.

Il resta stupéfait en voyant ce nègre hideux à cheval, enlaçant dans ses bras la jeune femme échevelée. Il arma son fusil et coucha en joue le misérable, qui s'écria aussitôt :

— Si tu essayes de me toucher, tu risques de tuer ta bien-aimée, vaillant Terral ! C'est elle qui me défend, tu le vois.

— Garde ton coup de fusil pour l'ennemi qui vient te tenir tête, reprit l'esclave, et apprends que ce petit étang où nous avons fait abreuver nos bêtes s'appelle la "source aux Jaguars."

A ces mots, l'intrépide Jacques Terral se sentit tressaillir de la tête aux pieds.

A cette époque, la source aux Jaguars avait une renommée sinistre dans tout le Mexique. Les voyageurs prenaient toujours soin de se détourner de leur route pour l'éviter, à moins d'être nombreux et de former une de ces caravanes qui sont les armées du désert. Les jaguars ne passaient pas pour exercer une hospitalité très-courtoise sur cette étendue de terres arides qui était leur domaine de temps immémorial. Quant aux malheureux qui avaient l'imprudence de s'approcher du petit étang, où venaient s'abreuver de plusieurs lieues à la ronde seigneurs et maîtres du désert, ils n'avaient jamais reparu pour raconter dans les "posadas" ou les "haciendas" de la province les détails intéressants de leur rencontre avec ces indigènes peu sociaux.

— Et maintenant, maîtresse, reprit le noir, choisissez entre Terral et moi, entre la mort et le salut.

Ah ! plutôt la mort que d'être sauvée par vous, répliqua-t-elle d'une voix haletante. Oh ! ayez pitié de moi, Acacia. Je n'ai jamais été injuste ni méchante pour vous ! Laissez-moi rejoindre Gontran ou mourir près de lui !

— Non, maîtresse, non, dit le nègre exaspéré, j'ai juré que le maître et le péon périraient ici, mais il faut que vous viviez, vous, car je vous aime !

— Misérable, tuez moi comme eux, murmura madame de Favières, car je ne vous suivrai pas, Dieu me protégera contre un lâche et un assassin tel que vous, en m'envoyant la mort !

Jacques Terral, éperdu, entendant les rugissements qui se rapprochaient toujours, ne savait à quoi se résoudre, car frapper le misérable noir, c'était frapper du même coup Elisabeth.

Ce fut à ce moment que M. de Favières sortit à son tour de la grotte.

Du premier coup d'œil il comprit ce qui s'était passé ; il vit le nègre comprimant d'une main Elisabeth, et celle-ci attachée et évanouie sur la selle du cheval écumant de frayeur.

Pas un muscle ne remua son visage impassible.

— Ah ! face d'ébène va sur nos brisées ! Le drôle a bon goût, mais il ne faut pas gâter ses gens, murmura-t-il.

Puis, élevant la voix et tendant la main vers lui :

— Ici ! chien ! s'écria-t-il.

Habitué au joug de l'obéissance servile envers le maître, Acacia ne put s'empêcher de tourner la tête et de laisser voir un peu de trouble et d'agitation ; mais, en regardant le visage pâle d'Elisabeth, dont les cheveux dénoués ruisselaient sur son bras nu, il reprit toute son audace, et répliqua !

— Je ne suis plus ton chien, don Gontran. Je ne t'ai servi avec tant de dévouement que pour

mieux te tromper. Chacun son lot ! Tu aimes l'or, moi j'aime les femmes blanches, et j'ai pris la tienne. Si je n'avais pas attendu le jour où je pourrais me venger de toi face à face, il y a longtemps que je t'aurais fait boire le lait du mancenillier ou que je t'aurais brûlé dans ta case. Adieu, don Gontran !

M. de Favières éprouva un violent accès de rire.

— Ah ça ! dit-il en se retournant vers le péon, ce maraud croit, ma parole ! que nous avons gardé les jaguars ensemble ; il devient d'une familiarité amusante.

— Maître, reprit Terral, dans deux minutes la source et la grotte seront cernées par les jaguars.

Le nègre ayant serré la sangle de son cheval lui lâcha enfin la bride.

— Je suis un fidèle esclave, vous voyez, cria-t-il au gentilhomme, puisque je sauve ma maîtresse.

— Tu es trop soigneux, mon garçon, dit M. de Favières, et il coucha le nègre en joue.

Celui-ci se courba sur le cou de son cheval, et ses lèvres touchèrent le front glacé de la jeune femme, qui frémit à ce contact.

— Prenez garde, don Gontran, s'écria le péon. Vous pouvez atteindre dona Elisabeth.

— Qui vous a permis de vous mêler de mes affaires de ménage ? s'écria sèchement M. de Favières, en suivant toujours de l'œil la course du nègre.

— Puis il cria d'une voix ferme : — Ma chère, ne craignez rien.

Elisabeth entendit la voix de celui qu'elle aimait, au moment où, grâce à l'air qui fouettait son visage, elle reprenait ses sens.

Elle se débattit encore et eut la force de répondre :

— A moi, Gontran ! Tue ! tue ! Oh ! mourir de ta main plutôt que d'être la proie de ce monstre !

Acacia, qui connaissait l'inflexible caractère de l'émigré, commença à craindre une résolution désespérée, et enfonça ses éperons dans les flancs sanglants de sa monture.

Au même instant un coup partit, et la balle vint frapper la main du nègre qui soutenait la taille d'Elisabeth.

Il poussa un cri de douleur et de rage, et secoua sa main brisée, mutilée, dont le sang jaillit sur la jeune femme.

Le cheval s'était brusquement arrêté, et l'écharpe qui tenait madame de Favières se déchirait. Elle se sentit libre et sauta à terre avant que l'esclave eût eu le temps de saisir son couteau et de la tuer, comme il y était décidé, si elle lui échappait.

— Ah ! je voulais te sauver, et tu aimes mieux

périr avec ces hommes que j'ai voués à la mort ! dit Acacia. Eh bien ! soit. Tu ne sais pas quel supplice t'attend.

La jeune femme ne l'écoutait pas ; elle alla tomber, brisée de frayeur et de souffrance, près de Jacques Terral.

— Il est trop tard ! il est trop tard ! se dit alors Acacia, et rayant de la pointe de son coutelas le flanc de son cheval, il s'enfuit au galop, et disparut sous l'arcade sombre des palétuviers.

— Mon courage est épuisé, murmura Elisabeth, maintenant je puis vous le dire, Terral. Eh bien ! j'ai peur, j'ai peur. Ces rugissements m'annoncent une si horrible mort ! Jacques, ne nous reste-t-il aucun moyen d'échapper à ces monstres du désert ?

— Non, répondit Terral désespéré, le traître a égorgé les chevaux.

Mais Gontran venait de s'approcher d'eux, et, avec le sang-froid railleur qui le caractérisait, il dit au péon :

— N'en reste-t-il pas un ? — et il montra le cheval attaché à un cèdre, — un qui fait du bruit comme quatre et qui a envie de s'en aller d'ici tout autant que nous ?

— Mais c'est le possédé, répliqua Terral, avec découragement.

— Essaye de le dompter, Jacques. Lui seul peut encore franchir ce cercle de bêtes rugissantes qui semblent si pressées de venir nous rendre visite et de nous faire les honneurs du désert.

— C'est impossible, maître, dit le péon.

— N'es-tu pas le plus habile vaquero de la province d'Arispe, insista M. de Favières en souriant, et ne peux-tu tenter l'impossible pour sauver une femme ?

— J'essayerai, dit froidement Terral. Oh ! oui, il ne serait pas juste que Dieu vous laissât mourir ainsi, madame, vous si jeune, si généreuse et si belle.

Et il s'élança vers le cèdre.

Elisabeth ne les avait pas écoutés. Elle ne prêtait l'oreille qu'aux cris des jaguars.

— Gontran, dit-elle tout à coup à son mari, promettez-moi de me tuer avant que je sois atteinte par une de ces bêtes féroces.

— Je ne puis vous jurer d'avoir ce courage, Elisabeth, répondit le gentilhomme, mais voici ma navaja.

Et il lui tendit son long couteau-poignard qu'elle saisit ardemment.

— Oh ! je dompterai le cheval endiablé, s'écria Terral épouvanté, et vous ne vous tuerez pas !

— Ce maraud d'Acacia est plein d'intelligence,

dit Gontran en jetant un coup d'œil de chasseur. Les jaguars ne pouvaient lui manquer de parole, ils sont forcés de venir s'abreuver à cette source. Seulement il a compté sans le Possédé.

— Mais vous, mon ami, comment espérez-vous trouver votre salut ? demanda Elisabeth. Croyez-vous que je veuille fuir en vous laissant dans ce danger.

— Ma chère, répliqua Gontran, je suis chasseur et je me tirerai d'affaire en grim pant au haut d'un de ces arbres. Votre fuite me rendra service, car les jaguars m'oublieront sans doute en charmant leurs loisirs au moyen de ces chevaux que mon fidèle nègre a eu la précaution d'éventrer. Au jour, ils battront en retraite, et je vous rejoindrai à la route que nous a fait quitter ce domestique trop zélé.

Pendant ce dialogue, le péon s'était approché du cheval, qui hennissait, écumait et se tordait sur ses jarrets.

— Une fois lâché, l'odeur du jaguar donnera à ces jambes-là une vitesse de dix lieues à l'heure, observa Terral.

— Mais les voici, les jaguars ! s'écria d'une voix stridente M. de Favières, qui vit les formes agiles et puissantes de quelques-uns de ces monstres se dessiner au-dessus des herbes de la plaine, éclairée par les lueurs de la lune.

Le cri de l'émigré glaça d'effroi le cœur d'Elisabeth et celui de Terral. Cependant celui-ci reprit bien vite courage, et dit d'une voix brève :

— Il s'agit de gagner quelques minutes. Maître, mettez le feu aux herbes. Le jaguar ne recule que devant la flamme : allumez un incendie de trois lieues, qui nous servira de rempart d'une heure, si Dieu nous protège.

M. de Favières s'empessa de suivre le conseil du péon, et les herbes où reluisaient déjà les yeux dorés des jaguars s'enflammèrent.

Une troupe de ces terribles animaux, dont les dos constellés de taches noires ondulaient comme des vagues, vint s'abattre en bondissant au milieu de ces flammes improvisées, mais, devant cet obstacle inconnu, sous la morsure de cet adversaire impalpable, la troupe entière recula avec d'affreux rugissements de rage et de douleur.

— Mais c'est là un merveilleux procédé, s'écria M. de Favières, et les jaguars ont beaucoup moins l'air de nous chasser que d'être chassés par nous.

— Ils reviendront assez tôt, dit Terral, en se hâtant de ramasser la selle, la sangle et le bozal d'un des chevaux morts. Veuillez maintenant, don Gontran, détacher notre sauveur de l'arbre afin que je

lui jette immédiatement le bandeau de cuir sur les yeux.

La lueur des flammes éblouissait ce cheval, lorsque l'émigré s'approcha pour détacher, malgré ses ruades furieuses, la corde qui s'attachait au cèdre. Il fit un effort si violent qu'il brisa sa longe ; mais le lazzo du péon siffa aussitôt dans l'air, et s'enlaçant autour de ses jambes nerveuses, l'abattit sur le sable comme un enfant qui trébuche, puis Jacques lui jeta le bandeau de cuir sur les yeux.

Le cheval se releva, aveuglé ; mais tandis qu'il hésitait, flairant de ses naseaux aux quatre vents, le péon resserra le nœud coulant à l'extrémité de sa lèvre supérieure et garda le bout de la corde en main.

Ensuite, sans se soucier des écarts furibonds de l'animal, il prit par le pommeau la lourde selle qui gissait sur le sable et la jeta sur le dos du Possédé, qui hennit de fureur en sentant rebondir contre ses flancs les larges étriers de bois.

Alors, tandis que Terral, après avoir serré la sangle sous le ventre, se hâta de chausser les courroies de ses éperons, M. de Favières noua au-dessus des naseaux une corde de crin en guise de bride et le caveçon que les Mexicains appellent le lozal.

A ce moment, Elizabeth entendit des rugissements éclater si près d'eux, qu'elle regarda instinctivement du côté de la grotte et jeta un cri d'épouvante.

L'incendie n'avait pas gagné les alentours stériles et caillouteux de cette caverne. Quelques jaguars des plus déterminés, enfants perdus de l'armée, avaient vu un mur de flammes s'élever derrière eux, et les envelopper de manière à leur ôter toute possibilité de fuite.

Ils avaient escaladé les rochers branlants de la grotte, qui, sous leur fourmillement, semblait déjà un kiosque mouvant et onduleux, une pyramide étrange de dos zébrés, de queues monstrueuses, d'yeux aux rayons de feu et de gueules dont les lèvres retroussées laissaient voir des dents affamées.

On eût dit que cette pile de rochers et de jaguars allait s'élançer sur nos voyageurs pétrifiés comme un seul animal gigantesque. C'était un de ces tableaux comme on en rêve dans les cauchemars.

Elizabeth regardait de ses yeux atones M. de Favières qui tournait son fusil dans ses mains avec le geste d'un chasseur qui regrette de voir manquer un beau coup.

—Allons ! il est temps de grimper à mon observatoire, dit-il en se dirigeant vers la colline qui dominait la source. Jacques, n'abandonnez pas cette pauvre enfant. Si un coup de fusil est nécessaire pour calmer

l'appétit d'un de ces gastronomes mouchetés, comptez sur moi !

—Oh ! dit la jeune femme puisant du courage dans le calme de son mari, Gontran ne craint rien, lui !

—Il devrait avoir peur pour vous, maîtresse, murmura le péon ; mais, ou je vais mourir, ou je vous sauverai.

En même temps, il sauta brusquement en selle, et arracha le bandeau de cuir qui couvrait les yeux rouges de sang du possédé.

Furieux de ce poids inaccoutumé, le Possédé secoua violemment la selle pour s'en débarrasser, mais ce fut en vain ; la sangle étrangla son ventre.

Enragé, la crinière hérissée, tordue à son cou et voilant son regard ébloui, il tourna alors subitement la tête et chercha à mordre des dents les jambes de son cavalier.

Le péon, redevenu vaquero, le tira en sens inverse par le bzal qui comprimait ses naseaux.

L'animal resta un instant immobile et soumis, puis soudainement il s'effaça, rua, décrivit une courbe brusque et perfide, se cabra droit sur ses deux jambes de derrière, et fit enfin un bond subit en avant pour jeter bas son cavalier.

C'était une lutte épouvantable, folle et suprême ; mais Jacques Terral, pâle, les yeux étincelants, le corps souple, les jambes collées aux flancs du cheval, réalisait, éclairée par les reflets de la flamme, l'image du Centaure antique.

Ivre de colère et l'orgueil froissé, le Possédé se ramassa sur ses jarrets d'acier qui se détendirent tout à coup, puis il sauta en deux bonds presque au bout de la source et s'arrêta brusquement sur la pente du talus, mais le péon se renversa en arrière et garda l'équilibre.

Alors ce fut à son tour de faire sentir sa force au cheval indompté : il laboura de ses éperons ses flancs fumants et saignants ; il le lança dans l'étang et le lui fit traverser à la nage ; lorsque le Possédé, la respiration sifflante, voulut arriver à l'autre bord, briser son cavalier contre un arbre, ce fut lui qui dut, sous les coups de la cravache plombée, s'écarter de l'arbre, et, lorsqu'il revint au galop près du cèdre où était restée Elizabeth, il s'arrêta frémissant et baigné de sueur devant elle, à la voix de son vaquero qu'il reconnaissait désormais en sentant la pointe de ses éperons et l'étreinte nerveuse de ses genoux.

—Venez, madame ! s'écria le péon, la bête est domptée.

Et il lui tendit la main.

Les jaguars de la grotte, d'abord effrayés par l'incendie de la plaine, commençaient à se rassurer

et à fixer leurs yeux étincelants sur la proie humaine qui semblait les braver.

Mais au moment de fuir et d'abandonner Gontran, madame de Favières sentit l'amour et le dévouement l'emporter dans son cœur sur l'effroi de la mort.

—Jacques, dit-elle, sauvez mon mari. Je suis une femme, moi, un être inutile. La vie de Gontran est plus nécessaire que la mienne au bonheur de notre enfant.

A ses gestes, à ses supplications, M. de Favières comprit, malgré la distance,—car il était déjà réfugié dans le feuillage d'un palétuvier,—le sens des paroles d'Elizabeth. Alors il s'écria d'une voix tonnante qui parvint jusqu'aux oreilles du péon :

—Jacques, emportez cette femme !

IX

Terral semblait en proie à une cruelle hésitation. Il vit un des jaguars se laisser glisser sur le sol du haut de la grotte.

—Ecoutez, dit-il vivement à la jeune femme, vous avez raison. Si je vous sépare de votre mari, il en arrivera malheur. Le cheval est dompté, et peut se laisser guider par un autre cavalier. Moi, je ne suis rien, nul ne m'aime, je ne suis utile à personne depuis que ma pauvre vieille mère est morte. D'ailleurs, je connais le désert mieux que Gontran. Sauvez-vous tous deux avec ce cheval.

Elizabeth sentit son cœur se troubler à cette proposition d'un dévouement héroïque. Accepter, n'était-ce pas montrer au péon une horrible ingratitude ? Mais, sans attendre sa réponse, Terral s'élança vers l'arbre dans les branches duquel se tenait caché l'émigré. Il renouvela à ce dernier l'offre qu'il venait de faire à la jeune femme.

M. de Favières réfléchit une seconde.—“ Si Terral meurt, la mine est perdue pour moi, et je ne tiens pas à vivre si je dois rester pauvre après un si beau rêve.

Pendant ce temps le possédé se renversa trahitrièvement sur le dos ; mais le pommeau de la selle heurta seul le sol et meurtrit le garrot du cheval. Terral avait bondi à terre avec légèreté, et il ressauta vaillamment en selle du côté hors montoir, tandis que l'animal se relevait en hennissant comme un victorieux.

—Vous voyez bien, madame, dit alors l'émigré à Elizabeth, qui continuait de le supplier de partir, qu'un vaquero mexicain peut seul vous sauver, et que si je cétais à votre prière, nous nous perdriions tous deux inutilement. Partez ! partez ! et bon

voyage ! Quant à moi, je gagne mon observatoire champêtre en attendant de vos nouvelles.

Les rochers de la grotte s'éroulaient sous les corps des jaguars qui se lançaient à terre et qui hurlaient lamentablement autour des prétendus chats sauvages égorgés par le nègre. Les mères reconnaissaient leurs petits.

—M. le marquis a raison, madame, mais laissez-moi vous mettre en lieu de sûreté, dit vivement le péon,—et je vous jure de revenir ensuite chercher le maître, fût-il au milieu d'une armée de panthères.

—Noble cœur ! murmura Elizabeth, qu'ai-je fait pour mériter un tel dévouement ?

Terral l'enleva doucement de terre et la plaça en croupe sur le cheval.

—Etreignez le péon de toute la force de vos bras, cria Favières à sa jeune femme, du haut du palétuvier voisin sur les branches duquel il s'était réfugié, armé d'un coutelas et d'une carabine.

Elizabeth obéit machinalement, et Jacques devint pâle comme la mort. Il détacha vivement la corde qui attachait le Possédé au cèdre, puis lui donna un coup d'éperon, et l'animal furieux, qui ne désirait plus que vengeance, prit impétueusement sa course, s'élançant droit au tronc d'un arbre brisé par les coups de vent, qui se dressait comme un poteau à l'entrée de la plaine.

—Prenez garde ! cria de loin Gontran.

—Nous allons périr ici, devant ses yeux, près de lui, dit Elizabeth éblouie par cette course rapide.

—Ne craignez rien, maîtresse, répliqua le dompteur.

Le sable, la terre et les herbres sèches volaient sous les pieds du cheval aussi vite que des flèches.

Ce côté de la plaine qui longeait les collines et les groupes de palétuviers n'avaient pas encore été atteints par les flammes qui sifflaient et moutonnaient comme une marrée montante.

Le Possédé n'était plus qu'à dix pas du tronc d'arbre, où il paraissait devoir se briser la tête.

Tout à coup le dompteur recouvrit les yeux de l'animal avec le bandeau de cuir qu'il tenait de la main droite. Le cheval, effaré, aveuglé, fit un bond en sens contraire, en sentant ce voile épais s'interposer entre l'arbre et son regard. De ce moment il suivit sans résistance la direction que lui imprima son vainqueur.

M. de Favières les vit bientôt se perdre dans un tourbillon de poussière.

Mais cette course bizarre avaient indiqué aux jaguars la trace qu'ils devaient suivre,—et toute la troupe s'élança comme une meute, en hurlant, à la chasse du Possédé.

Cependant les rugissements des jaguars éclataient comme un glas funèbre aux oreilles de madame de Favières.

—Jacques, entendez-vous les cris de ces monstres furieux ? balbutiait-elle d'une voix frémissante. Oh ! je n'ose retourner la tête, de peur de les voir près de nous atteindre. Mais ce cheval est épuisé de fatigue ; il va s'abattre et nous livrer !

—Le Possédé ! Oh ! non, maîtresse. Voyez ! son souffle n'est pas entrecoupé ; son poil se mouille à peine. C'est une noble bête !

—On dit que la course du cerf lui-même ne peut défier les bonds des tigres et des léopards, Jacques !

—Maîtresse, je ne puis songer au danger, tant il me semble impossible que je ne vous sauve pas ! je remercierai plutôt le ciel de m'avoir fourni cette occasion de vous protéger !

—Jacques, je vous en supplie, interrompit la jeune femme d'une voix brève, regardez si les jaguars ne se rapprochent pas de nous.

Le dompteur tourna la tête. Deux de ces bêtes féroces précédaient la meute de leurs compagnons et décrivait des bons si gigantesques que bientôt leur haleine embrasée devait souffler aux sabots du cheval, qui redoublait de furie dans sa fuite et son galop désespérés. Ses pieds rasaient le sol et volaient ; mais, à chaque bond des jaguars, la distance qui le séparait du possédé diminuait.

Un frisson plissa le visage du vaquero.

—En effet, pensa-t-il, dans trois minutes, un de ces formidables chasseurs peut accrocher ses griffes à la croupe du cheval.

Il arma aussitôt sa carabine et visa le jaguar le plus voisin, sans arrêter l'élan effréné de sa monture.

La bête de proie, frappée entre les deux yeux par la balle du péon, poussa un râlement suprême, et s'affaissa sur ses jambes nerveuses. L'autre s'arrêta, inquiète, comme pour attendre ses compagnons.

Elizabeth, en se voyant menacée de si près, avait senti tout son sang affluer à son cœur.—Elle se rasura un peu, mais sa première pensée et sa première parole furent pour son mari :

—Que devient Gontran au milieu de ces monstres ? demanda-t-elle.

—Il est heureux, madame, répondit le vaquero avec un sourire triste, puisque vous oubliez vos dangers pour penser aux siens. Oh ! pourquoi l'homme aimé de vous est-il possédé de cet amour de l'or qui lui fait désirer des bonheurs étrangers à celui qu'il a sous la main !

En ce moment, la flamme de la plaine s'allumait dans leur direction et s'avancait comme deux lignes

de torches immenses d'abord, et puis comme deux voiles de feu.

Cependant le dompteur cherchait à atteindre une colline qui s'élevait devant eux, rocheuse à sa base et verdoyante à son sommet. Les jaguars, comme ils sentaient que leur proie allait leur échapper, redoublaient de vitesse et de vigueur. On voyait leurs gueules haletantes et entr'ouvertes laisser pendre leurs langues râpeuses. Terral entendait leur souffle bruire à ses oreilles ; son cheval fendait l'air comme l'aile d'un aigle, mais le pauvre péon sentit les bras d'Elizabeth se dénouer. Il tourna la tête ; les yeux de la jeune femme se fermaient de lassitude et de torpeur.

—Encore un peu de courage, madame, lui dit-il, et nous atteignons le bas de la colline. La flamme s'arrêtera devant ces roches stériles, et ses deux bras, en se joignant, élèveront une barrière entre nous et les jaguars.

Mais elle ne l'entendait plus. Alors il coupa l'écharpe de madame de Favières, la tordit autour de sa taille et la noua autour de la selle.

Puis, se dressant des pieds sur le flanc et presque sur le cou du Possédé, il excita son ardeur avec sa cravache. Le cheval devint alors rapide comme le vent lui-même. En deux minutes d'un galop inouï il atteignit la colline juste à temps, car les deux rideaux de flamme se croisèrent, et lorsque Terral regarda en arrière, effrayé des rugissements surnaturels qui remplissaient l'air, il vit des jaguars bondir comme des spectres informes dans ce brasier étrange et retomber embrasés.

Le péon avait bien tenu sa promesse, il avait sauvé la femme du maître.

Il déposa avec précaution madame de Favières au pied d'un sumac, après l'avoir enveloppée dans sa frézada. Elle était comme assoupie dans un état de faiblesse et d'épuisement alarmant.

Il veilla sur elle jusqu'au matin avec la sollicitude d'une mère. Elle ne sortit de son anéantissement que pour tomber dans la fièvre. Terral l'entendait appeler Gontran à grands cris ou exciter avec des acclamations convulsives le galop du Possédé. Tant d'émotions avaient brisé cette délicate nature.

X

Six mortelles heures se passèrent ainsi.

L'incendie de la plaine avait cessé depuis longtemps ; la savane n'offrait plus qu'un vaste foyer de cendres aux rayons du soleil, lorsque la fièvre de madame de Favières se calma et que la raison lui revint.

Son regard rencontre celui de Terral troublé par l'angoisse.

—Où est Gontran ? lui demanda-t-elle d'une voix faible. Nous a-t-il rejoints ?

—Non, madame répondit le péon.

—Eh bien ! pourquoi n'êtes vous pas déjà allé à son aide, comme vous me l'avez promis, Jacques ?

—Pouvais-je vous abandonner, exténuée, malade, en proie au délire, dans ce lieu désert ? répliqua-t-il avec un douloureux accent de reproche.

—Il ne s'agit bien de moi ! dit amèrement Elizabeth. Suis-je ou non votre maîtresse ? m'avez-vous promis de retourner près de votre maître, quand vous m'auriez mise en sûreté ?... Ai-je mal entendu, ou avez-vous voulu nous tromper tous deux ? Comptez-vous mentir à votre promesse ? continua-t-elle en l'animant de plus en plus.

—Mais madame, le maître est brave, il a des armes, il peut se défendre, répliqua tristement le péon, tandis que si je vous quittais, et que vous fussiez surprise par quelque bande d'Indiens ou de voleurs des savanes, M. de Favières m'accablerait de sa colère et il aurait raison.

—Mauvais prétextes, reprit-elle impétueusement, car une chaleur fiévreuse l'agitait encore et tourblait son esprit, ordinairement si juste. Etes-vous donc devenu un traître, un serviteur infidèle ? Voulez-vous laisser périr Gontran ? Avez-vous peur d'affronter la mort qu'il n'a pas craint de braver pour nous laisser fuir ?

—Vous me prenez pour le complice d'Acacia, sans doute, maîtresse ? dit Terral, et cependant, si je

reste, c'est que je crains, que ce misérable ne rôde peut-être autour de nous et ne se réjouisse de mon départ.

—Jacques Terral, péon de M. de Favières, je vous ordonne d'aller à la recherche de votre maître, continua Elizabeth, irritée de cette résistance qu'elle soupçonnait de duplicité.

Mais en voyant la poignante expression de douleur que se peignit sur le visage du fidèle péon, elle eut honte de son ordre impérieux, et fondant en larmes :

—Oh ! je suis folle et ingrate, Jacques. Pardonnez-moi ! je vous accuse, vous qui avez été si dévoué, si généreux pour Gontran et pour moi !

—Pour vous, madame, dit vivement Terral, je n'ai rien fait que pour vous. Le moindre de vos désirs est pour moi un ordre royal. Je suis prêt à vous obéir, mais vous ne pouvez me forcer de vous abandonner sans défense et sans aucuns soins dans cette solitude. Autrement, j'irais chercher don Gontran jusque dans les griffes des jaguars.

—Bien, Jacques, reprit la noble femme. Ecoutez donc. Je ne puis résister à mon inquiétude. Dussé-je me traîner sur les genoux, je veux retourner à la source. C'est mon devoir !

—Soit maîtresse dit le péon. Je n'ai pas le droit de m'opposer à votre volonté. Où vous irez, j'irai. Le cheval a pris du repos, et il nous ramènera à ce lieu maudit dont Acacia croyait faire notre tombeau.

(A Continuer.)

LE COCHER.

CONTE POUR BÉBÉ.



'EST sur la place Jacques-Cartier de la Cité de Montréal que stationnait depuis le matin, sans avoir trouvé une seule personne à conduire, le cocher Frantz Meyer.

Jugez donc si durant tant d'heures de désceuvrement il s'était agité dans sa lourde et gothique voiture ; et s'il en était descendu maintes et maintes fois pour venir se réchauffer à l'estaminet d'a côté en

vidant quelques pots de bière couronnés de mousse.

Mais l'oisiveté jointe au manque de gain lui rendaient la boisson amère, et le visage de Frantz, au lieu de s'épanouir à la jubilation d'une joyeuse ivresse, devenait plus pâle et plus assombri, quoiqu'il eût bu de quoi se griser amplement dans toute autre occasion. Mille pensées noires et sinistres assiégeaient son esprit, et les habitués de l'estaminet se montraient avec surprise son attitude affaissée, son regard fixe, et le sang-froid avec lequel il continuait

à têter une pipe froide et vide depuis long-temps.

—Qui le croirait? dit la cabaretière à un gros jeune homme, court, plus attentif à regarder les beaux yeux de la blonde verseuse de bière, que le cocher de cabriolet; qui le croirait? j'ai connu ce gaillard-là la plus joyeuse de mes pratiques, et un mort n'aurait pu s'empêcher de rire en écoutant les contes plaisans qu'il savait. Pourtant alors, au lieu d'être, comme aujourd'hui, le propriétaire de son « buggy, » il n'en avait que la location, et le seul salaire qui lui restât se composait de ce qu'il pouvait gagner au-dessus de six francs. Sa gaieté s'en est allée quand l'argent est venu. Et pourtant l'homme qui peut gagner dix au douze francs par jour, Dieu merci, ne devrait point engendrer mélancolie.

—S'il les a gagnés quelquefois, il ne les gagnera pas certainement aujourd'hui, répliqua le gros jeune homme, car il n'a point bougé de sa station depuis le matin.

—Voulez-vous que je vous serve une nouvelle pinte de bière? demanda l'adroite cabaretière, qui savait mettre à profit, pour sa vente, l'influence qu'exerçait sa beauté sur ses adorateurs.

Vous comprenez bien que le jeune homme ne refusa pas; mais ces nouvelles libations achevèrent si bien de l'enivrer qu'il tomba le visage sur la table, et qu'après y avoir barboté quelque temps, il finit par s'endormir du sommeil lourd que produit la bière.

Cependant la nuit était arrivée, noire, glaciale et sinistre. Le vent sifflait avec violence, et des tourbillons de pluie venaient à chaque instant fouetter le visage de Frantz, et transir son malheureux cheval qui, les jambes écartées, les oreilles basses et la tête pendante, subissait les outrages de la tempête avec une résignation exemplaire.

Tout à coup, un effroyable blasphème s'échappa des lèvres de Frantz, et vint résumer tout haut les pensées maudites qui le préoccupaient depuis le matin.

—Il faut que le bon Dieu perde la tête, ajouta-t-il; oui, il faut qu'il soit fou, et qu'il prenne à cœur de se moquer de moi, pour me laisser de la sorte toute une journée sans gagner un double! Le guignon ne me quitte plus!... Il faudra pourtant que cela finisse, ou bien je recommencerai ce que déjà..., ajouta-t-il, en frappant d'un énorme coup de fouet, son cheval qui tressaillit, glissa des quatres pieds sur le pavé, et s'abattit sous le buggy.

Oh! pour le coup la colère de Frantz fut à son comble; il descendit de voiture, et il se mit à frapper à tort et à travers sur son cheval avec tant

de violence, que son fouet se trouvait tout couvert de sang.

Pendant que cela se passait, un petit homme gros et noir, qui pliait sous le poids d'un paquet énorme, assez semblable à un sac de cuir, s'était arrêté pour regarder, avec un sourire à demi taquin, la colère du cocher Frantz.

Celui-ci fut enchanté de trouver une si belle occasion de se quereller, et de décharger sur une créature moins patiente que son cheval la colère qui l'étouffait.

—Dites donc, vous là-bas, cria-t-il d'un ton provocateur, est-ce que vous attendez que mon buggy soit relevé, pour y monter, et faire une course?

Le petit homme regarda fixement le cocher, et dit après quelques instans:

—Et pourquoi pas?

—Vous m'avez encore l'air d'une belle espèce de pratique; passez votre chemin, et n'avez pas l'air de vous moquer du monde, ou nous verrons!

Et il marcha droit, le fouet haut, sur le petit homme qui ne sourcilla point; ne recula point d'une ligne.

Ils se trouvèrent ainsi face à face, et leurs yeux échangèrent des regards menaçans: ceux du petit homme jetaient une lueur tellement étrange, que l'audace de Frantz lui manqua tout d'un coup, et qu'il eut peur.

—Voyez-vous, fit-il d'un ton adouci et presque conciliateur il y a des moments où la patience échappe; et quand on n'a rien gagné de la journée, il est bien permis de ressentir de la mauvaise humeur.

—Tu n'as rien gagné de la journée! reprit le petit homme; eh bien, tu gagneras quelque chose pendant la nuit. Ouvre ta voiture, que j'y place mon paquet et que je monte. Vite, maintenant, à mon côté, et en route!

Une vague terreur s'était emparée de Frantz, sans qu'il sût pourquoi, et il répondit:

—Il est bien tard, et je crois qu'il vaut mieux pour moi que je rentre au logis, et que je me couche.

—Partons! répliqua l'autre déjà monte dans la voiture.

—Et puis mon cheval est fatigué.

—Partons!

—Voici bientôt dix heures, ajouta Frantz comme dernier argument: vous savez qu'à compter de dix heures il faut payer double le prix de la voiture.

—Partons!

Il fallut donc que Frantz terminât d'arranger le harnais de son cheval, et que, bon gré mal gré, il

montât dans le buggy, pris les rênes, et demandât :

—Bourgeois, où allons-nous ?

L'inconnu sourit.

—Où nous allons ? Que t'importe, puisque je te prends à l'heure ? Marche devant toi, et je t'indiquerai le chemin quand il le faudra.

Frantz donne un coup de fouet à son cheval ; mais la rosse, si docile et si bénigne d'ordinaire, refusa de marcher : son maître remarqua en outre qu'elle montrait une agitation extraordinaire, et que la sueur ruisselait de toutes parts sur son corps ; elle piétinait, elle râclait, elle étendait les naseaux en avant ; jamais elle n'avait manifesté ni de démonstrations si énergiques, ni de terreur pareille.

—Halte ! s'écria Frantz, moins rassuré que jamais.

—Partons ! répliqua le petit homme, en arrachant le fouet des mains de Frantz, et en le faisant siffler aux oreilles du cheval qui se prit à courir au grand galop et avec une vitesse surnaturelle.

Frantz ne savait plus où il en était ; son cœur battait avec violence, sa poitrine éprouvait une oppression douloureuse, une main de fer semblait serrer son front, et une sueur glacée coulait sur son visage : plusieurs fois il tira la bride pour arrêter la course de son cheval, qu'il s'attendait sans cesse à voir tomber. Mais rien n'y faisait, et le cheval courait, courait toujours au grand galop et avec une vitesse surnaturelle.

Ce n'était point là le seul sujet de terreur qu'éprouvât Frantz ; car il sentait le paquet, placé par le petit homme, au fond du buggy, sous ses jambes, s'agiter d'une façon étrange, comme si une créature y eût été enfermée. Bientôt même il eut entendre des voix plaintives s'en échapper, et il distingua ces mots :

—Pour l'éternité ! pour l'éternité !

Ses cheveux se hérissèrent sur sa tête, et tout son sang se glaça dans ses veines.

Pendant ce temps là, le petit homme, étendu dans le fond du cabriolet, et les mains paisiblement croisées sur sa poitrine, sifflait à mi-voix un air de ballade populaire.

Les voix répétèrent avec un accent inexprimable de désespoir et de douleur :

—Pour l'éternité ! pour l'éternité !

—Qu'est-ce que cela veut dire ? s'écria Frantz, en interpellant le petit homme qui, sans tourner la tête, sans faire le moindre mouvement, répondit :

—Marchons !

—Je n'irai pas un pas plus loin : voici plus de deux heures que nous marchons, nous ne sommes

plus dans la ville, et je ne sais comment nous en sommes sortis. Je ne connais pas les lieux que nous traversons ; et puis les voix qui sortent de cette boîte, tout cela me prouve que je suis en ce moment le complice et le jouet de quelque funeste mystère. Je n'irai pas un pas plus loin.

—Marchons !

—Non ! s'écria Frantz, non ! Et il tira si violemment les rênes du cheval, qu'elles se brisèrent. Mais l'animal ne s'arrêta point pour cela, et continua sa course étrange et rapide.

Alors Frantz voulut sauter à bas du buggy, mais le petit homme tourna nonchalamment la tête, et fixa sur lui un tel regard, que Frantz s'arrêta tout court.

—Si un cocher choisi par moi, et pris par moi, voulait me quitter en route, sais-tu bien que je l'enfermerais dans le sac qui se trouve sous nos jambes ? dit le petit homme d'un ton qui faisait à la fois de ses paroles une plaisanterie et une menace.

Et il frappa des pieds sur le sac d'où partirent des plaintes déchirantes, mêlées de sanglots et de larmes, à travers lesquels on distinguait encore :

—Pour l'éternité ! pour l'éternité !

—Il se passe ici quelque crime ! je ne veux pas être le complice d'un crime ? s'écria Frantz éperdu. Arrêtez ! je veux descendre ; je veux vous quitter ; je ne veux pas être votre complice.

—Eh, vraiment ! Frantz Meyer, voici tout à coup de beaux scrupules qui te prennent. Tu ne les avais pas, s'il me souvient bien, le jour où une vieille femme monta dans ta voiture, un gros sac d'écus sur ses genoux, et te chargea de la conduire au Sault : tu ne les avais point, mon garçon, car tu lui mis un mouchoir sur le visage, tu l'étouffas sans pitié, quoiqu'elle te demandât la vie au nom de ta mère, qu'elle avait connue. Cela dura deux heures ! deux longues heures, pendant lesquelles elle se débattit contre son assassin !

—Cela n'est point vrai ! cela n'est point vrai !

—Puis, reprit paisiblement le petit homme, comme s'il n'eût point été interrompu, puis tu descendis de voiture, tu creusas un trou au pied d'un arbre, et tu y déposas le sac, non sans avoir fait une entaille au chêne pour mieux le reconnaître. Ensuite tu remontas dans ta voiture, et tu ramenais le cadavre à Montréal, en disant : Elle est morte d'une apoplexie foudroyante. Bien trouvé, mon garçon ; bien trouvé ; c'est fort spirituel et fort plaisant. Mais pour faire le scrupuleux, tu veux rire.

—Taisez-vous taisez-vous ! J'irai partout où vous voudrez !

—A la bonne heure; car sans cela je t'aurais raconté une autre de tes aventures, non moins amusante: je t'aurais dit comment tu devins propriétaire du buggy que voici. Ce n'était pas tout que d'avoir quatre mille francs; il fallait pouvoir en jouir: or, comment s'y prendre? Heureusement tu avais une vieille tante, qui passait pour riche, quoique de fait elle ne vécût que de son travail. Cette fois tu ne te servis plus de ton mouchoir; car tu as de l'imagination: tu poussas la veille ennuyeuse du haut en bas de son escalier: et tu jetas de si beaux cris, tu versas des larmes si naturelles, que personne ne soupçonna la farce que tu avais jouée à ta tante. Puis, pendant le trouble général, tu glissas sous son chevet ton sac d'écus, placé provisoirement dans un coin obscur; puis tu fis l'étonné, quand près du sac on trouva un testament olographe de ta tante, testament que tu avais fabriqué le matin: et chacun en fut la dupe, le notaire et les juges eux-mêmes. Ah, ah! Frantz, tu n'as pas eu de scrupules ce jour-là!

Et le petit homme riait, et Frantz, accablé, se mourait d'épouvante; et les voix mystérieuses se lamentaient, et répétaient:

—Pour l'éternité! pour l'éternité!

—Avec une partie de l'héritage de ta tante, tu voulus acheter à ton maître ce buggy et ce cheval qui nous conduisent si lestement à notre destination: le prix fut débattu long-temps; car le vieillard se montrait tenace et dur pour terminer l'affaire. Enfin, le marché fut conclu à trois cents piastres. Le vieux bonhomme te fit sa quittance, et se mit à compter l'argent; l'argent qui tinte et produit une si douce musique; l'argent, dont les piles brillantes réjouissent la vue de façon si singulière. Tu regardais les écus, tu les écoutais, tu les couvais de l'œil; si bien qu'une heure après, la quittance se trouvait dans ta poche à côté des \$300 et que le vieux bonhomme, assez fou pour monter avec toi dans un buggy, gisait, la tête brisée, à côté de la voiture versée. Ah! le fin chrétien que tu fais! et quel bon tour tu jouas en cette occasion! D'un coup de bâton briser la tête de cet homme, le porter dans ton cabriolet, partir au galop; verser de manière à ne pas détériorer la voiture, et à laisser croire qu'il a péri d'accident? Malin que tu es, va! Mais pour des scrupules, tu veux rire.

—Taisez-vous! taisez-vous!

—Et ta femme! cette pauvre jeune créature qui t'entourait de soins si tendres, et qui te rendit tant de fois la pauvreté légère et presque douce! Avec celle-ci, tu n'y pris point tant de façon. Il y a quatre jours de cela: un oreiller, la nuit sur le

visage, et te voilà veuf; et dans quelque temps, tu peux épouser la veuve de ton ancien maître, de celui qui t'a vendu ton buggy. Elle possède encore quatre voitures, et l'on sait qu'elle ne manque pas de fortune... Elle t'aime, et te voilà bientôt un riche et paresseux bourgeois, gagnant gros sans soucis, et faisant conduire ta voiture par d'autres.

Sais-tu, ajouta le petit homme, avec une ironie encore plus marquée, sais-tu que tu seras vraiment heureux alors, et que tu pourras vivre en honnête homme, à moins que tu ne veuilles devenir veuf une nouvelle fois, pour te livrer joyeusement et en liberté à la bonne vie de garçon... Je suis curieux de savoir quel nouveau moyen tu trouveras pour te débarrasser de cette femme. Le poignard laisse une blessure; le poison se trahit par des symptômes irrécusables; et tu as trop d'esprit et de fertilité d'imagination pour user deux fois du même moyen. Dis, que feras-tu?

Frantz ne répondit pas; une vague espérance naissait au fond de son cœur. Je suis aux prises avec le démon, se disait-il, mais j'aperçois au fond de l'horizon les premiers feux de l'aurore, et le pouvoir de l'ange des ténèbres cessera avec la nuit.

En effet, à l'extrémité de l'horizon apparaissait une lueur rouge; mais son éclat sinistre n'avait rien des splendides et suaves couleurs de l'aurore. On aurait dit plutôt le reflet sinistre d'un vase incendié.

A mesure que le buggy avançait, les lieux d'où partait cette lueur devenaient plus distincts, et Frantz aperçut une caverne immense d'où sortait la flamme à grands flots et avec de longs mugissements.

Le cabriolet partit avec la rapidité d'une flèche, et, en une seconde, il se trouva devant l'entrée de la caverne.

Alors Frantz vit, à droite du cabriolet, un fantôme, la face livide et bleue: c'était la vieille femme étouffée.

A gauche, se tenait un autre fantôme, au regard creux et fixe: c'était sa première femme.

Un troisième, la tête sanglante et baissée, vint prendre les rênes du cheval, et Frantz reconnut son ancien maître.

Et il y avait une quatrième figure dont tous les membres brisés se balançaient au hasard, et qui criait:

—Mon neveu! mon cher neveu! Bienvenue à mon neveu.

Milles spectres, mille démons dansaient, sautaient hurlaient, et riaient aux éclats.

Le petit homme noir du cabriolet gardait seul son sérieux.

—Holà! eh! vous autres, au lieu de rire et de



brailler, venez donc plutôt m'aider à décharger la
voiture : j'ai pris le cocher à l'heure, et il ne faut pas
que je perde mon temps ; car je paie double prix.

Deux démons s'approchèrent du buggy, et prirent
entre les jambes de Frantz le sac noir.

Ils déposèrent le sac à l'entrée de la caverne, et

l'ouvrirent. Alors il en sortit une figure pâle et tremblante de jeune homme.

—Pourquoi suis-je votre proie ? s'écria-t-il. Quel crime ai-je commis, que défendent les lois humaines ?

—Aucun, mon fils : tu as été honnête homme selon la loi ; mais tu n'as pas fait de bien, et tu as accepté, et même tu as sollicité, toi, riche et indépendant, un héritage qui ne t'appartenait point, et qui revenait à un collatéral indigent. Au feu ! pour l'éternité !

—Au feu ! pour l'éternité ! répétèrent les démons : et ils jetèrent l'âme dans la fournaise.

On tira ensuite de la caisse apportée dans le cabriolet de Frantz l'âme d'un juge qui avait condamné un innocent, faute d'avoir écouté les plaidoiries ; une jeune fille dont le fiancé était mort de chagrin, parce qu'elle l'avait dédaigné pour un parti plus brillant ; un avocat qui avait plaidé une cause injuste ; un professeur qui avait enseigné une science qu'il ne savait pas ; un maître qui avait donné de mauvais exemples à ses domestiques. Un ingrat, qui avait ruiné cent honnêtes familles ; passèrent encore, de la boîte, aux flammes éternelles.

—Maintenant, dit le petit homme noir, quand tout fut fini, maintenant, il me faut payer ce brave

et honnête cocher, et il faut être scrupuleux avec lui.

D'abord, j'ai promis de le payer double.

Il le sera en effet ; car les damnés que nous sommes chargé de punir ne souffrent qu'en âme, jusqu'à ce que le jugement dernier nous rende leurs corps ; mais Frantz Meyer souffrira, lui, en corps et en âme, puisque je tiens son corps, ajouta le démon, en frappant de sa griffe terrible l'épaule de Frantz Meyer.

Que sa chair devienne donc incorruptible ! qu'elle souffre, sans s'altérer, la morsure du feu et les blessures de nos fouets de diamants !

Maintenant, que ce buggy cause première de tous ses crimes, devienne du fer rouge ! Que dans ce buggy à ses côtés, se placent les spectres de ceux que Meyer a si traîtreusement assassinés ! Bien ! les voici tous les quatre.

Maintenant, pars, Frantz Mayer ; pars ; tu es à côté de tes victimes, ton siège de fer rouge te dévore... Bon ! oh bien !... Pars, c'est pour l'éternité !

Et le buggy de fer rouge partit au galop, à travers les flammes de l'enfer, et avec ce cri unanime des damnés :

—Pour l'éternité !

ANECDOTES HISTORIQUES.

WILHELMINE ET PIETER BAAS.



Le 20 juillet 1697, une barque se détachait du quai d'Amsterdam qui fait face à un faubourg de cette ville nommé Saardam.

En 1697, Saardam se contentait d'être le principal chantier où les riches armateurs d'Amsterdam faisaient construire les navires avec lesquels ils transportaient toutes les richesses du monde.

La barque était montée par six individus ; cinq d'entre eux, grands, robustes, paraissaient dans la force de l'âge. Étrangement et uniformément vêtus, ils portaient des bonnets de fourrure, des justaucorps

bleus en gros drap avec de larges boutons de cuivre, d'amples culottes de même étoffe et de même couleur, qui se perdaient dans d'immenses bottes en cuir très-fort montant jusqu'aux genoux. Le sixième, vieillard d'assez chétive tournure, avait le costume ordinaire à la classe du petit commerce hollandais. La barque ne portait pas de voile ; quatre de nos personnages prirent les rames ; le cinquième se mit au gouvernail, ayant auprès de lui le petit vieillard. Avant de quitter le quai, chacun but, dans un verre commun, une forte rasade de genièvre, et, au commandement de celui qui tenait la barre, les quatre rames tombèrent ensemble dans l'eau, et la barque s'élança vers Saardam, situé sur l'Y, une des branches du Zuiderzée.

La mer était fort calme, et quoique la barque fût montée par un équipage évidemment inhabile, elle s'avancait rapidement à travers une quantité de petits bateaux qui allaient et venaient en tous sens, les uns chargés de bois, de provisions, les autres se livrant à la pêche. En passant à côté d'un de ces derniers, le personnage que nous avons montré tenant le gouvernail, après avoir quelques instants regardé attentivement un pêcheur qui relevait ses lignes, fit un cornet de ses deux mains et cria en très-mauvais hollandais :

— Oh hé ! du bateau ! Mus, viens à bord.

L'homme ainsi interpellé releva la tête et regarda à son tour celui qui l'appelait, puis, comme il ne le reconnaissait pas, il répondit :

— Et pourquoi voulez-vous que j'aille à votre bord ?

— Viens toujours, tu le sauras, et tu seras bien aise de serrer la main d'un ami.

Le pêcheur sembla hésiter un instant ; mais après avoir retiré sa ligne, au bout de laquelle se débattait une grosse anguille, il se décida, et, en quelques coups de rames, il fut près de celui qui l'avait hélé. Alors, le regardant attentivement, il parut éprouver un grand trouble, laissa tomber ses avirons, et soulevant le méchant feutre qui couvrait sa tête :

— Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, ce n'est pas possible !

— Tais-toi, Mus ; jette-moi la corde de la barque, que je l'amarre à la nôtre, et monte ; j'ai besoin de toi.

Le pêcheur, son chapeau à la main, semblait pétrifié.

— Quelle drôle de figure tu fais, mon pauvre Mus ! Allons, dépêche et embarque : j'ai là un bon coup de genièvre pour toi. Quand tu me regarderas une heure avec la mine d'un chat qui avale une arête, tu ne reconnaîtras jamais en moi qu'un ancien camarade, Pierre Michailof.

Le pêcheur attacha son bateau à la barque, dans laquelle il sauta en répétant :

— Ce n'est pas possible.

— Tout est possible ; viens là près de moi, j'ai besoin de te parler ; viens, et comme je n'en sais pas long de la langue de ton pays, le père Goldrich que voici, et que j'ai pris comme interprète, nous aidera à nous entendre. Mais, au fait, je n'en ai pas besoin ; à Moscou, tu parlais un peu le russe, il nous sera facile de causer. En attendant, avale-moi un peu lestement ce verre de genièvre...

Mus écoutait celui qui lui parlait avec un étonnement hébété qui finit par faire partir d'un bruyant éclat de rire tout l'équipage de la barque. Cependant

il prit le gobelet plein jusqu'au bord ; mais avant de le porter à ses lèvres, il dit :

— A la santé de votre...

— Veux-tu te taire ! Avale et souviens-toi que je me nomme Pierre Michailof, que je suis ton vieux camarade. Maintenant, prends la barre, tu la tiendras mieux que moi, et nous causerons.

Quand Mus eut obéi, Pierre et lui entrèrent dans une longue conversation, qui ne cessa que lorsque la barque vint se ranger contre le quai du port de Saardam. Pierre sauta à terre tenant l'amarre, et Mus et ses compagnons, portant une lourde valise, se dirigèrent vers un méchant cabaret rempli de matelots et d'ouvriers, fort intrigués par l'étrangeté du costume des nouveaux venus. On leur servit des salaisons, de la viande fumée, du genièvre, de la bière, et Pierre et ses compagnons mangèrent et burent avec un appétit qu'un bourgmestre aurait pu leur envier. Cependant Mus les quitta lorsqu'on alluma les pipes. Les cinq personnes qui étaient venues d'Amsterdam avec Pierre s'éloignèrent à leur tour ; elles se rembarquèrent et l'étranger resta seul, se promenant sur le quai, regardant la mer, le mouvement et la vie qui s'agitaient autour de lui. Mus ne tarda pas à reparaitre, et l'aborda avec familiarité :

— Allons, viens, lui dit-il ; ton logement t'attend et ma sœur fera ta cuisine.

Ceci dit, ils partirent ensemble, et Mus, conduisant son compagnon dans le quartier habité plus spécialement par les ouvriers, le fit entrer dans une maison composée de deux pièces et ayant pour tout ameublement un méchant lit, une table de bois et deux ou trois escabeaux. Pierre s'assit et bientôt parut Wilhelmine, la sœur de Mus, chargée de seaux, de chaudrons, de plats, d'assiettes, de verres et de casseroles. Elle était charmante avec sa chevelure blonde, ses grands yeux bleus et sa jupe courte, Wilhelmine ! Pierre l'accueillit galement. On alla acheter des planches, des clous, et bientôt, grâce au marteau et à la scie maniés par Mus et par son ami, la cabane prit l'aspect ordinaire de l'humble logement d'un ouvrier saardamois. Pierre voulut revêtir le costume des waterlanders, c'est-à-dire un casaque de frise rouge et de larges culottes de toile blanche ; et comme il demandait à Wilhelmine comment elle le trouvait ainsi habillé, la jeune fille lui répondit en riant et en rougissant, qu'il avait tout à fait bon air.

Dès le lendemain, il se présenta dans un chantier et il fut embauché sous le nom de Pieter Haas (maître Pierre) : il acheta une barque que l'on appelle dans le pays un *boetjer* et fit d'une des deux pièces de son

logement un atelier de charpentier, où il travaillait sous la direction de Mus, qui était aussi habile ouvrier qu'excellent marin. Tantôt il faisait sa cuisine et allait lui-même chercher ses provisions ; tantôt, et le plus souvent, Wilhelmine y pourvoyait et préparait les repas. Pieter baas et Wilhelmine étaient, ma foi, fort bien ensemble, et tandis que Mus semblait, lorsqu'il parlait au nouveau venu, retenu par une secrète terreur, la jeune fille le traitait haut la main :

—Pieter, donnez-moi ce balai ; Pieter, vous avez trop fait boire de genièvre à mon frère ; il n'est pas comme vous, qui êtes capable d'en avaler une tonne. Je plains la femme qui vous épousera ; avec votre soif, vous la mettez sur la paille, si vous ne la battez pas, ce dont je ne répons point. Vous êtes un drôle d'homme, allez ; vous ne vous donnez point un instant de repos et vous faites un singulier charpentier ! vous vous mêlez de tout, de la forge, de la corderie, et la nuit, disent les voisines, au lieu de dormir, vous lisez, vous écrivez, et il vient vous voir des gens qui vous saluent comme si vous étiez un bourgmestre ou le Pensionnaire de Hollande. Mon frère, qui est allé à Moscou, où il vous a connu, m'a dit que c'étaient des Russiens. Ah ! à propos des Russiens, je voudrais bien aller à Amsterdam voir l'entrée de leur ambassade, qui y arrive demain ; il y aura grande fête et grande réjouissance.

—Eh bien, pourquoi n'iriez-vous pas ?

—Mus ne veut pas, parce que j'ai votre ménage à faire.

—Il a tort, votre frère ; car, moi aussi, j'ai envie d'aller voir les ambassadeurs russiens et la cérémonie.

—On dit que ce sont des sauvages, laids à faire peur, mais riches, riches !

—Si vous voulez, Wilhelmine, nous irons les voir ensemble. Je prendrai le boeijer, je vous conduirai le matin et nous reviendrons le soir. Est-ce dit ?

—C'est convenu, je me ferai belle. Mais, en attendant, donnez donc un coup de balai par ici et jetez au feu tous ces copeaux.

—A demain de bonne heure, Wilhelmine.

—A demain, Pieter baas.

Le lendemain, en effet, Wilhelmine, très-joliment arrangée avec ses plus beaux habits, entra dans le boeijer où l'attendait déjà Pieter, vêtu comme il l'était pour travailler au chantier, mais ayant cependant bon air et grande mine.

Quand ils arrivèrent à Amsterdam, après une joyeuse traversée, toute la ville était en rumeur : les flagmatiques Hollandais allaient, venaient ; les façades des maisons, lavées, frottées, épongées, reluisaient de propreté ; la milice, avec ses hallebardes

et ses mousquets, se réunissait, et, de temps à autre, on entendait le bruit d'une fanfare.

—Allons, allons, dépêchons-nous, Pieter, nous n'arriverons pas ; on dit que les Russiens doivent entrer par la porte d'Utrecht, ce n'est pas près d'ici.

—Rien ne presse, Wilhelmine ; il n'est que dix heures, l'entrée des ambassadeurs ne doit avoir lieu qu'à midi ; nous avons le temps de déjeuner, l'air de la mer m'a ouvert l'appétit. Entrons là.

—Y pensez-vous, Pieter, aux *Armes de Hollande*, dans le premier hôtel d'Amsterdam !

—Bah ! pour une fois !

La jolie fille n'était pas fâchée de pouvoir dire qu'elle avait déjeuné aux *Armes de Hollands*. Pieter et elle entrèrent dans une grande et belle salle où se pressait autour d'une table l'aristocratie, magnifiquement vêtue, du commerce d'Amsterdam. L'entrée de l'humble ouvrier de Saardam et de sa blonde compagne fit sensation : un serviteur voulut même faire comprendre à Pieter que les *Armes de Hollande* n'étaient point une auberge pour les gens de sa sorte, mais Pieter le regarda d'une telle façon que le pauvre diable en resta la bouche ouverte. Les nouveaux venus s'approchèrent de la grande table, et un capitaine de la milice, à côté de qui il s'assirent, fut même un peu rudement coudoyé parce qu'il tenait trop de place. Pieter baas n'était décidément pas un homme d'humeur endurente. Au milieu de tous ces grands seigneurs du commerce et du port, il se mit tout à fait à son aise. Il demanda du vin de France, « du meilleur ». On lui apporta un affreux breuvage qui n'avait du bourgogne que la couleur. Dès qu'il l'eut porté à ses lèvres, il fit la grimace, et, appelant le sommelier :

—Je t'ai demandé du meilleur, lui dit-il d'un ton qui n'avait pas besoin de commentaire.

Il but et mangea solidement, et si bien que l'armateur Meyer en se levant de table dit tout bas à Vanstable :

—Décidément, mon confrère, nous faisons gagner trop d'argent à nos ouvriers.

Après avoir couronné son déjeuner de deux ou trois verres de vieille eau-de-vie, Pieter paya d'une belle pièce d'or son repas et sortit en donnant le bras à Wilhelmine, qui, dans la rue, lui reprocha sa dépense.

—Ah ! mon pauvre Pieter, vous ne ferez jamais une bonne maison ; l'économie et vous, vous n'avez pas été baptisés le même jour.

Pieter, guidé par Wilhelmine, visita toute la ville. Ils dinèrent comme ils avaient déjeuné, et, la nuit approchant, ils regagnèrent le port, dont tous

les navires étaient pavoisés. Ils montèrent dans leur bateau. La mer était calme, la nuit douce et le ciel pur ; ils causèrent. Wilhelmine, enchantée de sa journée et de son compagnon, qui lui avait fait cadeau d'une belle chaîne d'argent, le remercia de tout le plaisir qu'il lui avait donné.

—Voyez-vous, Pieter, je vous ai dit qu'une femme ne serait peut-être pas heureuse avec vous ; eh bien, je ne le crois plus. Si vous gagnez de l'argent, beaucoup d'argent, tout ira bien. Par exemple, il faudra qu'elle soit douce, rangée et obéissante, votre femme. Sans cela, ça n'ira pas, ça n'ira pas...

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr. Tenez, si vous voulez, je vous en choisirai une. J'ai une amie nommée Dorothee, la plus jolie fille de Saardam ; son père est riche, il a deux barques de pêche et fait le commerce des harengs. Ce serait tout à fait votre affaire. Vous monteriez un chantier avec Mus, il est très habile mon frère...

—Je le sais.

—Vous gagneriez beaucoup d'argent et nous resterions tous ensemble.

La pauvre Wilhelmine ne lisait pas bien dans son cœur.

—Mais vous vous marierez vous aussi, Wilhelmine ?

—Oh ! je n'en ai guère envie. Je vais vous dire, Pieter, il y a bien le grand Witt, le mécanicien, qui me fait la cour ; c'est un brave garçon...

—Je le connais.

—Je l'estime beaucoup, beaucoup, mais le cœur ne m'en dit pas.

—L'amour viendra.

—Je ne le crois plus...

Wilhelmine et Pieter ne prononcèrent pas une parole après celle-là. A quoi pensait la jeune fille ? Il était facile de le deviner.

Ils débarquèrent enfin sur le quai de Saardam, où Mus les attendait ; et se séparèrent avec une espèce d'embarras, ils s'étaient dit beaucoup de choses depuis qu'ils ne s'étaient plus parlé,

Le lendemain, Pieter reprit sa vie de travail ; seulement on remarqua que deux ou trois étrangers demandèrent à lui parler, et que l'un d'eux resta toute la nuit dans sa cabane. Quant à Wilhelmine, elle vint comme de coutume soigner le petit ménage, mais elle ne fit aucune allusion à la promenade de la veille. C'était peut-être une preuve qu'elle y pensait beaucoup.

Pieter, le jour suivant, se rendit à Amsterdam, mais cette fois il n'emmena pas avec lui la jeune fille. A son retour, il passa par la maison de Mus

sans trop savoir pourquoi, il rit et plaisanta avec Wilhelmine, et le frère et la sœur voulurent le reconduire. Sur leur chemin, ils rencontrèrent des matelots qui avaient beaucoup bu et couraient, comme on dit, une bordée ; par une fantaisie d'ivrognes et comptant sur leur nombre, ils voulurent embrasser Wilhelmine. Au lieu de les inviter à la laisser tranquille, Pieter se fâcha et une lutte folle s'engagea. Les matelots, malgré les prières de Wilhelmine et les efforts de Mus pour contenir son ami, reçurent la plus rude correction ; deux ou trois restèrent couchés dans la boue, et, en fermant sa porte, Pieter murmura :

—Que l'homme, mon Dieu, est un étrange animal !

Le lendemain, un sergent du bourgmestre se présenta chez Pieter et lui dit qu'accusé de voies de fait et de violences, ce magistrat l'invitait à se présenter devant lui. A cette sommation, qui fit trembler Wilhelmine, Mus ne put pas retenir une folle envie de rire, et l'éclat de sa gaieté ébranla la maisonnette.

—N'as-tu pas honte de rire ainsi, lui dit sa sœur, quand ton ami, pour m'avoir défendue, se trouve dans la peine ? Car il n'est pas tendre notre bourgmestre. Et si on le met en prison, et si on le chasse de Saardam, riras-tu toujours, grand sans-cœur ?...

Mais continuait de s'abandonner à l'accès de sa folle gaieté.

—Il faudra, Pieter, répondre civilement au bourgmestre ; mais vous êtes si emporté, vous vous fâchez et gâchez votre affaire ; et puis vous ne parlez pas très-bien le hollandais, vous ne saurez pas vous expliquer ; tenez, quoique je ne sois pas bien brave, j'irai avec vous et je dirai que ces vilaines gens ont voulu m'embrasser.

—C'est cela, Wilhelmine, venez, vous serez mon avocat.

—Comment, comment, s'écria Mus, vous allez y aller ? Quelle farce !

—Ami Mus, reprit d'un ton grave Pieter, il faut toujours se rendre aux ordres du magistrat ; venez, Wilhelmine, et toi, attends-nous.

Quand l'accusé et sa compagne se trouvèrent en face du bourgmestre, celui-ci, avec l'urbanité de certains magistrats, toisant Pieter des pieds à la tête, lui dit :

—C'est donc toi, drôle, qui t'avises d'assommer les gens qui ne te doivent rien ? Nous allons régler ce compte-là et tu tâteras de l'amende et de la prison.

—D'abord, répondit Pieter avec le plus grand calme, je ne suis pas un drôle, et ensuite, n'ayant

fait que défendre Wilhelmine Mus que voici, contre des ivrognes, je ne tâterai pas de la prison. Comme je parle très-mal le hollandais, Wilhelmine va vous expliquer comment la chose s'est passée. Écoutez-la patiemment et poliment.

—Comment, grossier animal, tu veux m'enseigner la façon dont je dois me conduire ?

Le calme n'était pas précisément la vertu dominante de Pieter ; à ces paroles, le sang lui monta au visage, et, regardant le magistrat avec un air terrible :

—Puisque tu me tutoies, animal toi-même, je refuse de te répondre ; ce soir, j'irai trouver le grand Pensionnaire de Hollande et j'aurai raison d'un drôle de ton espèce.

—Pieter ! Pieter ! s'écria Wilhelmine ; monsieur le bourgmestre, il ne sait pas le respect qui vous est dû, c'est un étranger.

La colère étrangeait le magistrat, et dès que le saisissement lui permit de parler, il appela d'une voix furieuse :

—Holà, sergents ! empoignez-moi cet homme et jetez-le au cachot avec les fers aux pieds.

Les sergents accoururent et se disposaient à obéir aux ordres qu'ils venaient de recevoir.

Pieter reprit alors, mais cette fois d'un ton calme :

—Finissons cette mauvaise comédie ; j'étais venu c'était mon devoir, vous rendre compte de ma conduite, et, au lieu de m'entendre, vous m'insultez ! Tenez, monsieur, lisez ceci...

En disant ces mots, il tira de sa poitrine un parchemin qu'il tendit au bourgmestre.

—Lisez tout haut, monsieur.

En voyant la signature qui se trouvait au bas de la pièce qui lui était présentée, le magistrat se découvrit et lut d'une voix dont on peut comprendre l'émotion :

« Au nom des États des Provinces-Unies, nous, stadthouder, enjoignons et ordonnons à tous officiers publics ou citoyens de se mettre à la disposition de Pierre Michailof. Il est l'hôte de la république.

Signé : « GUILLAUME D'ORANGE. »

Le bourgmestre, dont les genoux tremblaient, remit en s'inclinant ce sauf-conduit à Pieter. Il voulut s'excuser, il balbutia quelques paroles que l'étranger ne daigna pas écouter. Pierre sortit : mais sur la porte, quand il voulut donner le bras à Wilhelmine, la jeune fille, toute pâle, lui dit avec des pleurs dans les yeux :

—Quoi ! Pieter baas, vous n'êtes pas un ouvrier ? Moi qui avais pensé..., qui m'étais imaginé...

Et elle fondit en larmes.

Si Wilhelmine pleurait un rêve perdu peut-être, un chagrin d'une tout autre nature tourmentait, comme bien l'on pense, M. le bourgmestre de Saardam. Il était évident pour lui que l'homme que le stadthouder appelait *l'hôte de la république* possédait la puissance de lui jouer un mauvais tour, et il ne pouvait pas se dissimuler qu'il l'avait traité d'une façon plus que familière. Comment témoigner à ce Pierre Michailof ses regrets et son repentir ? Il cherchait et ne trouvait rien.

Il existait un homme d'un esprit prodigieux à Saardam ; ce phénix était un barbier et ce barbier avait l'honneur de raser tous les deux jours les joues rebondies de M. le bourgmestre ; il l'envoya chercher. Le barbier accourut et entra avec un visage où l'on pouvait lire une grande nouvelle. Tandis que le magistrat, le col rabattu, cherchait comment il expliquerait au barbier sur quelle épine il avait marché, celui-ci, tout en faisant mousser son savon dans son plat à barbe, laissait échapper des exclamations confuses, qui frappèrent son illustre pratique.

—Eh bien, qu'y a-t-il donc, Wasper ?

—Ce qu'il y a, menn herr, il y a la chose la plus étonnante, la plus prodigieuse...

—Prends donc garde, tu me mets du savon dans les yeux.

—Connaissez-vous, par hasard, un ouvrier russe, amis de Mus, qui se fait appeler Pieter ?

—Hein ? Pieter Michailof ?

—Oui, celui que l'on nomme au chantier Pieter baas.

—Certainement je le connais... Prends donc garde avec ton rasoir, ta main tremble, tu vas me couper.

—Eh bien, savez-vous ce qu'il est, son vrai nom ?...

—Sans doute, je te l'ai dit, je ne le sais que trop ; il se nomme Michailof.

—Il se nomme Michailof comme vous vous nommez Guillaume d'Orange ! C'est Pierre 1er, empereur de toutes les Russies. Fischer, le marchand de morue, qui arrive de Moscou, l'a reconnu, il l'a parfaitement reconnu à sa tournure, à sa taille, à son visage, à la petite verrue qu'il a sur la joue.

A ces terribles paroles, le bourgmestre, fort apoplectique de sa nature, faillit avoir un coup de sang. Au risque d'une rude estafilade, il s'échappa des mains du barbier, en criant :

—Pierre 1er ! L'empereur ! Je suis un homme mort ! Je l'ai appelé drôle et animal ! Paul ! Frédéric ! venez vite, et vous, ami Wasper, donnez-moi un conseil... Ah ! j'y suis ! Sergent Fric, sergent Fric ! Vous voilà, c'est très-bien ; trouvez la

trompette de Saardam et avec elle vous allez faire une annonce, lire à haute voix dans toutes les rues, places et carrefours l'ordre que j'écris... Le voici : " Nous, bourgmestre de Saardam, enjoignons à tous les habitants d'obéir à Pierre 1er, empereur de toutes les Russies, qui se nomme parmi nous Pieter baas, parce qu'il est l'hôte de la république. "

Que l'on juge de l'effet que produisit cette proclamation dans Saardam ! La pauvre Wilhelmine, en pensant à la manière dont elle s'était conduite avec un empereur, n'osait plus lever les yeux ; mais son camarade fut toujours le même pour elle et il fallut, bon gré, mal gré, qu'elle restât aussi familière avec lui. Pierre 1er ne modifia en rien son genre de vie, il resta ouvrier sur les chantiers et continua à vivre comme il avait vécu dans la cabane, qui est devenue la curiosité de Saardam. Comme le temps menaçait de la faire tomber en ruines, on l'a renfermée dans une autre maison qui la protège et la conserve. En 1814, Alexandre 1er voulut visiter les lieux où

Pierre le Grand avait appris l'art de construire les navires pour créer la marine de son pays ; il plaça de ses propres mains dans la maisonnette de Pieter baas une table de marbre portant cette inscription :

PETRO MAGNO ALEXANDER :
BENEDICTUS IMPERATOR HANC LAPIDEM IPSE POSUIT.

Mais que ces glorieux souvenirs ne nous fassent pas oublier nos personnages. Pendant sept mois, toujours soigné par Wilhelmine, le czar continua ses travaux et ses études à Saardam, et quand il quitta cette ville naissante, la jeune fille était devenue Mme Witt. En retournant en Russie, il emmena Mus et le nouveau ménage. Il fit de Mus un des capitaines de sa flotte et Witt fut un des ingénieurs qui construisirent Saint-Pétersbourg. Admise à la cour, estimée de l'empereur, Wilhelmine ne pensa-t-elle jamais au retour d'Amsterdam après les fêtes de l'ambassade, à l'humble cabane de Saardam et à Pieter baas ?

LE JOUEUR PHILANTHROPE.

GN'était au moment du congrès de Vienne, où les quatre principaux gouvernements de l'Europe étaient venus discuter une des questions les plus graves qui aient agité notre époque. Jamais la capitale de l'Autriche n'avait été aussi brillante ni aussi animée. Des divertissements de toutes sortes se succédaient comme par enchantement ; on ne voyait plus que bals, spectacles, illuminations, courses, chasses, enfin tout ce que l'imagination peut créer dans un but de plaisir et de réjouissance.

Un jour les bois de Techoenbron étaient sillonnés de nombreux cavaliers, accourus pour prendre part ou pour assister en témoins à une chasse à courre donnée par l'empereur. Au nombre des invités se trouvait un Anglais connu par son immense fortune, ses excentricités et sa passion pour le jeu. Plusieurs fois déjà, sir Richard Haight—c'était son nom—avait remarqué près de lui un jeune homme d'une mine élégante, montant une bête magnifique, et cherchant, selon toute apparence, à attirer son attention.

Lassé, enfin, de cette sorte de poursuite et désireux de satisfaire sa curiosité, sir Richard tourne la tête de son cheval vers l'étranger. Aussitôt celui-ci s'avance, et, d'un air embarrassé :

—Monsieur, dit-il, j'ai déjà eu l'honneur de vous rencontrer.

—En effet, répond l'Anglais, votre physionomie ne m'est pas inconnue ; mais votre nom m'est entièrement sorti de la mémoire.

—Je ne pense pas que vous l'ayez jamais su. Je ne vous ai vu que dans des endroits publics, et entre autres à l'hôtel d'Angleterre à Moscou. Notre connaissance se bornant là, ma démarche vous paraît sans doute étrange et sans gêne ; mais votre cœur m'excusera, je l'espère, lorsque vous m'aurez entendu.

—Si je puis faire quelque chose pour vous, parlez, dit Haight avec une affabilité qui révélait l'intérêt que lui inspirait son interlocuteur.

—Monsieur, je viens vous demander ma liberté

—A moi ?

—A vous-même.

—Vous vous méprenez, monsieur. Je suis Anglais et sans aucune espèce d'influence : je ne m'occupe que de jeu.

—Précisément, c'est là tout mon espoir. Si je vous disais que vous pouvez arracher un malheureux à la plus vile des conditions...effacer de son front le sésau qui le relègue au dernier rang de la société, que diriez-vous ?

—Vous m'étonnez, monsieur, dit sir Richard. Je ne vois pas le rapport qui peut exister entre ce dont vous me parlez et votre position.

—Ma position ! s'écrie l'étranger d'un ton d'amertume. Pour les sentiments et l'éducation, peut-être ; mais c'est ma naissance...car, puisqu'il faut vous le dire, je suis sujet russe et serf. Mon nom est Neston Chlestakoff : je suis la propriété du prince Osmanzoff.

Une émotion visible succédant à la surprise, sir Richard tend affectueusement la main à Neston, en lui disant :

—Monsieur, je désire vivement faire autre chose que de vous plaindre. En quoi puis-je vous être utile ? Mais je crois que nous causerons plus à notre aise en nous éloignant un peu, car je vous dirai que le prince est ici, et il ne doit même pas être loin de nous, j'aperçois la livrée de sa maison.

La proposition acceptée, les deux cavaliers prennent le galop, en fuyant l'endroit où ils supposaient la présence d'Osmanzoff. A une certaine distance, ils s'arrêtent, et Neston, reprenant la parole, dit à sir Richard :

—Le prince, si je ne me trompe reçoit ce soir à son château ?

—En effet, je dois m'y trouver.

—En sortant de chez lui, au lieu de rentrer à Vienne, vous allez chez le baron de Pushkine ?

—Oui, pour y jouer toute la nuit. Le prince y sera.

—J'étais bien informé, répond Neston en portant la main à sa poche.

Puis, après un instant de silence et d'hésitation :

—Monsieur, dit-il, j'ose espérer que vous voudrez bien vous charger de ce portefeuille : il contient un million de roubles en billets de banque.

—Comment, s'écrie Haight avec surprise, un million !

—Veuillez le prendre, je vous prie, et permettez moi de vous raconter mon histoire. Je suis né près du Volga, dans un village appartenant au prince Osmanzoff, le père de celui que vous connaissez. Désirant récompenser le zèle et le dévouement

que mon père n'avait cessé de montrer pendant les nombreuses années qu'il avait été attaché à sa personne, le vieux prince, avant de mourir, lui laissa une somme considérable, mais il oublia malheureusement de l'affranchir. Mon père alors se livra au commerce des fourrures avec la Russie méridionale ; son activité et son intelligence ne tardèrent pas à accroître son capital. Mon éducation fut confiée à un Français, qui, devenu un ami pour moi, me conseilla souvent de me soustraire à un odieux servage en me retirant dans une des contrées occidentales de l'Europe. Mais je savais toutes les conséquences qui devaient en résulter pour ma famille ; il ne s'agissait de rien moins que la confiscation des biens de mon malheureux père. Je dus donc y renoncer. On parlait, du reste d'un grand changement social pour la Russie : je me laissais aller au doux espoir d'une mesure abolissant à tout jamais la condition du serf. Mais j'attendis en vain. L'impulsion philanthropique de l'empereur dut céder aux dispositions impitoyables de la noblesse, et l'ukase décida seulement que les serfs seraient désormais vendus avec le village, au lieu d'être vendus individuellement.

—Mais interrompit sir Richard, pourquoi n'avez-vous pas cherché à acheter votre liberté ?

—Cela ne se peut, répliqua Neston. Il existe dans la noblesse un odieux pacte interdisant toute rançon. Un serf du comte Naroumoff a offert jusqu'à deux millions de roubles pour sa liberté ; il n'a pu l'obtenir. Son tribut annuel ne montait pourtant qu'à une somme de quelques roubles ; mais quelques seigneurs se font un plaisir de compter parmi leurs vassaux des millionnaires dont la fortune peut s'écrouler en un instant, à leur caprice. J'ai jusqu'ici supporté mon uniforme avec la résignation d'un chrétien, et cherchant une consolation dans les voyages, les affaires, les œuvres de charité ; mais mon courage est à bout, car il ne s'agit plus seulement de moi. Je suis sur le point de me marier, et le seul fait de cette union plonge une victime de plus dans les fers de l'esclavage.

Ici le jeune Russe s'arrêta comme dominé par son émotion ; puis, après un instant, il reprit :

—Je vous ai déjà dit que le prince Osmanzoff possède un village sur les bords du Volga. Ce village ne contient pas plus de cinquante maisons, et pourtant il ne le céderait à aucun prix. Mais le prince est joueur, joueur effréné ; sa passion ne connaît pas de bornes. Il serait donc possible que, dans un moment d'entraînement, dans la fièvre du jeu, il consentit à jouer son village. S'il le joue, il peut le perdre. Vous êtes chrétien, et vous appartenez à la nation la plus généreuse de l'univers : à

ces deux titres, je vous abandonne ma destinée. Cherche à gagner ce village, qui est celui qu'habite toute ma famille. Vous avez un crédit illimité sur ma bourse, ne ménagez rien ; coûte que coûte, il faut triompher. Si la fatalité ne condamne, et que vos efforts soient impuissants, ruiné, je resterai serf, mais je n'en bénirai pas moins le nom de celui qui aura bien voulu tenter de briser mes fers.

— Eh bien ! j'accepte la tâche, dit gravement sir Richard.

— Pour ce soir ?

— Non, cela m'est impossible. On fait ce soir un whist ; puis, d'ailleurs, j'ai donné ma parole. Mais, demain ou après-demain, l'occasion ne manquera pas de se présenter. Osmanzoff n'hésitera certainement pas ; j'ai jugé hier de sa témérité, et je tâcherai de la mettre à profit.

Touché de reconnaissance, Neston se confondit en excuses, et se retira en proie à la plus vive agitation. La perspective de cette nouvelle ère, qui pouvait se réaliser en sa faveur, lui faisait l'effet d'un rêve. Son imagination bouleversée flottait alternativement de l'espoir à la crainte ; car il ne s'agissait pas seulement de sa liberté, mais encore de son union. Son avenir entier était en jeu : l'amour-propre l'avait empêché d'avouer tous les détails de sa condition ; sa conscience semblait alors lui en faire un reproche. Le mariage, définitivement arrêté, devait se célébrer dans quelques jours, et sa fiancée ignorait encore ce qui l'attendait au-delà de la cérémonie nuptiale. Le fait, d'ailleurs, ne pouvait rester inconnu : il était à craindre que le mécontentement soulevé par son silence ne provoquât une rupture. Neston aimait et se savait aimé : il ne se contenait plus ; il eût donné la moitié de sa fortune, la moitié de son existence même, pour connaître déjà le résultat des efforts tentés par le généreux Anglais que le hasard lui avait fait rencontrer.

Les circonstances agissent souvent d'une manière bizarre sur nos facultés. Il est remarquable de considérer la différence d'impressions produites en nous par un même fait, suivant que les données varient. Telle chose nous plaît aujourd'hui, qui nous déplaisait hier ; de même que l'on nous voit parfois suivre une impulsion généreuse qui, dans un autre instant, ne trouverait auprès de nous aucun écho.

De retour chez lui, sir Richard se livrait à toutes les réflexions que pouvait lui suggérer la tâche dont il s'était chargé. Un domestique entre et lui présente une lettre sur un plateau d'argent ; c'était un mot de sa sœur, lui apprenant le prochain mariage de sa fille, nièce de Haight.

Lors de la dernière guerre soutenue par la Hon-

grie en faveur de son indépendance, un officier anglais, du nom de Thompson, était venu offrir son épée à la cause hongroise. Peu de temps après, il périsait glorieusement sur le champ de bataille, laissant derrière lui une veuve sans fortune et une fille âgée de seize ans seulement. Lady Thompson était la sœur de Haight. Après cet événement fatal, les restes mortels du malheureux officier ayant été transportés à Pesth, lady Thompson était venue définitivement s'y fixer. Depuis son départ d'Angleterre, elle n'avait encore vu aucun membre de sa famille. Elle se réjouissait de bientôt serrer sur son cœur un frère qu'elle avait toujours tendrement aimé. Puis il s'agissait de l'événement le plus important qui pût se réaliser pour elle : le mariage de sa fille chérie, Georgina.

Sir Richard n'avait guère plus que le temps nécessaire pour se rendre à Pesth avant la date fixée pour la cérémonie. Influencé déjà par l'énormité de la tâche qu'il avait entreprise, il regrettait presque un engagement qui, retardant son départ de Vienne, pouvait lui faire manquer le moment pour lequel on l'attendait. Mais sa parole était donnée ; il fallait que le fait s'accomplît. Et, si la tentative était heureuse, la satisfaction de son succès suffirait à compenser tous les désagréments qui auraient pu en résulter.

Deux jours plus tard, une foule nombreuse se pressait dans les salons de la principale maison de jeu de la ville. L'intérêt général était dirigé vers une petite table occupée par deux joueurs seulement. Les deux adversaires ne cessaient de se disputer les honneurs de la partie, tantôt au lansquenet, tantôt à l'écarté. Le premier était le prince Osmanzoff ; le second, sir George Haight. Il s'agissait alors d'un écarté et les joueurs étaient quatre à quatre. Les parieurs formant la galerie semblaient trembler d'anxiété ; mais le calme et le sang-froid de sir Richard restaient imperturbables, malgré le chiffre de l'enjeu, qui montait à cinquante mille roubles, et la mauvaise fortune des parties précédentes, qui lui coûtaient une perte de deux cent mille roubles.

Les cartes sont données et distribuées ; la retourne est un cœur. A cette vue, le prince ne peut dissimuler son impression :

— Cœur, dit-il.

— Voici.

— Cœur encore.

— Voici.

— Cœur, continue Osmanzoff.

— Voici du cœur, dit Haight.

Le prince abat sa dernière carte, c'était encore un cœur. Alors Haight se renverse nonchalamment sur

sa chaise en jetant vers la table un regard d'indifférence. Le russe triomphant relève son nouveau gain; puis, reprenant la parole :

— J'espère, dit-il, que vous ne vous retirez pas encore, un Anglais n'abandonne ainsi le champ de bataille !

— Non, certes, répond sir Richard; un Russe non plus, je pense.

— Vous ne vous trompez pas, car c'est un de nos grands principes. Mais vous ne seriez peut-être pas fâché de changer la partie; voulez-vous faire un bansquet à deux ?

— Soit pour le lansquet.

Les deux adversaires commencent. Le prince tient la banque; il gagne vingt milles roubles; son bonheur a quelque chose d'insolent, de démoralisant. Mais l'Anglais n'en conserve pas moins son flegme habituel, et il continue la lutte avec le sang-froid de ce général des temps modernes qui, voyant tomber ses soldats les uns après les autres, tire sa montre et se dit : " Je perds tant d'hommes par minute. Voici mon effectif actuel; voici ce qu'il me restera dans une heure, mais alors j'aurai mon renfort; la victoire est à moi ! "

Enfin la main change, Haith, devenu banquier, semble se réconcilier avec la fortune. Il vient de gagner vingt mille roubles, lorsqu'il déclare qu'il triple son enjeu. La proposition acceptée, Osmanzoff perd encore, et il finit par se voir dépouillé de tout ce qu'il a en or et en billets. Alors on convient de jouer sur parole, en inscrivant l'enjeu sur la table, à l'aide d'un morceau de craie. Mais la victoire reste toujours fidèle à son nouveau favori; et bientôt, constatant l'état de son budget, sir Richard annonce un gain de trois cent mille roubles.

— Sir Richard, je vous félicite, dit le prince d'un air affecté qui déguisait mal son impression.

— Mais, répond l'Anglais, j'espère, prince, que vous ne vous retirez pas encore. Un Russe n'abandonne pas ainsi le champ de bataille !

— Je crois, dit Osmanzoff, avoir déjà fait, à cet égard, ma profession de foi. Seulement, je préférerais l'air du jardin, je trouve cette atmosphère suffocante. Vous avez la réputation d'un excellent tireur; voulez-vous laisser les cartes et essayer quelques balles ?

— Volontiers.

— Quel sera l'enjeu ?

— Deux cent mille roubles.

— Soit, réplique le prince; mais mes ressources sont à bout. Il faut que je songe à mes besoins; je ne puis épuiser aujourd'hui tout mon crédit sur la Banque de Vienne.

— Alors, je vous joue deux cents mille roubles contre une de vos terres.

— Comment, vous désirez donc venir vous fixer dans notre pays ?

— C'est une pure fantaisie.

— Que je serai du reste heureux de favoriser. J'ai quelque chose de cette importance sur une colline d'où vous aurez une vue magnifique, près de Novgorod. Puis, à quelques lieues de Moscou.....

— Mais, interrompt Haith en faisant un mouvement de tête, je voudrais un peu moins de glaces et de neiges, je n'aime pas le froid.

— Alors, j'ai votre affaire; c'est un charmant petit village près du Volga.

— Je préfère les bords du Volga. Quelle est votre estimation ?

— Un peu plus de deux cent mille roubles.

— Eh bien, je vous en offre deux cent cinquante mille.

— D'accord! mais je n'ai pas ici mes titres de propriété.

— Avec une plume et de l'encre, nous nous en passerons, dit sir Richard.

Aussitôt on demande tout ce qu'il faut pour écrire. Le prince signe un transfert reconnaissant à sir Richard la possession du village indiqué, dans le cas où le résultat de la partie serait en faveur de ce dernier, et ces deux champions se disposent à entrer en lice.

A l'extrémité d'une longue allée se trouvent cinq petites cages placées circulairement à douze pieds d'intervalle, et contenant toutes un pigeon. Chaque cage est fermée par une porte à coulisse à laquelle est fixée une corde rejoignant le but à soixante et dix pieds en avant. Pendant que le tireur ajustera, l'adversaire, placé derrière lui, tiendra l'extrémité de chaque corde qu'il lui sera permis d'agiter de manière à tromper son attention. L'oiseau doit donc être tiré au vol, et il importe de bien saisir le moment favorable, car le prisonnier une fois rendu à la liberté ne manque point, en pareil cas, de prendre une fuite précipitée. Chaque adversaire aura droit à dix coups de feu.

Les conventions posées, on s'adresse au hasard pour désigner celui qui commencera. C'est le prince Osmanzoff qui, armé de sa carabine, s'approche le premier du but au milieu du silence et de l'attention générale. Aussitôt les cordes s'agitent, un pigeon s'échappe. Le prince ajuste et fait feu.

« Tué ! » crie un de gardiens du tir, posté près des cinq cages.

Haight prend l'arme à son tour. Une porte

tombe, le coup part aussitôt. Tué ! dit le gardien.

Se retournant alors vers Osmanzoff :

— Il n'y a pas loin, dit Haight, du village au Volga ?

— Des fenêtres de l'habitation, répond le prince, vous découvrez le lit du fleuve.

Une nouvelle détonation se fait entendre. « Tué ! » crie-t-on du fond de l'allée.

— Vous y aurez de plantations magnifiques et des arbres fruitiers d'une rare beauté, répond le Russe cédant l'arme à son adversaire.

Au sixième coup, le gardien crie : « Manqué ! » C'était pour sir Richard.

Au huitième tour, le prince perd également son coup. Alors redevenant « ex æquo, » les deux champions s'arrêtent un instant pour se reposer. Puis le Russe se remet au but et fait feu ; il manque, tandis que l'Anglais réussit.

L'instant du dénouement approchait. Nous ne saurions dire ce qu'éprouvaient intérieurement nos deux héros, car les impressions sont rarement identiques en pareil cas. Mais un fait constant prouvé par l'expérience, c'est l'aveu que l'homme même le plus arrogant semble faire de sa faiblesse en face d'un événement qu'il redoute et qu'il ne peut éviter. Osmanzoff, cette fois, prend son arme sans articuler un mot, et se place sans quitter des yeux l'espace dans lequel la question doit se vider, peut-être à son détriment. Enfin, il fait feu. L'oiseau, parti d'abord sur une ligne droite, fait soudain plusieurs tours sur lui-même. Une première voix crie : « Mort » Mais il repart bientôt, s'éloigne et disparaît, tandis que l'Anglais joyeux fredonne son air national : « God save the Queen ! »

Le prince venait d'épuiser sans succès son dixième et dernier coup de feu. Or, sir Richard avait un point d'avance par le fait du neuvième tour. Il était donc inutile de poursuivre : la fortune s'était prononcée.

Habitué d'ailleurs à ce genre d'émotion, Osmanzoff avait trop d'élévation dans les sentiments pour ne pas se soumettre à cette décision du sort comme à une conséquence fâcheuse de sa hardiesse et de sa passion. Ce dénouement n'était pour lui qu'une de ces alternatives de la vie du joueur, où les événements se produisent tantôt en sa faveur, tantôt à son préjudice. D'un autre côté, Haight déguisait sous la réserve de la délicatesse sa satisfaction intérieure inspirée par la perspective d'un bienfait dont la réalisation ne lui était apparue d'abord que comme une idée chimérique. Les deux adversaires s'avancèrent l'un vers l'autre ; et, après s'être mutuellement ten-

du la main, ils se séparèrent dans les termes les plus courtois et les plus sympathiques.

Le prince s'était déjà retiré. Sir Richard, avant de sortir, jetait un dernier coup d'œil dans les salons du Casino, lorsque son attention est attirée vers un groupe de personnes semblant prodiguer leurs soins à un malade. Il s'informe, on lui apprend qu'un jeune homme, dont on avait plusieurs fois remarqué la physionomie inquiète et soucieuse, est là, gisant sans connaissance. Après avoir distingué ces quelques mots incohérents : Libre ! Richard ! grâces ! on l'avait vu soudain s'affaisser sur lui-même. Puis, le silence succédant à ces exclamations, une syncope totale avait suivi la crise nerveuse. L'Anglais s'approche, il reconnaît Chlestakoff, qui, à son insu, avait voulu suivre en personne toutes les péripéties du débat dont dépendait son sort. Témoin du suprême arrêt qui lui rendait la liberté, le jeune Russe n'avait pu résister au choc d'une pareille secousse. L'émotion avait brisé ses facultés, anéanti momentanément toute son économie vitale. Mais des soins habiles et empressés prévinrent les suites de l'accident.

Le lendemain, de bonne heure, Chlestakoff venait exprimer toute sa reconnaissance à sir Richard. Après un moment d'effusion difficile à décrire :

— Monsieur, dit-il, un bienfait comme celui que je vous dois est de ceux que le cœur n'oublie jamais. Mais en diminuant le nombre des malheureux condamnés aux rigueurs du régime moscovite, vous avez également sauvé une innocente que la fatalité semblait avoir désignée comme une nouvelle victime. Aujourd'hui, grâce à vous, je puis me marier sans léguer le plus cruel des fardeaux, sans envisager avec effroi les pénibles conséquences de cette alliance pour l'existence unie à la mienne. Vous me rendez heureux, monsieur, en me permettant de présenter mon bienfaiteur à celle qui partage avec moi les fruits de votre philanthropie ; et vous m'honorerez, si vous voulez bien consentir à m'assister dans le moment solennel dont j'attends la réalisation.

Sir Richard avait déjà fait tout ses préparatifs de départ, il devait quitter Vienne quelques heures plus tard.

— Monsieur, répondit-il, c'est avec regret que je me vois obligé de vous remercier ; je pars aujourd'hui même pour Pesth.

— Pour Pesth ! s'écrie Neston.

— Oui, dit l'Anglais. Je vais assister au mariage d'une de mes nièces, la fille d'un officier tué, il y a quelques années, dans les rangs de l'armée hongroise.

A ces mots, Neston pâlit. Il veut parler, son

émotion l'en empêche; sa poitrine se gonfle, son cœur bat violemment, les mots expirent sur ses lèvres. Il tire quelques papiers de sa poche et les présente à Haight.

Au bout d'un instant, le Russe et l'Anglais se jetaient dans les bras l'un de l'autre : le premier, fier de pouvoir employer la douce dénomination de *parent* à l'égard de celui qu'il considérait comme son libérateur ; le second, heureux d'avoir su associer

sa passion de joueur à l'accomplissement d'une œuvre dont les bienfaits devaient, sans qu'il s'en doutât, s'étendre jusqu'à un des êtres les plus chers à son cœur.

Le même jour, les deux voyageurs partaient pour Pesth et, peu de temps après, était célébré le mariage de Neston Chlestakoff avec Georgina Thompson, nièce de sir Richard.

LA LEGENDE DU PONT-LOISEAU.



mais plus beaux yeux ne versèrent tant de larmes que les yeux de la baronne Mathilde.

Chaque matin, quand ses femmes se présentaient dans son appartement et lui demandaient ce qu'elle ferait dans la journée, elle leur répondait invariablement d'un ton si mélancolique qu'elles en avaient l'âme fendue :

— Ainsi que d'habitude, je pleurerai.

Pleurer était la grande occupation de sa vie.

Et cela durait depuis dix ans.

C'est que depuis dix ans la baronne était séparée de celui qu'elle aimait, de son mari, le baron Mauger, l'auteur de la noble maison de Pont-l'Oiseau.

Du temps de Mauger, il y avait un splendide et fort manoir, solidement et lourdement assis sur un mamelon, dans la petite vallée de la Sanleuvre, à une lieue ou deux de son point de jonction avec la Vire.

Dans toute la contrée, on ne l'appelait que le manoir de Mauger ou du baron Mauger, puisque Mauger était baron.

Ce titre lui était tombé un matin.

Rollon l'avait fait baron, comme lui-même s'était fait duc, comme un de ses descendants devait se faire roi, etc. ; et, l'usage existant à cette époque qu'il n'y eût pas de seigneur sans terres, de baron sans baronnie, le duc de Normandie avait donné en fief à son fidèle Mauger toute la vallée de la Sanleuvre.

Mauger s'en était contenté.

Difficilement on aurait trouvé un plus magnifique domaine.

Mauger était un homme supérieur, et il se montra véritablement digne de sa nouvelle condition et de sa fortune.

Dans ce pirate, dans cet écumeur de mer, il y avait l'étoffe d'un politique. Il le prouva en n'excluant pas les conquis, en ne les traitant pas en parias. Bien au contraire, il essaya de se les assimiler.

Enfin, suprême habileté, imitant l'exemple donné par Rollon, Mauger se hâta d'épouser la vicomtesse Mathilde, la propre fille du seigneur que la conquête normande dépossédait en sa faveur.

Mathilde n'avait que seize ans lorsqu'elle devint la femme de Mauger ; mais déjà sa beauté paraissait n'avoir plus rien à gagner.

Ce mariage n'avait exigé, de la part de la jeune fille, aucun sacrifice.

Bien qu'il fût un conquérant, bien qu'il eût vingt ans de plus qu'elle, Mauger lui avait plu.

Aussi, quand il avait fallu, le jour même de leur mariage, que Mauger partit en guerre, à la suite du duc de Normandie, Mathilde souffrit-elle cruellement, si cruellement qu'elle pensa d'abord mourir.

Elle souffrit d'autant plus que mille pressentiments funèbres emplissaient son esprit et son cœur.

Quelque chose lui disait qu'elle ne reverrait plus Mauger.

Tout ce qu'avait pu lui dire Mauger, toutes les raisons qu'il lui avait prodiguées, n'avaient pas réussi à consoler Mathilde.

— Je sens un malheur dans l'air, répétait-elle sans cesse.

Cependant, bien qu'unis depuis le matin seulement, il avait fallu se séparer.

Le devoir et l'honneur le commandaient impérieusement.

Mauger se mit en route, emportant comme souvenir une médaille de la Vierge que la jeune femme avait obstinément voulu lui passer au cou.

Mathilde l'accompagna le plus loin qu'il fut possible.

Puis, toute en larmes, elle rentra seule au château.

Et les jours se passèrent.

D'abord Mathilde reçut des nouvelles.

Un messager de son mari vint, au bout d'une semaine, lui annoncer que l'armée normande était entrée en Bretagne, que les Bretons avaient éprouvé un premier échec.

Un mois après elle apprit que la campagne était terminée.

La nouvelle lui en parvint indirectement.

Mais elle n'entendit plus jamais parler de son mari.

De toutes parts les Normands regagnaient leurs foyers.

La baronne Mathilde était continuellement par voies et par chemins.

— Et le baron Mauger ? demandait-elle avec anxiété à tous ceux qu'elle rencontrait.

— Le baron Mauger ?... lui répondait-on. Aucun de nous n'en a entendu parler.

Alors la pauvre jeune femme allait s'enfermer dans son oratoire pour y pleurer et y prier à son aise.

Enfin, les hommes d'armes et les valets qu'avait emmenés Mauger revinrent à leur tour.

Hélas ! ils ne purent rien apprendre à leur maîtresse sur le sort du baron Mauger !

Ils ne savaient rien ou bien peu de chose.

Mauger avait disparu un jour, sans qu'ils pussent dire où il était passé, ce qu'il était devenu.

La seule certitude qu'ils eussent, c'est qu'il n'avait pas été tué dans une bataille.

Des renseignements si succincts ne pouvaient contenter la baronne Mathilde.

Elle dut pourtant renoncer à s'en procurer d'autres, car, en ce qui concernait son mari, l'ignorance était générale.

Était-il mort ?

C'était l'avis de tout le monde, mais personne n'osait le dire devant la baronne Mathilde.

Toutefois, entre soi, on ne se gênait guère pour faire des gorges chaudes de l'inébranlable fidélité qu'elle gardait à l'absent.

La jeune femme conservait encore l'espoir que son mari lui serait rendu quelque jour.

Cette chimère la retenait à l'existence.

En attendant, elle parcourait le pays, s'enquérant auprès de chacun si on n'avait pas appris que le baron Mauger eût donné signe de vie.

Personne n'avait rien entendu dire, — si ce n'est qu'on commençait à trouver la baronne souverainement ridicule et absurde de pleurer éternellement un mari qu'il lui eût été si facile de remplacer, et détestable l'exemple qu'elle donnait.

Malgré les peines intimes qu'elles endurait, la baronne Mathilde était demeurée belle. Sa beauté avait même acquis, durant ces dix années, une sorte d'ampleur et de maturité qui la rendaient plus irrésistible.

Autour d'elle, ce n'était que soupirs et adorations.

Mais pas un de ses amoureux si nombreux ne pouvait se vanter d'être plus avancé que le premier jour.

Mathilde était restée à Mauger et rien qu'à Mauger. A peine si elle s'apercevait de l'amour qu'elle provoquait.

Au nombre de ceux que les dédains de la jeune femme n'avaient pas désespéré, on remarquait le vicomte Chilpéric de Montfragon.

Chilpéric de Montfragon était cousin de Mathilde, et, grâce à cette parenté, il avait pu traverser, sans rien perdre de ses biens, la période, si érité que pour les anciens propriétaires, de l'installation normande.

Il lui avait suffi de prêter serment à son nouveau suzerain, le baron Mauger, pour n'être pas inquiété.

Des projets de mariage avaient existé autrefois entre Chilpéric et Mathilde.

Mathilde n'en avait su que peu de chose ou l'avait oublié, mais Chilpéric s'en était toujours souvenu ; et même jamais il n'y avait tant pensé que depuis les dix années que le baron Mauger était disparu.

Mathilde avait été si peu la femme de Mauger et sa fortune s'était si bien arrondie !

Pendant cette longue période, Chilpéric était devenu l'hôte assidu de sa cousine.

Une après-midi, la baronne Mathilde et le vicomte Chilpéric prenaient l'air sur la plate-forme d'une des tours du château.

Mathilde agaçait un faucon qu'elle tenait sur son poing.

Chilpéric tâchait d'avancer ses affaires. Il lui semblait que le moment était venu de triompher des résistances de sa cousine.

— Mathilde, disait-il, ne prêtez-vous jamais une oreille plus favorable à mes paroles, ne vous laisserez-vous pas, à la fin, attendre par mes prières ?

La jeune femme ne s'occupait que de son oiseau.

— Chilpéric, fit-elle, voyez donc comme mon faucon se démène. Je suis certaine que si la chaîne d'argent qui le retient n'était pas si solidement enroulée autour de mon bras, il m'échapperait.

En effet, le faucon, soit qu'il eût aperçu une proie dans l'air, soit que les agaceries de sa maîtresse le fatiguassent, faisait tous ses efforts pour recouvrer sa liberté.

— Il s'agit bien de votre oiseau, ma cousine... reprit Chilpéric.

Mathilde, elle, suivait toujours son idée.

— Quand Mauger allait à la chasse, reprit-elle, c'est toujours ce faucon qu'il emportait ; c'était son favori...

— Mais Mauger ne chassera plus, interrompit Chilpéric. Mauger est mort.

Mathilde entendit cette fois.

— Mon cousin, s'écria-t-elle, je vous ordonne de vous taire !

— Mais je veux parler, répliqua Chilpéric : je veux vous faire comprendre ce que j'éprouve pour vous... N'êtes-vous donc pas lasse du rôle de Pénélope que vous jouez depuis dix ans?... Mauger, Mauger, toujours Mauger!... Eh bien ! Mauger n'est plus... et moi, je suis vivant et je vous adore !

— Ah ! vous ne m'aimerez jamais comme m'aimait Mauger!...

— Tenez, écoutez-moi... Mauger ne vous aimait pas, Mauger ne vous a jamais aimée...

Mathilde joignit les mains.

— Mauger ne m'aimait pas ! fit-elle.

— Non, il vous a conquise!... Il vous a conquise, et, puisque ce sont ces moyens-là qui vous charment, je vous conquerrai à mon tour!...

Chilpéric ne raisonnait plus ; il n'écoutait que sa passion.

Il essaya de lui baiser la main.

— A moi, Mauger ! s'écria-t-elle.

En voulant repousser Chilpéric, elle laissa échapper la chaîne d'argent qui retenait le faucon.

L'oiseau s'envola aussitôt.

— Au diable, Mauger et les Normands ! disait Chilpéric. Mathilde, ma mignonne, vous ne m'échapperez plus.

Tout en se défendant, la baronne Mathilde implorait son cousin.

— Chilpéric, je vous en prie, prenez pitié de moi... Vous voulez donc arracher de mon cœur la seule affection que je puisse ressentir pour vous?...

— Mais vous-même, Mathilde, quelle compassion avez-vous jamais eue pour moi?...

Un battement d'ailes se fit entendre dans l'air.

Chilpéric et Mathilde levèrent la tête.

C'était le faucon qui revenait.

Il tenait dans son bec un léger ruban auquel pendait une médaille.

Il se posa sur l'épaule de Mathilde.

A la vue de la médaille, la baronne poussa un cri.

Comment ne l'aurait-elle pas reconnue ? C'était celle qu'elle avait mise au cou de Mauger dix ans auparavant, le jour de leur mariage et de leur séparation.

— Mauger existe ! s'exclama-t-elle. Je suis sauvée...

Chilpéric se taisait.

Il semblait atterré.

— Mauger existe ! répétait-il comme si c'eût été là une chose impossible.

Cependant, le château était en révolution.

Un cavalier venait de franchir le pont-levis. Dans la cour d'honneur, il était sauté à terre, et comme on l'entourait :

— Me reconnaît-on ici ? demanda-t-il.

Si on le reconnaissait ! C'était Mauger, le baron Mauger en chair et en os.

— Où est la baronne ? dit-il.

Un page le conduisit.

Il arriva sur la plate-forme, où s'était accomplie la scène qui précède.

— Ah ! Mauger, soupira la baronne Mathilde en tombant dans les bras de son mari, si votre faucon n'était venu m'apporter un gage palpable et providentiel de votre existence, je n'aurais plus eu, je le crains, qu'à mourir !

Chilpéric était littéralement anéanti.

— Et vous, vicomte de Montfragon, dit Mauger en s'avancant au-devant de Chilpéric qui reculait à mesure, ne me souhaitez-vous donc pas la bienvenue ?.. Il est vrai que vous m'attendiez bien peu... Vous croyiez vos cachots si solides... Eh bien, mon cher, vous voyez qu'on en sort ! Avec le temps, de quoi ne vient-on pas à bout ? La rivière avait miné vos cachots, et j'ai profité de l'issue que l'eau me procurait... Et me voilà... Dix ans, c'est long ; mais quand, au bout de dix années de captivité, on retrouve sa femme pure à embrasser et son ennemi

déloyal à punir, on est prêt à bénir le Dieu tout-puissant... Vicomte de Montfragon, que le Seigneur vous pardonne s'il lui plaît, quant à moi je me venge...

Et de sa robuste main, empoignant Chilpéric par la ceinture, Mauger le lança par-dessus le parapet de la tour.

Jusqu'alors, le lieu où s'élevait le manoir du baron Mauger n'avait pas reçu de nom.

Depuis, on l'appela Pont-l'Oiseau, parce que c'était sur le ponceau, au pied du manoir, que le faucon de Mauger était venu arracher à son maître la médaille qui fournit à Chilpéric de Montfragon un indice certain de la fuite de son cousin, le mari de la baronne Mathilde, qu'il croyait avoir fait disparaître à tout jamais.

Du moins, la légende le raconte ainsi.

ESQUISES CANADIENNES.

LE DIABLE GRIS.

A H ! les histoires merveilleuses, surnaturelles incroyables, je les adore !

Les récits de vrais revenants qui vous donnent la chaire de poule à gros grain, c'est ça qui captive l'attention !

Les aventures mystérieuses, horribles, *cauchemardesques*, ne les aimez-vous pas comme moi ?

Je vais vous narrer ce qui, à ma connaissance, a eu lieu dans les bois du Saint-Maurice, voilà à peu près cinq douzaines de mois.

J'ai vu, je le répète—vu de mes yeux.

Le lecteur va se dire :

—Enfin ! je rencontre un conteur qui n'a rien emprunté à un autre conteur, car il a été témoin du fait—ce qui est bien le merle blanc à trouver lorsque l'on parle d'histoire de loup-garou. Soyons toute oreille.

C'est très-aimable de votre part, ami lecteur, très-aimable, ainsi vais-je faire de mon mieux pour mériter votre confiance.

Entrons en matière :

J'étais en tournée dans les chantiers du haut de la rivière aux Rats, et je venais de me débouter devant la cambuse de Pierre Miron, contremaître de chantier, lorsque le cuisinier me tirant à part, me confia une grande nouvelle :

Le diable rôdait dans les environs en personne naturelle !

Tout ce qu'il peut y avoir de plus diable et de plus vivant !

—Bah ! tu badines, lui dis-je.

—Badiner, Monsieur ! moi badiner avec ces choses-là ! le bon Dieu m'en préserve ! Ce que je vais vous dire est « hors du commun » Écoutez-moi un instant, je vous prie.

—Parle, parle, tu m'intéresses déjà rien qu'avec tes airs et ta mine effrayée.

—Eh bien, Monsieur, je dois vous dire que voilà une semaine, le gros Pothier est parti de « la campe » le soir pour tirer de l'eau de la fontaine, à deux petits arpents d'ici. Il n'était pas à cinquante pieds qu'il revint en courant comme un homme poursuivi et nous assura qu'il avait reçu un coup de baton sur la tête. En effet, il avait une écorchure sur le cou près de l'oreille. Comme son casque était tombé et qu'il n'avait pas pris le temps de le ramasser pour s'enfuir, et comme d'un autre côté on voulait savoir d'où venait l'attaque, plusieurs hommes se rendirent sur les lieux, mais sans succès. Il fallut revenir. Je suivais les autres, et sans m'en apercevoir, je me trouvais le dernier, lorsque tout-à-coup je fus aveuglé par une « claque » sur chaque œil et que je sentis qu'on me saisissait aux cheveux. Vous pensez si je criais ! Quand on me releva, je n'avais presque pas connaissance....

—Tu avais donc été frappé bien fort ?

—Pour ce qui est de ça, oui, une paire de « clagues » terribles, mais c'est tout... excepté que mon casque avait disparu ; c'est en me l'enlevant que le manitou m'avait tiré les cheveux.

—Comment expliques-tu cela ?

—Personne ne peut l'expliquer. Il y a des gens qui prétendent que nous avons affaire à l'âme d'un charretier de bœufs mort en reniant Dieu dans ces endroits ici, il y a plusieurs années; d'autres disent d'autres choses, mais c'est une affaire effrayante tout de même. Demain nous quitterons tout le chantier..

Comme le cuisinier achevait ces mots et que je me récriais contre la décision qu'il venait de m'annoncer, Pierre Miron suivi de tous ses hommes entra dans la « campe. »

—Qu'est-ce que cela veut donc dire Pierre? vous parlez de partir! En plein mois de janvier, vous n'ignorez pas la perte que cela devra occasionner.

—Ah! Monsieur Charles, ce n'est pas un badinage—je suis resté le dernier à méconnaître le sortilège, mais, hier soir, je me suis rendu à l'accord général. C'était le sixième casque qui partait...

—Le sixième casque—celui de France Pigeon...

—Le cinquième était celui de Philippe Lortie...

—Le quatrième, celui de Théodore Laviolette...

—Le troisième.....

—Ah ça, leur dis-je en cherchant à me montrer un peu de colère, êtes-vous tous devenus fous! Quel conte bleu me faites-vous là, on croirait à vous entendre que le diable loge ici.

—Monsieur Charles, reprit Miron d'un air grave et convaincu—c'est une affaire sérieuse comme personne n'en a vue.

Eh bien, mes amis, leur dis-je à tous, si vous voulez rester ici ce soir, je tâcherai de me convaincre par moi-même de ce que l'on dit. Demain, avant-midi, Olivier Lachance, contre-maître en chef, doit me rejoindre ici; nous déciderons alors ce que nous aurons à faire.

—Convenu! mais pas plus tard que demain.

—Pas plus tard que demain.

Le souper fut servi au crépuscule, ce qui était nouveau au chantier, où le travail dans la forêt durait d'ordinaire « jusqu'aux étoiles. » Personne ne voulait plus rester hors du campement à l'heure où la nuit succède au jour, comme disent les gens, ne pensant s'exprimer qu'en belles paroles mesurées par cadence, avec des rimes au bout des lignes.

Quand ce fut sur les huit heures, je proposai d'accompagner celui qui voudrait se rendre à la fontaine, puiser de l'eau. Je promettais de « couper l'eau » avec le contenu d'un flacon de genièvre, *vulgo* « gin. »

Personne ne répondit à l'invitation.

Je ne voulais cependant pas en démordre. Je me levai tranquillement, je coiffai mon casque avec un soin que je désirais que l'on remarquât, et prenant en main une chaudière, je me dirigeai vers la porte en disant :

—J'irai bien tout seul!

Rendu dehors, tous les hommes étaient sur mes talons, protestant de leur bonne volonté, mais soutenant aussi que le diable allait encore nous jouer quelque nouveau tour.

—Bah! leur dis-je en plaisantant, pour voir à quel point le sentiment de cette terreur extraordinaire les dominait,—j'ai déjà « délivré » un loup-garou, cela ne me sera pas difficile d'en rencontrer un second.

Nous allâmes à la fontaine. C'était une claire fontaine comme toutes celles que vous connaissez. Le cuisinier rapporta la chaudière pleine d'eau. Nous l'escortions en masse serrée;—rien d'étrange ne signala notre marche, soit en allant, soit en revenant.

Le genièvre coula jusqu'à la dernière goutte du flacon. A la ronde finale, les plus nerveux parlaient de sortir et de provoquer en combat singulier le manitou du Saint-Maurice. En homme rusé, je soutenais que personne n'oserait accomplir cette promesse. Au plus fort de la contestation, la porte s'ouvrit brusquement et... Olivier Lachance entra.

—Bonsoir la compagnie, dit-il. Je suis venu plus tôt que vous m'attendiez parce qu'au chantier voisin j'ai entendu raconter les histoires qui ne me vont pas du tout.

Pierre Miron l'invita à s'asseoir. Je lui dis que l'affaire en question me paraissait prendre une tournure alarmante. Bref, nous lui contâmes tout ce qui pouvait l'éclairer sur la situation.

Olivier est un homme tout d'une pièce, physiquement et moralement. Il eut bientôt pris un parti.

—Pierriche, dit-il, en s'adressant au petit garçon qui dans les chantiers sert de marmite et d'aide au cuisinier, tu vas aller tout seul, puiser de l'eau à la fontaine, et moi je vais te suivre de l'œil, mais de l'œil seulement. Ne crains rien. Et vous autres, reprit-il en se tournant vers les hommes, restez tranquilles—je défends que l'on cherche même à savoir ce que je vais faire.

Je savais qu'il ne badinait jamais. Aussi en deux mots j'enjoignis à tout le monde de se conformer à ses instructions.

Le petit garçon ne paraissait pas du tout rassuré.

—Voyons, lui dit fermement Olivier, tu n'as que faire de t'épouvaner, je sais ce que c'est, et je te promets qu'il ne te seras pas fait de mal. A présent, prends la chaudière et surtout mets le plus gros casque du campement, c'est le point principal. Vous, Monsieur Charles, veuillez rester ici à surveiller les hommes; je ne veux pas qu'ils me voient agir. Viens, mon garçon, termina-t-il en amenant Pierriche,

Et la porte se referma sur eux. Ils étaient dehors.

Pendant dix minutes personne ne souffla mot autour de moi. Un malaise indéfinissable accablait tous les esprits. Ce silence fut rompu par des cris de détresse poussés par Pierriche et le gros rire de Lachance qui rentra presque sur le coup en tenant l'enfant par la main.

Le mystère était expliqué. Olivier avait vu le manitou !

Nous n'avions pas assez de paroles pour formuler toutes nos questions. Peine inutile, Olivier prétendait garder son secret jusqu'au lendemain.

Quant à l'enfant, interrogé, il répondit qu'il n'avait rien vu. En sortant, dit-il, M. Lachance se cacha et moi je marchai vers la fontaine, parce que je savais qu'il ne me perdrait pas de vue et que la nuit n'est pas très-noire. Tout-à-coup je l'entendis qui me disait : « Vite, vite, Pierriche, reviens ! » C'est alors que je criai, car j'eus peur en l'attendant m'appeler ainsi ; car j'eus peur qu'il y avait du danger, mais lui, il riait.

C'était tout. Impossible d'en savoir plus long. Je ne tentai même pas de faire parler Lachance sur ce sujet, car sa première parole en réponse aux interpellations des hommes du chantier avait été « vous saurez cela demain, soyez tranquilles. »

Le lendemain arriva. Dès sept heures du matin l'ouvrage recommençait dans la forêt pour se continuer jusqu'au soir.

Lachance, Pierriche, le cuisinier et moi, nous restions au chantier.

Vers huit heures, Lachance avait chaussé ses raquettes, et une hachette à la main il allait d'un arbre à l'autre, choisissant le plus gros autour de notre logis, et frappant sur le tronc avec le dos ou tête de son arme. Après chaque coup il levait les yeux vers le faite de l'arbre et attendait un instant.

Au cinquième arbre, il poussa un cri de triomphe :

— Nous le tenons !

— Qui ?

— Le diable gris ! Tenez, regardez dans la grosse fourche, là-haut.

Nous regardons. Effectivement, dans une grosse fourche du dernier arbre frappé par Lachance, il y avait un être vivant, dont les gros yeux et la mine renfrognée manifestaient une mauvaise humeur mal contenue.

C'était un très-gros hibou gris.

Lachance eut bientôt saisi sa carabine de chasse et abattit le gibier, qui, à l'examen se trouva être prodigieusement gros, un roi de l'espèce.

— Hier soir, nous dit Lachance, quand je l'aper-

çus tout-à-coup qui planait au-dessus de la tête de Pierriche, j'eus peur pour cet enfant. Vrai, je le trouvais si puissamment découplé que je le croyais capable d'enlever le petit manitou tout grandi. Mais au son de ma voix, il tarda de s'abattre et Pierriche eut le temps de revenir à moi. Du reste, en écoutant les récits des gens du chantier j'avais déjà la certitude qu'il devait y avoir du hibou là-dedans.

Ces animaux-là sont plus effrontés qu'on ne pense, et les plus ~~pas~~ gros, comme celui-ci, ont une force surprenante. Regardez ces ailes, ces pattes, ces serres. C'est ça qui vous décoiffe un homme ! Sans compter qu'en s'abattant sur sa victime, le hibou frappe comme l'aigle un double coup de ses ailes qui peut étourdir l'homme le plus solide. C'est ce qui est arrivé à nos gens.

— Vous pensez donc qu'ils retrouveront leurs coiffures ?

— Hé ! dardine, oui ! Dans le nid de l'oiseau vous les trouverez tous les sept, mais laissez-moi faire, n'en dites rien aux hommes.

Le soir arriva. Chacun au retour de l'ouvrage de la journée s'informait du résultat des recherches de Lachance.

— Soupez, dit celui-ci ; après cela je vous le ferai voir.

L'art avec lequel notre contre-maître en chef conduisait jusqu'au bout cette mystification défie toute tentative de description. L'apparente tranquillité d'esprit que sa figure revêt d'ordinaire était plus marquée que jamais au milieu des angoisses de ceux qui l'entouraient et que sa position et son air d'autorité tenaient en respect. Il mettait son plaisir à ne pas paraître s'occuper de cette terrible affaire, et feignait de la traiter avec le dernier mépris.

Le souper fini, il appela quelques-uns des buche-rons, leur fit prendre des haches, et accompagné de tout le monde il marcha droit à l'arbre du hibou.

— Abattez-moi ça, commanda-t-il.

Sans trop hésiter, les buche-rons se mirent à l'œuvre. Ils se perdaient en conjectures sur le but de ce singulier travail.

Enfin l'arbre tomba.

— C'est bon, dit Lachance, en regardant les hommes, rentrons en chantier maintenant. Ceux qui ont perdu des casques pourront les reprendre dans le trou de la grosse fourche.

Et il désignait du doigt la partie de l'arbre où était cette fourche très-visible d'ailleurs.

On se figure aisément si la surprise fut grande. Le cuisinier se mit le premier à fouiller dans l'im-

mense nid de hibou;—il en retira les sept casques en peu de temps.

Le diable s'était fait là un nid bien rembourré, bien capitonné, bien chaud !

Rien n'égalait la gaieté qui régna parmi les hommes pendant que le cuisinier retirait leurs couvre-chefs de la cachette de l'oiseau et durant le trajet, depuis l'arbre abattu jusqu'au campement.

La troupe joyeuse fit ~~un grand bruit~~ autour de la cambuse en criant « hurrah pour M. Lachance. ! »

Lachance fumait tranquillement sa pipe et les regardait impassible.

A terre devant ses pieds était le corps du hibou que les hommes n'avaient pas encore vu.

—Hurrah pour Monsieur Lachance !

—Oui-dà ! riposta Lachance, une belle affaire ! Ça valait bien la peine de me presser tant de venir hier soir !.....

CHARLES AMEAU.

LA DAME DES ARMOISES.

PROLOGUE.—LE 30 MAI DE L'AN DE GRACE 1431.



DANS le plus étroit cachot du château du Rouen, sur un grabat rempli de paille amincie repose une jeune fille. Un vêtement de cavalier couvre ses membres ; ses

pieds cerclés d'anneaux rivés sont liés au pied du lit par une lourde chaîne de fer. Son visage est pâle, les longues boucles de ses cheveux noirs roulent sur son cou brun. A la voir si calme dans

son sommeil, on se demande quelle vision l'enlève à la terre.

Il est sept heures. La porte du cachot roule brusquement sur ses gonds, le guichetier et les soldats qui l'accompagnent se rangent respectueux et laissent passer un homme vêtu d'habits d'un violet sombre.

Pierre Cauchon s'arrête en face de la prisonnière, la contemple avec une expression cruelle, puis la secoue par l'épaule :

—Debout, Jeanne ! debout ! tu vas rendre compte à la justice humaine de tes mensonges et de tes crimes.

La prisonnière ouvre les yeux, revient péniblement au sentiment de la vie réelle ; puis, soit pour rassasier les saintes magnificences de son rêve, soit pour échapper à la vue de son mortel ennemi, elle se couvre le visage de ses deux mains.

—Jeanne, ce matin tu seras brûlée vive.

A cette parole, la captive se dresse sur son lit un tremblement convulsif l'agite ; cependant la terreur du supplice s'efface pour elle devant une autre appréhension. Elle a entendue les soldats anglais affirmer qu'on la traînerait au lieu de son exécution demi-nue, et la pudeur l'emporte chez l'héroïne chrétienne sur l'instinct de la vie.

—Je demande une grâce, dit-elle.

—Laquelle ?

—Faites-moi donner une robe bien longue pour aller au bûcher.

Sans répondre, Pierre Cauchon quitte le cachot de Jeanne Darc.

Une minute après, un moine de l'ordre des frères prêcheurs de Saint-Dominique le remplaçait dans cette cellule. Son visage respirait une pitié profonde.

Jeanne sentait à cette heure suprême se révolter en elle l'amour de la vie. Sa chair éprouvait des frissons d'épouvante, son esprit se troublait à l'idée des tortures physiques ; l'approche du trépas excitait en elle une terreur qu'elle n'était plus maîtresse de dominer. Elle demandait à passer sa vie dans un cloître, mangeant le pain de l'angoisse et buvant l'eau d'amertume ; elle criait qu'elle aimerait mieux être décapitée sept fois que brûlée. Quoi ! ses saintes l'abandonnaient ! Dieu lui-même se retirait au plus profond de sa gloire et ne paraissait plus l'entendre. Son roi la laissait aux mains des Anglais. Sa patrie oubliait qu'elle lui devait sa délivrance. Ses frères

du paradis la délaissaient dans sa misère, et le « lamma sa baothani » s'échappa de ses lèvres comme il tomba des lèvres de Jésus.

Frère Martin Ladvenu s'agenouille près de l'infortunée, mêle ses larmes aux siennes, et pour lui cacher sa propre agonie lui retrace celle du Sauveur.

La chrétienne ardente se réveille à la voix du moine. Jeanne impose silence à sa chair révoltée, son esprit remonte vers le ciel, elle demande à recevoir l'eucharistie.

Un prêtre de la paroisse entre dans le cachot. Aucun clerc ne l'accompagne, il a négligé de passer à son cou l'étoile bénite, et cache sous ses vêtements les vases sacrés, comme s'il redoutait qu'on le surprit remplissent pour la condamnée les devoirs de son ministère.

Quelques minutes après, les cloches s'éveillent dans les tours paroissiales. Jeanne écoute cette mélodie tant aimée jadis : elle se souvient de la chapelle où, bergère, elle invoquait la Vierge Marie ; elle se dit que pour la dernière fois elle entend la voix d'airain qui lui parlait du ciel.

Une lueur lointaine se montre, s'approche, grandit, illumine le couloir et remplit bientôt le cachot.

Deux voix douces, émues, psalmodient, et Jeanne distingue le chant des litanies, auxquelles le chœur des prêtres répond : « Priez pour elle ! » prédiction sinistre ! Mais Jeanne n'est plus de ce monde. Un banc de chêne se transforme en autel, les vases du saint sacrifice s'éblouissent au milieu des cierges.

La messe est célébrée dans le cachot ; les archers se pressent dans le couloir ; Jeanne s'absorbe en son Dieu...Le prêtre la bénit une dernière fois.

Le géôlier se glisse au milieu des soldats et pose aux pieds de Jeanne une robe en serge noire. Frère Martin la lui désigne et baisse la tête ; Jeanne se lève, puis avec une angélique modestie elle remplace ces habits d'homme par la robe qu'on lui destine...Pierre Cauchon s'est souvenu de sa prière : la robe est longue, bien longue, elle cache ses pieds nus...mais, raffinement barbare, afin d'empêcher Jeanne d'oublier quel genre de mort l'attend, on a peint des langues de feu sur le « san benito » qui l'enveloppe comme un suaire.

Pour la seconde fois Jeanne se trouble. Pour la seconde fois, elle repousse le calice que le Christ supplia trois fois son père d'éloigner de lui...

Des sanglots soulèvent sa poitrine, son beau visage ruisselle de larmes...Elle a peur, cette enfant. Elle se détourne du bûcher.

—Rouen ! Rouen ! dit-elle, seras-tu ma dernière demeure ?

Un bruit de pas lourd retentit, les soldats remplissent le cachot, ils viennent chercher la condamnée. Deux prêtres se joignent à Martin Ladvenu pour la reconforter ; Jean Massieu, qui tant de fois lui permit de prier devant la chapelle, et Isambert de la Pierre.

Une lourde charrette attend dans la cour.

Jeanne, frappée de terreur, éblouie par la lumière du ciel, recule et frémit. Le dominicain la soutient l'aide à monter dans le chariot ; Isambert de la Pierre et Massieu se placent auprès d'elle.

La voiture s'ébranle et cahote sur le pavé. Une immense clameur s'élève de la foule ; les huées, les vociférations, les injures, les menaces, les exclamations de pitié, les cris d'horreur, de colère, de haine se pressent sur toutes les lèvres. Jeanne lève les yeux sur la multitude, puis ses regards se fixent sur le ciel.

Huit cents hommes d'armes sont massés en deux lignes sur le chemin qui conduit du château à la place du Vieux-Marché. Toute la garnison est sur pied, heaume en tête, glaive et guisarme au poing.

La condamnée s'enveloppe d'un calme suprême, l'approche de l'éternité la couvre d'une beauté sublime, sa mitre infamante rayonne comme une auréole.

Soutenue par Isambert et Martin, elle descend de la charrette et gravit les marches de l'estrade drapée de noir. De là le peuple la voit à son aise quant à Jeanne, elle ne voit plus que Dieu.

Elle s'agenouille sur l'estrade et prie.

Elle parla, disent les historiens, pendant plus d'une demi-heure. Elle confessa la vérité de ses visions, les conseils de ses Voix. Elle rendit gloire à Dieu de ses conquêtes, certifia que le roi Charles était un bon chrétien, qu'elle avait eu bonne intention dans tous ses actes et s'en remettait à Dieu du soin de la juger. Elle s'humilia comme chrétienne puis, inspirée comme une prophétesse, elle annonça la défaite absolue des Anglais et la liberté de la France. Son éloquence atteignit les dernières limites du sublime ; une fois encore elle souleva dans les masses l'admiration, la pitié. Puis, abaissant ses yeux sur le bûcher sombre, elle se recommanda à la pitié de tous, pria les moines qui l'entouraient de célébrer pour elle le saint sacrifice, et répéta d'une voix brisée :

—Priez pour moi ! priez pour moi !

La foule hostile tout à l'heure se sent remuée échangée, entraînée. Les Anglais, qui redoutent une tentative pour sauver l'héroïque fille, crient :

—Au bûcher la sorcière ! au feu ! Nous ferez vous dîner ici ?

Une voix s'élève :

—Bourreau, fais ton office !

Le maître des hautes œuvres de Rouen s'élança vers l'estrade pour se saisir de Jeanne ; mais Martin Ladvenu et Isambert de la Pierre la garantissent encore une fois de son contract et la soutiennent tandis qu'elle descend les degrés de l'estrade et parcourt la distance qui la sépare du bûcher. Sa longue robe gêne sa marche, elle s'appuie sur les deux moines.

En face du bûcher se trouve un écriteau couvert d'injures ; Jeanne détourne la tête pour n'en rien voir.

—Mon père, dit-elle à Isambert, je voudrais que l'on tint une croix en face de moi, pour mourir en la regardant.

Le moine court à l'église voisine, en rapporte une croix processionnelle et se place en face du bûcher.

On avait construit ce bûcher d'une façon inusitée, à plusieurs étages et en maçonnerie ; l'estache était de plâtre ; la plate-forme avait environ quatre pieds carrés. Tout autour s'étagaient des fagots, puis des serments, de la paille arrosée de bitume et de résine. Un escalier de plusieurs marches ménagé dans la maçonnerie conduisait au poteau, au pied duquel s'amassaient des carcans et des chaînes de fer.

Le bourreau, frémissant d'horreur et de pitié, lie Jeanne à l'estache par le milieu du corps, puis entrave ses pieds et ses mains.

Il était environ midi. La marche du château au lieu de l'exécution, la lecture de la sentence, le discours, la prière de Jeanne et les suprêmes préparatifs, avaient duré trois heures.

Martin Ladvenu et Jean Massieu se trouvaient avec Jeanne sur le bûcher ; en bas et en face Isambert tenait la croix levée.

Le bourreau et ses valets secouèrent leurs torches.

—Ne restez pas là ! dit Jeanne à Massieu, le feu est au bûcher !

Si grande en était la hauteur, que la flamme montait lentement flambait en bas et pétillait à peine au milieu. Martin Ladvenu, jusqu'à la dernière minute, tenta de masquer la mort à la jeune fille en lui montrant le ciel ouvert au-dessus de sa tête. Il oubliait son propre péril pour la forcer d'oublier son supplice.

Mais Jeanne, sentant sous ses pieds la chaleur dévorante, répéta :

—Descendez ! descendez mon père, le bûcher flambe !

Et Ladvenu resta encore jusqu'à ce que, suffoqué

par un tourbillon de fumée, il descendit chancelant l'escalier de pierre.

Il rejoignit Isambert et Jean Massieu.

Le feu montait, montait... mais l'agonie de Jeanne était longue. Le bourreau, réduit à l'impuissance, en raison de la hauteur du bûcher, ne pouvait activer la flamme pour abrégier les tortures de la victime. Une plainte déchirante fendit l'air :

—De l'eau ! de l'eau !

Puis on distingua par cinq fois :

—Jésus ! Jésus !

La robe de Jeanne s'embrace, le feu atteint la mitre, les cheveux ; la flamme monte, pétille, se tord, éclate... Le bourreau saisit un crochet de fer, écarte le brasier, le rejette en arrière de l'estache, et la foule pousse un cri d'horreur en voyant raidi, calciné le cadavre de celle qui fut la vierge de Domrémy et qui demandait une robe bien longue pour mourir (1)...

A peine les seigneurs, les juges se furent-ils retirés, qu'une scène indescriptible se passa sur la place. Les complices de ce meurtre juridique tentaient d'éprouver les représailles du ciel. Un Anglais qui avait jeté un fagot dans le bûcher affirmait avoir vu s'envoler l'âme de Jeanne sous la forme d'une blanche colombe ; beaucoup de gens assuraient avoir lu écrit dans les flammes le nom de Jésus, d'autres avoir entendu le bruissement des ailes des anges... Sans nul doute elle était montée au ciel, la fille héroïque, la bergère inspirée, la douce martyre, et le soir même les gens de Rouen ajoutaient à leur prière :

—Jeanne Darc, priez pour nous !

Quatre heures après, Nonnes, le bourreau, chargeait un coffre sur ses épaules et prenait le chemin de la Seine. Ce coffre renfermait des ossements calcinés, des cendres, ce que le bûcher avait bien voulu rendre.

Arrivé à un endroit désert, le bourreau se pencha vers le fleuve, y lança son fardeau et le regarder flotter un moment, puis descendre et disparaître.

Longtemps il resta sur la berge, immobile, comme s'il se fût attendu à voir sortir de l'onde, rigide sous les plis mouillés du *san benito*, la vierge martyre de Vaucouleurs. La nuit vint. Il reprit le chemin de sa demeure. Il allait sans entendre, sans voir, trébuchant à chaque pas comme un homme ivre. Il heurta si violemment une jeune femme qu'il rencontra, que celle-ci poussa un cri de douleur. Le maître des hautes œuvres leva la tête et regarda la voyageuse.

A son tour il étouffa une exclamation de terreur :

—Jeanne ! s'écria-t-il ! Est-ce une vision ?

La voyageuse s'arrêta étonnée.
 —Jeanne ? dit-elle.
 —Sa voix ! ses traits ! son regard ! Pitié ! fit le
 bourreau éperdu. C'est Jeanne !
 Et il roula dans la poussière. La voyageuse res-

ta un moment immobile et songeuse, le regardant
 sans parler.

Quand il reprit ses sens, la vision avait disparu.

A continuer.

LA LEGENDE DES HIRONDELLES.

LES hirondelles ont eu le bon esprit de ne point tant retarder que le printemps. Voilà déjà un mois qu'elles ont fait leur apparition à Montréal. Je tiens à ce sujet une histoire d'un vieux saint ermite qui, à force d'innocence d'âme, était parvenu à comprendre le langage des plus innocentes créatures du bon Dieu, c'est-à-dire des oiseaux, des papillons et même des plantes, — qui ont tous, n'en soyez pas surpris, des langages aussi bien que nous.

Vous avez vu, n'est-ce pas, vers la fin du mois de septembre, le rassemblement des hirondelles qui sont à la veille de partir ? Vous savez qu'elles se rendent toutes en quelque endroit élevé, par exemple au clocher du village. Elles sont là posées en si grand nombre, et si près les unes des autres, qu'on dirait que la vieille tour a mis sur sa tête des cents aunes de dentelles noires, comme pour prendre le deuil de la belle saison qui va finir.

Quand on est au pied de la tour et qu'on écoute, on entend, à de certains moments, un grand bruit pareil à celui que ferait une fine grêle battant les vitres... puis ce grand bruit s'achève, et alors on n'entend plus que la voix d'une seule hirondelle, qui parle pendant que les autres font un silence complet... Puis, quelques instants après, le bruit recommence, et s'arrête encore ; et l'hirondelle seule parle de nouveau... Ainsi à plusieurs reprises.

Enfin toute la troupe s'envole ; les hirondelles rôdent encore quelques temps dans le pays ; et bientôt on n'en voit plus aucune ; car elles sont parties toutes pour ne revenir qu'au nouvel avril.

Si alors vous demandez à ceux qui passent pour savants la cause de ce rassemblement, et l'endroit où vont les hirondelles, ils vous répondront qu'ils n'en savent rien.

Je le sais, moi, et je veux vous le dire :

Les hirondelles se rassemblent ainsi pour écouter une histoire que leur conte la plus vieille d'entre elles, — celle qu'on entend seule par moments.

Mais, comme il est donné aux oiseaux de ne parler qu'en chantant, il s'ensuit que l'histoire dite par la vieille hirondelle est une sorte de chanson, et à cette chanson il y a des refrains, que les autres hirondelles disent toutes ensemble pendant les repos que prend la conteuse.

Vous voilà instruit sur ce premier point ; reste à vous dire où vont les hirondelle lorsqu'elles quittent la terre. Sachez donc qu'elles vont au ciel, et si vous en doutez, écoutez l'histoire que conte la vieille hirondelle aux autres hirondelles rassemblées.

Je vais vous la répéter, cette histoire, telle que me l'a dite le vieux saint ermite qui comprenait le langage des oiseaux, des papillons, et même des plantes, et qui l'avait entendue maintes fois.

I

La vieille hirondelle parle, ou plutôt chante ainsi :

« Mes filles, vous me connaissez ; je suis la plus vieille d'entre vous. Quand nous sommes parties du ciel, il y a une demi-année, c'est moi que le bon Dieu a chargée de vous conduire sur la terre, pour y demeurer jusqu'à ce qu'il envoie un de ses anges m'avertir du retour. Or, ce matin, l'ange est venu à moi avec le premier rayon de soleil, et m'a dit :

« Le commandement du bon Dieu est que les « hirondelles retournent au ciel. »

« J'ai donc envoyé mes filles les plus proches vous faire savoir à toutes de vous rendre ici pour convenir de l'heure du départ, et aussi pour entendre, avant de partir, comme c'est la coutume, l'histoire que chaque hirondelle doit savoir.

« Vous qui êtes nées cette année, portez attention à cette histoire, que vous entendez pour la première fois, et qui vous apprend comment il arriva que le bon Dieu fit les hirondelles, et pourquoi les hirondelles vont, chaque année, de la terre au ciel, du ciel à la terre.

« Vous qui l'avez déjà entendue, écoutez-la encore par vénération pour nos premiers parents.

Quand la vieille hirondelle a dit ces paroles, elle se repose un moment, et pendant ce temps toutes les autres disent ensemble :

« Écoutez, mes sœurs, écoutons cette histoire qui nous apprendra comment il arriva que le bon Dieu fit les hirondelles, et pourquoi les hirondelles vont, chaque année, de la terre au ciel, du ciel à la terre ; écoutons, mes sœurs, écoutons. »

II

Et la vieille hirondelle reprend :

« Il y a longtemps, bien longtemps, mes filles, que ces choses arrivèrent ; il y a des mille ans.

« Le bon Dieu, ayant fait la terre, avait fait aussi le premier homme et la première femme.

« Et il leur avait donné pour domaine un jardin très-grand, très-beau, où la saison était toujours douce et belle ; et dans ce jardin ils vivaient heureux, sans douleur, sans souci du lendemain, sans travail imposé. Mais un jour ils manquèrent d'obéissance au bon Dieu, et le bon Dieu les mit hors du jardin.

« Ils furent dès lors réduits à s'en aller par le reste de la terre, où la saison était rude et laide. Et ils étaient obligés, pour se nourrir, de travailler la terre, qui ne produisait que de pauvres herbes et de maigres racines.

« Et ils avaient des maladies, et ils étaient tourmentés par le souci du lendemain.

« Il en fut ainsi pendant beaucoup d'années, parce que le bon Dieu, grandement irrité de leur désobéissance, ne songeait pas à leur pardonner.

« Pourtant, quand il vit que d'eux étaient nés des enfants, pères aussi d'autres enfants qui avaient même des enfants ayant des enfants, et que tout ce nombre d'hommes et de femmes souffraient pour la faute de leurs premiers parents, il dit :

« J'ai pitié : je veux pardonner.

« Je ne remettrai pas les hommes dans le jardin d'où je les ai chassés, parce que je craindrais que le bien-être extrême ne les rendit encore oublieux et désobéissants ; mais je leur donnerai dans d'autres pays de la terre des marques certaines de bonté et de bénédiction. »

« Tout d'abord je leur rendrai la saison douce et

belle qu'ils n'ont plus. La terre, qui ne produit maintenant que de pauvres herbes et de maigres racines, se couvrira de plantes fleuries et d'arbres qui porteront des fruits excellents.

« Le souci du lendemain ne tourmentera plus les hommes ; ils n'auront besoin de travailler que pour chasser l'ennui. Ils seront délivrés des malades ; et, pour être entièrement heureux, il leur suffira de vouloir m'aimer et me témoigner de la reconnaissance ; car je ferai que cet amour et cette reconnaissance soient, pour le cœur qui en sera plein, la plus délicate félicité. »

« Cette résolution prise, le bon Dieu, pour les charger de porter aux hommes son pardon et ses bénédictions, fit deux petits oiseaux, dont le plumage était aussi blanc que les pures robes des lis.

« Comme ces oiseaux blancs essayaient leurs ailes en voletant autour du divin trône, le bon Dieu tendit ses deux mains, et chacun des deux oiseaux se posa sur une des mains du bon Dieu, qui les baisa l'un et l'autre de ses lèvres saintes, et qui leur dit :

« Vous vous appellerez hirondelles ; vous serez, vous et vos enfants, les oiseaux de bénédiction. Vous irez sur la terre, où il y a maintenant la saison rude et laide, porter aux hommes la saison douce et belle, qui fera naître les fleurs et mûrir les fruits. Vous demeurerez parmi les hommes, pour qui la couleur blanche de votre plumage sera une marque de pardon. Vous mettrez vos nids aux toits de leurs maisons, et ces nids seront des signes de bénédiction. Allez, partez, hirondelles ! »

Et le bon Dieu baisa encore les deux petits oiseaux blancs, qui ouvrirent leurs ailes et se rendirent sur la terre, — en suivant un rayon de soleil.

« C'est ainsi, mes filles, que le bon Dieu fit les hirondelles.

« Écoutez maintenant la suite de cette histoire, qui vous apprendra ce qui advint à nos premiers parents, après qu'ils eurent quitté le pays des anges pour le pays des hommes. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres disent ensemble :

« Écoutez, mes sœurs, écoutons ce qui advint à nos premiers parents après qu'ils eurent quitté le pays des anges pour le pays des hommes. Écoutez, mes sœurs, écoutons.

III.

Puis la vieille hirondelle reprend :

« Les deux petits oiseaux blancs partirent donc ; et aussitôt qu'ils furent arrivés sur la terre, la saison belle et douce y fut répandue : l'air s'attéridit, les

champs verdirent et fleurirent, et les arbres promirent des fruits délicieux.

« Les deux petits oiseaux blancs mirent leurs nids aux toits des maisons des hommes, et aussitôt les hommes se trouvèrent délivrés des maladies, ne furent plus tourmentés par le souci du lendemain, et n'eurent plus besoin de travailler que pour chasser l'ennui.

« Et les hommes ravis de joie se dirent les uns aux autres :

« Aimons le bon Dieu qui nous a envoyé vers nous les oiseaux de bénédiction, et soyons-lui reconnaissants. »

« Et, leur cœur étant plein d'amour et de reconnaissance pour le bon Dieu, ils possédaient pour cela même la plus entière félicité.

« Il en fut ainsi pendant quelques années. Les hommes étaient heureux, et aussi les hirondelles; car les hommes se gardaient de causer le moindre mal aux oiseaux qui leur avaient apporté le pardon et la bénédiction du bon Dieu.

« Les hirondelles avaient mis leurs nids aux toits des maisons des hommes et elles avaient élevé paisiblement leurs enfants : car les hommes prenaient grand soin de ne pas détruire les nids des hirondelles.

« Mais l'époque vint où les hommes oublièrent d'aimer le bon Dieu et de lui être reconnaissants. Alors dans leur cœur, — qui n'était plus rempli de la félicité que donne l'amour et la reconnaissance, — il y eut place pour la pensée du mal.

« Un jour donc, des hommes s'avisèrent, par jeu, d'abattre un nid que les hirondelles achevaient de construire, et, le voyant tomber, ils en rirent beaucoup.

« Fuyons, mes sœurs, quittons la terre, où nous avons apporté le pardon et la bénédiction, et où les hommes rient du mal qu'ils nous ont causé. Partons, mes sœurs, retournons au ciel. »

« Et, sans plus tarder, elle se mirent toutes ensemble à voler vers le ciel.

« Mais à mesure que les hirondelles s'éloignaient de la terre, avec elles s'en éloignait aussi la saison douce et belle; et la saison rude et laide s'y répandait.

« Alors les hommes qui avaient abattu les nids des hirondelles levèrent les mains et crièrent d'une voix lamentable :

« O blancs oiseaux de pardon et de bénédiction, revenez, revenez ! ne nous abandonnez pas. Ne faites pas supporter à tous les hommes le châtimeut de la faute que nous avons commise nous seuls, et que nous ne commettrons plus jamais. »

« Du haut des airs, les hirondelles entendirent ces

paroles, et aussi celles des autres hommes qui disaient :

« Supporterons-nous le châtimeut d'une faute commise par quelques-uns ? »

« Et les hirondelles redescendirent, ramenant avec elles sur la terre la saison douce et belle au lieu de la saison rude et laide, qui fut encore dissipée.

« C'est ainsi, mes filles, que les hirondelles revinrent sur la terre, après avoir voulu la quitter pour échapper à la méchanceté des hommes. Mais écoutez la suite de cette histoire, qui vous apprendra comment les hommes tinrent compte de leur promesse. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres dirent ensemble :

IV

Et la vieille hirondelle reprend :

« Les hirondelles continuèrent donc en toute confiance d'habiter la terre, et de mettre leurs nids aux toits des maisons des hommes.

« Mais voilà qu'une nuit, pendant que les hirondelles dormaient dans leurs nids, quelques hommes les prirent toutes, et les ayant prises, les renfermèrent dans une tour haute.

« Et comme les hirondelles enfermées poussaient des lamentations qui s'entendaient du dehors, un grand nombre d'hommes vinrent au pied de la tour, et crièrent à ceux qui avaient renfermé les hirondelles :

« Rendez la liberté aux blancs oiseaux de pardon et de bénédiction. »

« Mais alors, les hommes qui avaient enfermé les hirondelles dirent aux autres hommes :

« Etes-vous donc si simples que de ne pas comprendre notre dessein ? Puisque ces oiseaux portent avec eux le pardon et la bénédiction, et que de leur séjour sur la terre dépend le séjour de la saison douce et belle, n'est-ce pas faire sagement que de leur ôter le moyen de nous quitter ? Supposez que, par hasard ou même par jeu, il arrive à quelque homme de causer une peine à ces oiseaux, ils s'envoleront encore loin de la terre, et la saison rude et laide sera sur nous. Puis encore, qui vous assure qu'un jour ils n'auront pas le caprice de s'éloigner sans que nous leur ayons fait aucun mal ?

« En les laissant libres, voilà à quoi nous serions exposés; mais en les tenant soigneusement enfermés, nous n'avons plus rien à craindre de leur départ, et nous profiterons à toujours des bénédictions qu'ils portent avec eux. »

« Quand les hommes de la tour eurent ainsi parlé, les autres hommes tous ensemble trouvèrent sans

doute que ce qui avait été fait était bon, puisqu'ils ne demandèrent plus que la liberté fût rendue aux hirondelles.

« Et comme, malgré ce manque de foi, la saison douce et belle continuait d'être belle sur la terre, les hommes se réjouirent à l'idée qu'ils s'étaient assuré pour toujours les bénédictions que les oiseaux blancs avaient apportées avec eux.

« Et ne se croyant plus obligés à aucun amour ni à aucune reconnaissance, ils allèrent jusqu'à mépriser la bonté du bon Dieu, et jusqu'à rire de sa puissance.

« Ils tenaient donc les hirondelles soigneusement enfermées, et semblaient sourds aux lamentations qu'elles poussaient en réclamant leur liberté. Et ils étaient d'autant plus enorgueillis de leur action que la saison douce et belle continuait toujours d'être sur la terre.

« C'est ainsi, mes filles, que furent emprisonnées les premières hirondelles. Mais écoutez encore, écoutez la suite de cette histoire, qui vous apprendra et les souffrances de nos premiers parents et le châtement que Dieu imposa aux hommes. »

Et la vieille hirondelle se taisant, toutes les autres dirent ensemble :

« Écoutons, mes sœurs, écoutons encore la suite de cette histoire, qui nous apprendra et les souffrances de nos premiers parents, et le châtement que Dieu imposa aux hommes. »

V.

Et la vieille hirondelle reprend :

« Voilà qu'un des hommes qui avaient enfermé les hirondelles, le plus méchant de tous assurément, se prit à dire aux autres :

« Nous sommes maintenant maîtres des oiseaux blancs, veillons attentivement à ce qu'ils ne nous échappent point ; mais un jour peut venir où celui que nous chargerons de garder la prison manquera de vigilance ; et alors les oiseaux blancs, s'échappant, s'enfuiront pour toujours, emportant avec eux la saison douce et belle.

« Croyez-m'en, frères, ce n'est pas une précaution suffisante que d'enfermer ces oiseaux : plus prudent serait de les mettre hors d'état de s'enfuir, alors même qu'ils parviendraient à sortir de la tour. Arrachons-leur les plumes des ailes, et nous pourrons, s'il nous plaît, laisser la tour ouverte, sans craindre qu'ils nous quittent pour retourner au ciel. »

« Et, sans même attendre l'avis des autres hommes sur le conseil qu'il venait de donner, cet homme entra dans la tour, suivi d'un autre, qui pensait comme lui ; et, chacun de ces deux hommes ayant

pris une hirondelle dans ses mains, ils montèrent ensemble au sommet de la tour, et ils commencèrent d'arracher les plumes des ailes aux hirondelles, — jetant au vent ces plumes, à mesure qu'ils les arrachaient.

« Les autres hommes réunis au pied de la tour regardaient, et ne faisaient rien pour empêcher ce crime, approuvant ainsi l'idée du méchant qui avait conseillé cette action.

« Les hirondelles poussaient des cris lamentables dans leurs souffrances ; mais aucun des hommes n'avait pitié d'elles.

« Les deux hommes arrachaient toujours les plumes, qu'ils jetaient au vent, et qui s'éparpillaient.

« Mais tout à coup, comme les hommes d'en bas, regardant les plumes s'éparpiller, levaient les mains pour les recevoir, alors qu'elles tomberaient, il arriva qu'au lieu de recevoir dans leurs mains des plumes sèches et duveteuses, ils reçurent des flocons humides et froids, qui leur engourdissaient les mains tant ils étaient froids.

« Et l'air se trouva bientôt si plein de ces flocons froids, qu'on ne pouvait plus voir du bas au haut de la tour.

« Étonnez, effrayés, les hommes qui étaient au bas de la tour crièrent à ceux qui étaient dessus :

« N'arrachez plus ! n'arrachez plus les plumes des oiseaux blancs ! »

« Mais, bien que les hommes de la tour, effrayés aussi, se fussent interrompus, les flocons froids ne cessaient point de remplir l'air et de tomber sur la terre, qui ne tarda pas à en être couverte.

« En même temps, le ciel se voila d'un voile gris, l'herbe verte et les fleurs des champs disparurent, les feuilles et les fruits tombèrent des arbres. Un vent âpre souffla qui faisait trembler les hommes.

« Jamais plus rude saison n'avait été sur la terre.

« Pris d'une grande terreur, les hommes de la tour laissèrent tomber au dehors les deux hirondelles qu'ils tenaient, et qui se tuèrent dans la chute, — leurs ailes sans plumes ne pouvant plus les soutenir.

« Et les flocons froids remplissaient toujours l'air, et tombaient toujours sur la terre, qui en était de plus en plus couverte.

« Et comme les hommes, agenouillés autour des deux oiseaux morts, priaient, pleuraient, demandaient pardon, se frappant le front et la poitrine, un rayon de soleil, perçant le ciel voilé, se posa sur la tour où les hirondelles étaient enfermées.

« Ce rayon de soleil fit une ouverture à la tour, à l'endroit où il la toucha. Au bord de cette ouverture les hirondelles parurent toutes.

« Alors une voix parla dans le rayon, qui dit :

« Oiseaux de bénédiction, revenez au ciel. »

Aussitôt les hirondelles ouvrirent leurs ailes blanches, et, — après avoir volé en cercle, en poussant des cris plaintifs audessus du corps des hirondelles mortes, — elles prirent la route du ciel, en suivant le rayon, qui se retira derrière elles.

« Les hommes jetaient des cris de désolation et de repentir. Mais la terre resta couverte de flocons froids et livrée à la plus dure saison.

« Telle fut, mes filles, la méchanceté des hommes pour les hirondelles, et, tel en fut le châtement. Pleurez, mes filles, pleurez la mort cruelle de nos premiers parents. Puis écoutez ce qui advint après le retour des hirondelles au pays des anges. »

Et le vieille hirondelle se taisant, toutes les autres dirent :

« Pleurons, mes sœurs, pleurons la mort cruelle de nos premiers parents... pleurons, mes sœurs, Puis écoutons ce qui advint après le retour des hirondelles au pays des anges. Écoutons, mes sœurs. Écoutons. »

VI

Et la vieille hirondelle reprend :

« Quand les hirondelles eurent regagné le ciel, le bon Dieu, courroucé de la méchanceté des hommes, leur dit :

« Restez toujours au ciel, oiseaux de bénédiction ; ne retournez plus sur la terre, où l'on vous emprisonne, où l'on vous fait souffrir, où l'on vous tue. Les hommes demeureront livrés à la saison rude et laide : ils n'auront plus jamais la saison douce et belle. Ce sera le châtement de l'oubli et de l'ingratitude de leur cœur. »

« Et le bon Dieu se tut.

« Mais les hirondelles, en quittant la terre, avaient entendu les cris de désolation et de repentance des hommes. Elles avaient aussi, avant de partir, vu combien la terre couverte de flocons froids était triste, et combien la rude saison faisait souffrir les hommes, et par le souvenir des souffrances qu'elles avaient endurées en prisons elles savaient combien les souffrances sont chose cruelle. Et l'âme des hirondelles était émue de pitié pour le sort des hommes.

« Alors les hirondelles parlèrent ainsi au bon Dieu :

« Faites miséricorde, divin Père, faites miséricorde aux hommes ! S'ils ont été méchants envers nous, ils n'ont fait que céder aux conseils mauvais de quelques-uns d'entre eux. Ne les condamnez pas tous pour la faute de quelques-uns !... Ils auront, cette fois, souvenir du châtement et ne

négligeront plus de vous aimer, de vous être reconnaissants. Laissez les hirondelles reporter sur la terre la saison douce et belle. Faites miséricordes divin Père, faites miséricordes aux hommes ! »

« Le bon Dieu garda un instant le silence : puis il dit aux hirondelles :

« Oiseaux de bénédiction, oui, je ferai miséricorde aux hommes, non point miséricorde entière, car bien vite encore ils oublieraient et l'amour et la reconnaissance qu'ils me doivent.

« Vous retournerez sur la terre porter la saison douce et belle ; mais, en mémoire du deuil que la méchanceté des hommes vous a causé, la plus grande partie de votre plumage deviendra noire, et cette marque de deuil sera comme un avertissement disant aux hommes :

« Malheur à ceux qui causeront de la peine aux hirondelles, en détruisant leurs nids ou en tuant quelques-unes d'entre elles !

« Ils auront la saison douce et belle, mais seulement pendant une moitié de l'année ; car, chaque année, vous reviendrez passer six mois au pays des anges.

« Et après votre départ, la saison rude et laide sera sur la terre comme un souvenir toujours nouveau du châtement éternel que j'aurai pu faire du crime.

« Et, pendant les six mois de votre absence, il arrivera plus d'une fois que l'air s'emplira de flocons froids dont la terre sera couverte, comme au jour où les hommes arrachaient aux ailes de vos premiers parents les plumes qu'ils jetaient au vent,

« Pendant votre séjour sur la terre, vous mettrez vos nids aux toits des maisons des hommes, et les maisons que vous aurez choisies seront bénies. Toute fois, je laisserai aux hommes l'obligation de travailler pour se nourrir, et je leur laisserai aussi même les maladies.

« Par le travail, ils échapperont aux pensées du mal. Par les souffrances endurées pendant les maladies, ils apprendront à n'imposer aucune souffrance aux autres êtres que j'ai créés.

« Allez, hirondelles, retournez sur la terre pour y demeurer jusqu'à ce que j'envoie un de mes anges vous avertir du retour.

« Et chaque année, désormais, il en sera ainsi. Mais comme chaque année il y aura des hirondelles nouvellement nées, ignorant la cause du départ ; chaque année, avant de quitter la terre, la plus vieille d'entre vous contera cette histoire devant toutes les hirondelles rassemblées, afin qu'aucune n'ignore pourquoi les hirondelles vont chaque année de la terre au ciel, du ciel à la terre. »

« Après que le bon Dieu eut parlé de la sorte, les hirondelles — dont le plumage était en deuil — retournèrent sur la terre, où elles demeurèrent avec la saison douce et belle, jusqu'à ce que l'ange vint les avertir du retour.

« Et depuis, il en a été de même chaque année.

« Telle est, mes filles, l'histoire des hirondelles.

« Et maintenant préparez-vous à partir : car l'ange est venu ce matin m'apporter l'ordre du bon Dieu. Il faut partir, mes filles, il faut partir. »

Et, ces paroles dites, la vieille hirondelle prend son vol, et toutes les autres s'envolent aussi en répitant :

« Il faut partir, mes sœurs, il faut partir. Ce matin, l'ange est venu apporter l'ordre du bon Dieu ; il faut partir, mes sœurs, il faut partir !... »

Et bientôt après l'on ne voit plus d'hirondelles dans le pays des anges, pour ne revenir qu'au nouvel avril, avec la saison douce et belle.

Et pendant leur absence, le saison rude et laide est sur nous : et plus d'une fois l'air s'emplit de flocons froids dont la terre est couverte, comme au jour où les hommes arrachaient aux ailes des premières hirondelles les plumes qu'ils jetaient au vent.

FIN.

SCIENCES SOCIALES.

ENTRETIEN SUR LES BEAUX ARTS.

(Suite et Fin)

Mademoiselle J...

En effet, je crois ce joli quatrain frappé au sceau de la vérité, et il ne peut qu'être l'écho fidèle des sentiments de toute âme artiste. Aussi est-ce pour cela qu'il est un dernier mot à dire ; mot si cruel, si amer, pour ceux qui en savent mesurer la portée, que j'hésite à le prononcer. Il ne faut pas de cette ravissante étude, faire son état, la profession, si l'on veut en garder la saveur ; dès que les soucis d'argent se mêlent à nos joies, ils les gâtent à jamais, les perdent à toujours. Le peintre pauvre est rarement heureux ; les quelques heures de bonheur données par son art sont trop chèrement achetées ; il sacrifie sa paix, celle de ceux qui l'entourent, à un rêve de gloire, qui fuit parcequ'il la cherche ; il a besoin de sympathie, il en a soif ; et les lèvres, les yeux d'un public qui paie, restent froids. Si la peinture n'est pas une joie de luxe, elle devient un collier de misère, excepté peut-être pour nous autres femmes qui savons modérer d'avantage nos désirs, et supporter avec patience nos déceptions, nos déboires ; pour nous, qui avons besoin de nous absorber dans une étude sérieuse qui tienne l'imagination en bride dans la douleur et dans la joie.

Mademoiselle J., je vois avec satisfaction l'ardeur que vous déployez dans vos jugements pour démon-

trer votre amour pour les Beaux Arts. Toutefois, pour être clair et bien compris, il est nécessaire d'établir quelques distinctions. Il ne faut pas, dites-vous, de cette ravissante étude faire son état, sa profession. Je crois que votre arrêt contre l'art, pris comme état, n'est pas sans appel, artiste trop prononcée. Si vous voulez admettre dans le séjour enchanté des Beaux Arts ces mains misérables qui frottent sans intelligence, sans étude ni sentiment, du matin au soir le papier du commerce uniquement pour gagner leur vie, ou même pour faire fortune, vous faites bien de les plaindre. Mais alors je crois que vous leur faites trop d'honneur de les mettre au rang d'artiste, puisque ce ne sont que des gribouilleurs. Ces genres de mains, qui tiennent aussi crayon et pinceau comme vous, n'ont de l'artiste que l'instrument matériel, et non le génie ; puisque la plupart ne s'acquittent de leur travail que par les moyens ou procédés mécaniques, tel p. ex. que celui d'écrire des enseignes (avec vignettes !!) au moyen de plaques à jour (1) sur des caisses de bouteilles à expédier, et choses analogues à celle-là.

Mademoiselle F...

Pardon, Monsieur...si je vous interromps. Mais

(1) Certains ignorants, en faisant usage des couleurs dans ce genre d'art industriel, décoreront leur travail du terme de *peinture orientale*.

d'où vient alors que tout ce peuple d'ouvrier écrit sur le haut de sa porte-*Artiste* ?

* * *

Eh ! naïve enfant, quand je me rendais du Louvre aux Tuileries, où j'avais l'habitude d'aller admirer sur le sofa la vierge de Murillo, un beau jour m'arrêtant sur le pont du Carrousel, je donne ma chaus-sure à cirer à un décroteur qui, la brosse à la main, attendait tout juste la pratique. L'ouvrage fini, combien, mon ami ?—Cinq centimes, Monsieur, (un sou compte complet). Et mon personnage, plus noir que blanc, envoyant avec gravité en bandoulière sa boîte à cigare au-dessus de laquelle siégeait la brosse à frotter, fait tomber son sou dans sa poche avec un certain air de satisfaction ; et tout fier, me tourne le dos pour aller ailleurs comme pour faire de nouveaux exploits. Ne pouvant m'empêcher de remarquer cet extérieur grave et cet air de suffisance, dans ce pauvre garçon des rues, je le regarde marcher ; eh ! surprise !! qu'est-ce que je vois en lettres dorées sur sa petite caisse : ARTISTE A LA BROSSÉ. (!!!) Je ne pouvais revenir de là surprise que m'occasionnait cette nouveauté. Oh ! Laplanche, Biggand, Belloc, Vernet, et Ingres, où en sommes-nous ?

Malgré la brosse, le plus grand trait-d'union que j'aie encore vu de ma vie, entre les deux extrêmes, je vous engage, Mademoiselle F., à ne pas croire aussi gratuitement au mérite de tous ceux qui se disent ou écrivent sur leur maison sise ou portative *artiste* en tel ou tel genre.

Pour continuer mes observations à Mademoiselle J., je dis donc que ces praticiens ne font que des choses grossièrement faites, et qui ne réclament nullement le génie artistique.

Cependant voici un écueil. Ces gens qui ont ainsi travaillé et fait de l'argent avec l'appareil et l'apparence de l'artiste, ayant des arts le goût mais non l'étude, et par conséquent ne pouvant connaître leurs défauts et ne sachant pas étudier la vérité et la beauté de l'art, se lancent quelquefois dans la carrière de l'artiste, dès lors que rien ne les arrête. Le commerce artistique et industriel qui a recours nécessairement au vrai dessinateur et peintre, se trouve quelques fois entre les mains de spéculateurs, d'entrepreneurs qui ne sont pas compétents en cette matière, et qui, dès lors, feront travailler au meilleur marché dans leurs ateliers, le commerce, dis-je, ouvre la voie funeste pour ces jeunes sujets et dont le résultat est si triste pour le public, en engageant les premiers à travailler sans savoir, et en forçant ce dernier à contempler des absurdités comme objet d'art. Or, tout cela que nous voyons ici presqu'en

tout et partout, Mademoiselle, ne tombe point encore sous les coups de votre arrêt, puisqu'il y s'agit encore de faux artistes. Quant à ceux qui ont un vrai talent, je ne vois pas pourquoi ils seraient si malheureux en en faisant leur profession. Nous croyons le pain gagné par l'effort de l'intelligence et du travail réunis plus savoureux que les mets les plus succulents. Quant à cette fièvre de gloire, si douloureuse, dites-vous, il s'en faut défendre comme d'une source d'amère déceptions. Nous avons connu un grand peintre, qui a su rester pauvre, solitaire et heureux, quoique longtemps méconnu. "La peinture me donne tant de jouissances intimes, dit-il, sait-il, qu'il y aurait injustice à lui demander encore des richesses et des honneurs : puis, il me semble que, comme ces talismans magiques qui s'évanouissent quand on en abuse, l'art me délaisserait et s'enfuirait loin d'un ingrat." Ce même homme disait : La foule n'aime pas mes tableaux : tant mieux qu'elle passe ! il y aura toujours quelques rêveurs, pour s'y arrêter, sentir, penser, pleurer avec moi ; et c'est là le vrai public de l'artiste. Malheur à celui qui veut, comme le meunier de la fable, capter les suffrages de tous !"

Un autre, nommé dans les journaux artistiques : "Le peintre hermite," parce qu'il s'est retiré des gloires de Paris pour vivre dans les pittoresques solitudes de Vaucluse, me disait, alors qu'il dirigeait mes premiers pas dans la carrière fleurie que vous parcourez : "oh ! que de délices j'éprouve au sein de cette belle nature du Créateur ! si tu savais, mon cher enfant, comme l'on est heureux avec un peu de papier et un crayon... J'espère que tu le sentiras cela plus tard." En effet il ne faut pas être riche pour se procurer un tel matériel.

Un homme d'esprit, un amateur de talent, a fait de la peinture un éloquent panegyrique qui répond mieux que nous ne pourrions le faire aux objections soulevées contre cette étude.

Le plaisir de peindre, dit-il, les peintres seuls le connaissent, quand vous vous hasardez à écrire, vous entrez en guerre avec le monde ; en peignant vous engagez avec la nature une lutte inégale, mais affectueuse. Vous vous mettez à votre tâche et vous êtes heureux. Du moment que vous prenez la palette, et que vous regardez la nature en face, vous êtes en paix avec votre propre cœur. Aucune passion tumultueuse ne vient troubler le calme et silencieux progrès du travail, agiter la main, obscurcir le front : l'humeur la plus irascible s'apaise. Là, point d'opinions absurdes à combattre, point d'adversaires à écraser, pas de sottises à convaincre, pas de sophismes, d'intrigues, de démentis donnés à l'évidence : nul

moyen de faire que le noir soit blanc, le blanc noir. Vous vous livrez, cœur et âme, avec la simplicité d'un enfant, avec le dévouement d'un enthousiaste, à une puissance suprême, à Dieu dans ses œuvres.

L'esprit est calmé et plein en même temps, l'œil et la main sont tous deux occupés.

En retraçant l'objet à l'aide du pinceau, nous touchons et manions, pour ainsi dire, toutes les choses visibles. Les visions tissées d'air, qui planent à la limite de l'existence, prennent un corps sur la toile. La sensation, cette insaisissable émotion, s'y traduit aux yeux et à la pensée. Voyez plutôt ! (1) là, un arc-en-ciel se déploie avec son humide et lumineux cortège, il semble descendre de la voute vaporeuse des cieux.

Le paysage diapré étincelle de gouttes brillantes après l'averse. Les moutons sèchent leurs toisons au rayon du soleil couchant ; les blanches paquerettes et les bluets au front d'azur redressent leurs têtes rafraîchies et resplendissantes de l'or de l'astre qui s'incline vers l'horizon. Les bergers modulent sur leurs flûtes de roseau leur chant d'adieu à l'air frais du soir. Cette magique apparition est-elle donc sortie radieuse de cette toile terne et morte, comme une bulle née de rien mire l'imposant édifice de l'univers ? Qui croirait possible ce miracle de la palette de Rubens ? Et qui, l'ayant vu, ne voudrait dévouer sa vie à tenter d'en approcher ?

Regardez ici, comme les riches jachères, le champ hérissé de chanvre, la maigre moisson qu'on porte à la grange, se succèdent, mystérieux, dans les paysages de Rembrandt. Que de fois j'ai contemplé tour-à-tour ces paysages et la nature, m'efforçant d'imiter, jusqu'à ce que la lumière s'épaissit, et qu'il y eût dans l'air même une sorte d'opacité. La double magie de l'art et de la nature est infinie.

Un peintre entreprit de rendre les atomes tourbillonnant au soleil couchant. Une autre fois, comme il était dans son atelier, assis tristement au pied de son chevalet, un de ses amis entra, regarda le tableau commencé : " Un paysage après la pluie, dit-il.—Vrai ! " s'écria le peintre ; il tressaillit, et, ravi d'aise, se leva d'un bond : " c'est bien l'effet que je voulais rendre, mais je croyais l'avoir manqué."

Ce même homme sensitif rêva aussi un succès universel ; il échoua, se découragea, et chercha des distractions en dehors de l'art. Quand il avait fait un peu de peinture, et qu'un camarade arrivait : " En voilà assez pour aujourd'hui, disait-il, sortons."

Mais, attention, Mesdemoiselles, au dernier tableau, que je vous donne à faire. Ce sera l'épisode

(1) Trois descriptions ou tableaux vont se succéder : Le soir, le midi et le matin.

d'*Herminie chez les bergers*, traduit du Tasse en vers français. Vous verrez que le poète de Sorrente peint aussi bien qu'il chante.

Cachée sous une armure, la jeune princesse s'est avancée près des tentes des Croisés ; elle est aperçue par des sentinelles, on la prend pour un guerrier sarrasin ; on la poursuit, elle fuit à travers les bois, et enfin, épuisée de fatigues, se couche et s'endort :

Sitôt que dans les cieux dont la voute s'argente,
Eclate la fraîcheur de l'aube diligente,
L'amoureuse Herminie, aux doux chants des oiseaux
Au murmure des fleurs, du zéphyr et des eaux,
S'éveille, ouvre ses yeux languissants et timides.
Des perles du matin, les campagnes humides
Lui montrent quelques toits de chaume recouverts,
Tout à coup du milieu de ces dédales verts,
S'élève je ne sais quelle vague harmonie,
Qui noblement s'unit aux plaintes d'Herminie.
Il lui semble d'abord que les sources, les bois,
Pour la rendre à ses maux, empruntent une voix.
Elle pleure : bientôt les sons de la musette
Consolent son oreille, un moment inquiète,
Surprise, elle se lève, et s'avance à pas lents,
Un vieillard, entouré de ses troupeaux bêlants,
Ecoute trois bergers qui chantent sous l'ombrage,
Assis au pied d'un oëdre à l'odorant feuillage,
L'œil joyeux, le front calme, il travaille, et l'osier
S'arrondit sous la main en rustique panier.

A l'éclat inconnu de cette blanche armure,
Tous frémissent : — mais elle aussitôt les rassure,
Les salue avec grâce et découvre à leurs yeux
L'albâtre de son front et l'or de ses cheveux.

« Pasteurs chéris du Ciel, vous qui peuplez les rives
Poursuivez vos travaux et vos chansons naïves.
« Ce bouclier, ce casque, à vos yeux étrangers,
« N'apporte pas le trouble en vos heureux vergers.
« Mais vous, mon père, vous, quand la guerre alln
[méc.

« Comme un vaste incendie embrase l'Idumée,
« Si voisin du théâtre et du choc des combats,
« Pouvez-vous sans terreur habiter ces climats ? »

« Mon fils, lui répondit-il, le bruit de ces ravages
« N'a point encor troublé la paix de ces rivages.
« Ma famille, mes champs, mon jardin, mes trou
peaux,

« Sur ces bords ignorés jouissent du repos.
« Soit qu'en effet du Ciel, la suprême puissance
« D'un peuple de bergers protège l'innocence !
« Soit que tous ces fléaux déchaînés à la fois,
« Eclatent seulement sur la tête des rois,
« Comme on voit le tonnerre, effroi de nos campagnes,
« Épargner les vallons et frapper les montagnes.

« La fureur des soldats et leur avidité
 « S'éloigneront toujours de notre pauvreté,
 « Seul rempart, seul asile où notre paix se fonde.
 « Mais cette pauvreté, si vile aux yeux du monde,
 « Est si chère à mon cœur, que je ne voudrais pas
 « L'échanger pour le septre et l'or des potentats.
 « Loin de moi les grandeurs ! loin de moi les
 [richesses !
 « J'aime mieux la nature et ses humbles largesses.
 « Tous ces mets que des grands repousse le dédain,
 « Le lait de mon troupeau, les fruits de mon jardin
 « Et les simples trésors que cette plaine étale,
 « Suffisent, chaque jour, à ma table frugale,
 « Où mes enfants et moi, sans craindre le poison
 « Qu'à la table des rois verse la trahison,
 « Nous buvons à longs traits, l'eau fraîche d'une
 [source
 « Dont le riant cristal s'épure dans sa course.
 « Avec peu de désirs on a peu de besoins,
 « Ici nuls serviteurs ne me vendent leurs soins :
 « Mes troupeaux sont gardés par ma jeune famille ;
 « De santé, de fraîcheur à vos yeux elle brille.
 « Tandis qu'elle préside aux rustiques travaux,
 « Je vois hondir les cerfs, folâtrer les chevreaux,
 « Les poissons se jouer dans la fraîcheur de l'onde,
 « Et lorsque du soleil la lumière féconde
 « Luit au sein des vallons tout parsemés de fleurs,
 « Mille oiseaux déployer leurs mobiles couleurs :
 « Autre fois, je l'avoue, en ma folle jeunesse,
 « Age où les vains désirs étouffent la sagesse,
 « Egaré par des vœux au bonheur étrangers,
 « J'ai déserté ces bois témoins de ma naissance ;
 « J'ai contempné Memphis dans sa magnificence ;

« Et des ambitieux habitant le séjour,
 « Vécu près du Calife et servi dans sa cour.
 « Là, de ses grands jardins dirigeant la culture,
 « Mes yeux ont vu de près la fraude et l'imposture.
 « Dans le fond de mon cœur je dévorai longtemps
 « Les mépris orgueilleux, les rebuts insultants.
 « Mais avec mes beaux jours flétris dans la souffrance,
 « Quand j'eus vu des grandeurs s'envoler l'espérance,
 « Je dis : Adieu, palais ! Adieu, faste des cours !
 « Et de mes bois amis implorant le secours,
 « Je vins leur demander un destin plus prospère.
 « Et vivre sous le chaume où naquit mon vieux père.»

* * *

Voilà de grandes et belles pages à copier. La nature, la belle nature, est notre plus beau modèle soit que nous l'étudions dans la traduction des maîtres soit que nous l'exprimions d'après notre examen et sentiment.

Mais pour comprendre ce grand livre il faut à l'étudiant privilégié l'étude de l'épellation, je veux dire des principes du dessin, d'une méthode simple, facile et raisonnée. Alors, et alors seulement, qu'il s'occupe de l'art en amateur, ou qu'il en fasse sa profession, il réussira à faire un travail raisonnable et bon, dès lors qu'il comprendra ce qu'il fait, la manière de s'y prendre et d'éviter ainsi toute mauvaise route dans les quelles on ne peut que se fourvoyer et se perdre sans la lorgnette du savoir.

Institution Nationale des Beaux-Arts, appliqués à l'Industrie.

Le 1 Mai 1872.

FIN.

JEU DE WHIST.

(Suite.)

DISPOSITIONS GÉNÉRALES.

Avec As et Dame, mettez l'As sur le Valet joué par l'adversaire de droite, parce qu'un bon joueur ayant Roi, Valet et Dix, ne commence pas par le Valet et qu'ainsi le Roi doit être à votre gauche.

L'à-propos des Impasses dépend beaucoup, au surplus, des Atouts que l'on a. Etant fort en Atout c'est-à-dire en ayant au moins cinq, dont un honneur, on peut risquer plus d'Impasses, parce que l'on est à même, après avoir épuisé les Atouts, de faire des levées avec les cartes restées maîtresses.

Comme il est d'un grand avantage d'avoir la main après trois tours d'Atouts, si vous avez As, Dame et deux petits Atouts, mettez l'un de ceux-ci sur le Valet joué par l'adversaire de droite.

Le plus grand intérêt des joueurs étant, à chaque donne, de faire le Trick il ne faut pas hasarder une Impasse, qui pourrait vous le faire perdre. Il conviendrait, au contraire, de risquer l'Impasse, si, ayant besoin de deux levées pour gagner le Trick, l'Impasse vous donnait la chance de les faire.

C'est surtout dans la première moitié du coup que les Impasses sont utiles. Cependant, lorsque, par les cartes que l'on a dans la main, ou par les levées déjà effectuées, on est certain du Trick, on peut hasarder plus d'Impasses.

Quand le partenaire joue une Dame faites l'Impasse de l'As ; faites également l'Impasse du Roi s'il joue le Valet ou le Dix.

En d'autres termes, ne prenez un honneur, ou même le Dix joué par votre partenaire, que lorsque vous avez un intérêt évident à rester maître du jeu,

Cette règle s'applique à toutes les couleurs, mais spécialement à celle de l'Atout.

8e MAXIME.

L'usage seul apprend à Couper à propos ;
Mieux vaut laisser la main que de Couper à faux.

Quand vous avez d'emblée renoncé à une couleur à laquelle invite l'adversaire de droite, il faut couper, parce que si votre partenaire a la carte maîtresse, il la fera plus tard.

Il convient de même de couper la seconde inconnue, surtout si vous avez coupé la première.

Lorsqu'on revient trois fois à la même couleur, si rien ne vous a indiqué où se trouve la Carte-Roi, il est préférable, en général, de ne pas couper cette troisième inconnue, parce que votre partenaire peut l'avoir, ou même renoncer et couper, et que, si c'est votre adversaire de gauche, vous voyez venir dans une autre couleur.

Toutefois, s'il s'agit d'assurer le Trick, ou bien si vous n'avez que deux ou trois petits Atouts dont vous ne prévoyez pas pouvoir faire meilleur usage, il convient alors de couper.

Les coupes dépendent beaucoup au surplus du nombre d'Atouts que l'on possède : faible en Atouts, on coupe souvent pour ménager ceux du partenaire ; ayant au contraire quatre Atouts, dont un honneur, avec une longue couleur, on évite de couper une carte incertaine, et surtout de surcouper l'adversaire de droite, pour rester plus tard maître en Atout, et faire passer sa bonne couleur.

Souvent aussi, au lieu de couper, on préfère jeter une carte qui fait une renonce, principalement au commencement du jeu.

On ne doit pas forcer son partenaire à couper si l'on n'est pas soi-même fort en Atout, à moins d'avoir la chance d'établir une navette, ou de sauver la partie compromise. Quand vous n'avez plus d'Atouts, tâchez de forcer les adversaires à couper, afin d'épuiser les leurs, et de les obliger d'entamer de nouvelles couleurs.

Forcez surtout à couper celui des adversaires qui est le plus fort en Atout, rarement le faible ; évitez particulièrement de jouer une couleur à laquelle les deux adversaires renoncent, car l'un se défait de ses cartes inutiles alors que l'autre coupe, et ils font ainsi séparément leurs Atouts.

Lorsque vous êtes second à jouer, ne coupez pas une treizième carte si vous êtes fort en Atout ; coupez-la de votre plus haut si vous y êtes faible, pour épargner les Atouts du partenaire, et secondé efficacement son jeu.

S'il s'agit de rompre la longue série d'un adversaire, ne craignez pas de couper d'un fort Atout, fût-il maître et seul dans votre jeu, afin d'empêcher que l'autre ne se défait de ses cartes perdantes.

Il ne convient pas toujours de surcouper l'adversaire de droite ; il vaut souvent mieux jouer une carte insignifiante, pour garder le Voir-Venir, ou pour conserver l'Atout-Roi et rester maître du jeu, ce qui est très important.

Ayant refusé de couper à une couleur, si votre partenaire y revient par une carte perdante, coupez, car il doit être lui-même fort en Atout.

Lorsque l'adversaire ne coupe pas une Carte-Roi, gardez-vous de jouer Atout ; vous feriez son jeu.

Si c'est votre partenaire qui refuse de couper la Carte-Maîtresse, il vous indique par là de jouer Atout, ce que vous devez, en ce cas, faire de votre plus fort.

9e MAXIME.

Observez de chacun l'Invite et la Réponse,
Et la carte qu'on jette ayant une Renonce.

S'il est nécessaire d'indiquer votre jeu au partenaire, et de chercher à connaître le sien, il n'est pas d'un moindre intérêt de discerner le fort ou le faible de vos adversaires en toutes les couleurs. Vous y parviendrez surtout en remarquant leurs Invites et leurs Réponses ; la combinaison de ces divers éléments sert successivement à diriger la marche de votre jeu.

Si, par exemple, votre adversaire de droite n'a pu forcer sur l'Invite de celui de gauche, vous en concluez qu'il est faible dans la couleur, et vous y revenez, afin de mettre ce dernier sous la main de votre partenaire, qui, s'il y a lieu, fait l'Impasse.

Jamais on ne doit jouer une carte au hasard ; il y a toujours quelque raison de jouer l'une plutôt que l'autre. Ainsi, supposez que vous ayez deux basses cartes qui se suivent, il n'est pas indifférent

de jeter l'une ou l'autre ; si vous avez, par exemple, le Quatre et le Cinq d'une couleur dont le partenaire joue le Six, que l'adversaire de droite mette le Sept, et vous le Cinq, votre partenaire doit juger que vous couperez ensuite, et il est trompé s'il retrouve le Quatre dans votre main.

Quand on renonce à une couleur, on doit se défaire de celle où l'on est faible, pour que le partenaire, averti par là, joue de préférence dans une autre.

Lorsque vous défaussez successivement de deux couleurs, le partenaire doit juger que vous coupez à la première, ou que vous êtes fort dans les deux.

Quelquefois on se défausse d'un As ou autre Carte-Roi pour montrer qu'on est maître dans la couleur, ce qui décide le partenaire à y entrer, s'il tient ou prend la main.

Défaussez-vous de préférence des couleurs où vous avez que votre partenaire est fort.

Il a été dit au titre Ier, qu'il y avait trois manières d'infliger la punition d'une Renonce. Le choix de celle à adopter exige de la réflexion et de l'habileté. Pour se décider, il faut calculer à quel point resteront les marques respectives après cette punition, et ne pas perdre de vue qu'il faut se donner les chances les plus favorables pour gagner la partie, ou sauver le double, et pour ôter ces avantages aux adversaires.

Il est à propos aussi de rappeler que les adversaires, en ajoutant des points aux leurs, ne peuvent gagner sur le coup, mais restent au puits.

Les joueurs qui gagnent par leur jeu, sans avoir besoin du bénéfice des Renonces faites, peuvent s'en servir pour faire démarquer des points à leurs adversaires et gagner ainsi la partie double ou triple.

(A continuer.)

DECORATION DES APPARTEMENTS.

Voici le moment des démenagements à Montréal, le temps de s'arranger un intérieur agréable et confortable.

La manière la plus générale de décorer nos appartements consiste à couvrir les murs de tapisseries en papiers peints. Il y a beaucoup à dire sur cette branche d'industrie, mais nous avons particulièrement été incité à présenter les considérations suivantes, en jetant les yeux sur la carte à échantillons d'une importante fabrique de tapisseries.

Il est triste de voir combien ces fabriques produisent de choses sans goût, dans les papiers à bon marché ou à prix modérés. Il est vrai que les modèles d'un prix élevé se distinguent quelquefois par un vif sentiment des formes et des couleurs et par un noble style ; mais les espèces communes n'en appellent pas moins toute notre sollicitude. On ne saurait précisément dire si ces tapisseries en sont venues à la ligne de démarcation qui sépare le beau du laid, ou même si elles n'ont pas déjà fait un grand pas dans le domaine de la laideur. Quel œil sensible aux formes pourrait s'arrêter sur un tel pêle-mêle où fleurs et arabesques s'enlacent et se confondent, où l'on n'entrevoit nul point d'arrêt, ou tout semble se perdre dans une confusion sans fin. N'ont pas

une bien plus grande valeur, ces autres modèles sur lesquels une palmette, une rosace, ou un autre enroulement semblable se répète invariablement jusqu'au complet remplissage de la surface murale.

Voyons maintenant où en sont les couleurs. Les fleurs sont les motifs préférés de nos tapisseries. Nous ferons ici une concession au naturisme dominant, et nous avouerons que des fleurs dans leurs couleurs naturelles se détachant sur un fond convenable forment un ornement agréable pour toutes sortes d'appartements ; et, en réalité, nous avons dans ce genre de ravissantes tapisseries. Mais, celles-ci sont, dans le plus grand nombre des cas, trop chères pour nos maisons bourgeoises ; on leur substitue alors un papier d'un extrême bon marché sur lequel on imprime fleurs et feuilles en une seule couleur, — bleue, brune ou rouge, ou une autre couleur quelconque, — sur un fond gris insupportable. Il en est autrement des tapisseries dont les modèles sont combinés à des figures mathématiques — soit seules, soit en liaison avec des arabesques ou des motifs de plantes ; car ici le sentiment de la couleur n'est pas blessé d'une manière si palpable, quoique la comparaison avec les modèles mauresques et autres, auxquels elles doivent leur origine montre que c'est

justement et uniquement la couleur qui leur donne la vie.

Une couleur ne peut produire de l'effet que par sa juxtaposition avec une autre. Un regard jeté sur la nature nous montre toutes les couleurs réunies dans un champ. Ce jeu et cette combinaison naturels des couleurs sont toujours vus avec plaisir, et jamais des yeux blessés ne s'en sont encore détournés. Pourquoi nous priver de cette jouissance dans nos maisons ? Pourquoi, en revenant des champs, vouloir condamner nos yeux à l'étude du gris éternel de nos murs ? Il n'est besoin pour cela que d'un peu d'énergie. C'est à peine si nous osons placer immédiatement, l'une à côté de l'autre, deux couleurs différentes, ni faire ressortir par un vif encadrement un ornement de dessus son fond. Lorsque nous voulons produire de l'effet, nous avons plutôt recours à nos éternelles et uniformes baguettes dorées. Et pourtant une forte bande bleue entourant une paroi rouge ou brune, un méandre jaune bordant une surface verte, font un meilleur et plus bel effet que tous les filets d'or du monde. C'est ce que l'on voit dans les maisons de Pompéi, dont les murs décorées avec autant de grâce que d'élégance, ne présentent que très rarement de la dorure, tout en étincelant des plus brillantes couleurs.

Nous touchons ici à un autre défaut de notre décoration moderne. Les couleurs intenses, à peu d'exceptions près, ont disparu de nos chambres. Au lieu d'un rouge brillant, d'un vert nourri, etc., nous recouvrons nos murs de toutes les nuances possibles et impossibles de gris. De temps en temps, nous remplaçons ce gris par un bleu mat, ou un rouge pâle ; quelquefois aussi il se transforme en une affreuse nuance d'un jaune sale. Il est indifférent que l'ornement s'étale sur ce fond gris si recherché aujourd'hui, — qu'il soit un peu plus clair ou un peu plus foncé, l'effet étant toujours mat ; car avec le peu de différence des tons, il ne peut être question d'un ornement se détachant sur le fond. Avec la meilleure volonté, il est souvent impossible de se reconnaître dans une décoration ainsi exécutée, à moins que par un heureux hasard la réflexion des rayons de lumière tombant sur le mur, ne vienne en aide aux yeux. Mais alors à quoi bon placer un ornement qui ne s'offre pas de lui-même à la vue, et que le regard ne trouve pas sans recherche ? Il suffirait souvent pour remédier à l'inconvénient de border soit le haut, soit le pourtour de la paroi murale d'une bande brune ou bleue, ou même de quelques petits filets d'or ; la peinture décorative ferait alors suffisamment son effet, et notre sentiment du beau

aurait atteint un résultat capable de satisfaire les exigences d'une noble élégance.

A cette même catégorie appartiennent, du reste, comme aussi les tapisseries précédemment décrites, les papiers peints blancs. Des parois blanches éveillent involontairement un sentiment de malaise. Cette imitation du marbre poli et froid peut bien convenir pour de grandes salles d'apparat, dont les parois murales sont artistement reliées entre elles par des colonnes et des pilastres ; mais il n'en saurait être ainsi pour les chambres d'habitations, dont la destination et l'espace restreint à de semblables dispositions.

Une seconde obligation nous est également imposée : c'est le rétablissement de la couleur dans son antique bon droit, — c'est de lui restituer la place et l'importance qui lui appartiennent. Nous devons faire tous nos efforts pour que le sentiment de la couleur, qui est inné chez tous les peuples, qui était si vif chez nos pères, s'éveille de nouveau en nous. La polychromie a été bannie de l'extérieur de nos maisons, que nous revêtons maintenant, du pied au sommet, d'une monotone couleur de pierre ; faisons pourtant en sorte que cette ennuyeuse uniformité ne se reflète pas dans l'intérieur de nos appartements.

Lorsque nous nous serons conformés aux deux principes fondamentaux, — les belles formes de la décoration et l'effet de la couleur, — nous nous trouverons en face d'une nouvelle question, celle concernant la place à donner à l'ornement : doit-on orner la paroi entièrement ou partiellement ?

Cette question se résout de la manière la plus simple d'après les procédés de l'art décoratif. Celui-ci a pour tâche de relever les différentes parties de l'objet en raison de leur importance respective, et de les décorer, chacune selon sa nature, de l'ornement le mieux approprié. Il ne s'agit pas ici, pour en revenir à la paroi murale, de coller au hasard des papiers bigarrés, ou de peindre toute espèce d'ornements sans plan déterminé ; la principale tâche du décorateur consiste bien plus dans une judicieuse distribution ; l'ornement convenable ne tarde guère ensuite à apparaître. La paroi se divise tout naturellement en trois bandes horizontales : le soubassement, sur lequel elle repose, la frise qui l'unit au plafond, et, entre les deux, la surface murale elle-même. Une division verticale peut aussi être nécessaire ; mais cela dépend essentiellement de la grandeur de l'appartement. On peut parfaitement s'en dispenser pour des chambres de petite ou de moyenne grandeur, les murs ne produisant pas un effet assez puissant pour rendre nécessaire une séparation des points de support ou même des partie

terminales. Quant aux grands appartements, une division verticale devient inévitable pour la bonne impression de l'ensemble.

Considérons maintenant dans leurs détails les différentes parties. De nos jours, c'est le soubassement qui est le plus maltraité. Dans bien des cas, il fait complètement défaut, et d'autres fois il est si effacé, que c'est à peine s'il peut compter. Il est vrai qu'une des bonnes raisons pour lesquelles il n'est que rarement visible, tient à la grande quantité de meubles dont nos chambres sont encombrées. Mais lorsqu'il en est autrement, dans les cas où il peut tomber de temps en temps sous les yeux, on ne devrait pas le négliger de la sorte. On peut le faire d'une nuance sombre, avec des ornements légers dans le genre de ceux que nous offrent les peintures murales pompéiennes, ou bien adopter comme décoration une espèce d'appareils en le divisant en compartiments par des filets peints ou simplement par des lignes. Les soubassements peuvent encore être pourvus de bordures sombres, qui, à leur tour, sont susceptibles d'être ornées d'arabesques, de figures d'animaux, etc. ; ou bien enfin, on fait une imitation de boiserie à défaut de vrais panneaux. La hauteur du soubassement se règle ordinairement sur celle des appuis de fenêtres, qui correspondent à peu près à la hauteur de nos tables et de nos dossiers de chaises. L'espace sous la fenêtre, qui reste toujours visible, et qui déjà par sa forme toute déterminée demande un ornement séparé, mérite une attention toute particulière. On peut recommander pour cet objet des motifs de genre légèrement esquissés sur un fond sombre, ou des arabesques fantastiques, avec des sphinx et des griffons à la manière du sgraffite, ornements dont l'antiquité et la Renaissance nous offrent un riche choix.

Si nous préférons pour le soubassement les couleurs sombres et les tons indécis, par contre, la frise est l'espace qui nous paraît le plus propre aux couleurs brillantes. La couleur aura ici à déployer tout l'éclat que peut mettre en œuvre l'art de la décoration. Il ne saurait sans doute être question, pour l'ornement de la frise, de reliefs ou de peintures bien exécutées ; comme il ne s'agit ici que de maisons bourgeoises et que l'on doit viser au meilleur marché possible, nous nous arrêterons au moyen le plus simple et en même temps le plus efficace et nous aurons recours aux arabesques librement exécutées. L'antiquité et la Renaissance nous présentent à profusion des reliefs et des peintures pouvant servir de modèles pour cet objet. Partout où la chose sera possible, nous ne nous contenterons pas de donner deux couleurs,

l'une pour l'ornement, l'autre pour le fond, ainsi qu'il a été dit plus haut au sujet de la frise : nous aurons recours à toute la magnificence des couleurs pour l'enluminure de ces arabesques ; nous les animerons de figures d'animaux, d'enfants jouant. Des allusions à la vocation, à l'état du maître de la maison, à des incidents particuliers de sa vie, à des exploits de quelques membres de la famille, ainsi que des écussons, etc., seront ici parfaitement à leur place. De cette manière, la frise, qui reste partout également visible à l'œil, formera une partie saillante de la décoration de l'appartement, et, sans offrir des chefs-d'œuvres dans les détails,—ce qui ne se rencontrait également que très-rarement dans les peintures pompéiennes,—elle réjouira la vue par un noble style et de riches ornements coloriés. En ce qui concerne le développement à donner à la hauteur de la frise, l'on ne saurait rien préciser d'avance. Cette étendue doit être proportionnée à la hauteur de la chambre. La juste dimension sera toujours facile à déterminer ; mais il importera de faire en sorte que la frise ne soit jamais interrompue par de hauts meubles, des tableaux ou des statues.

Immédiatement au-dessus de la frise se trouve la voussure exécutée en plâtre ; parfois aussi elle est remplacée par des moulures en bois, et enfin lorsque l'on doit procéder économiquement, elle est remplacée par la peinture. Nos peintres font souvent preuve de manque d'intelligence par la manière dont ils procèdent ordinairement à sa décoration ; la voussure est souvent négligée, et quelquefois même complètement anéantie ; et pourtant elle mérite la plus grande attention. Rien n'est plus désagréable que l'impression produite par la rencontre de la muraille et du plafond, sans le secours de ce membre intermédiaire. Les moulures ne devraient pas non plus rester sans ornements. L'art grec, qui savait faire un emploi si judicieux de l'ornement colorié, même à l'extérieur des temples, n'oublia pas cette particularité. Des palmettes unies à des oves et à des perles, sont devenues ici des motifs stéréotypes.

Le soubassement et la frise ne doivent jamais, bien entendu, prendre une extension telle que l'espace mural en soit réduit à une bande étroite ; cet espace doit toujours au contraire rester la partie principale destinée à recevoir la plus grande somme de l'ornementation. Il est vrai que ce n'est pas le décorateur qui a ici le plus à faire : ce sont les tableaux, les gravures et les photographies, qui deviennent ainsi les principaux ornements de la muraille. Ce serait aussi la place d'une bonne tapisserie. Nous avons exposé plus haut les raisons qui

nous font considérer les tapisseries modernes comme indignes de servir de modèles. Une certaine amélioration, il est vrai, commence à se faire sentir dans cette branche de l'industrie artistique; mais nous sommes encore loin d'une transformation totale. Toutefois les modèles ne sont pas difficiles à trouver. Quiconque connaît, soit les tapis orientaux étincelants de couleurs, soit les tapisseries à fond d'or de l'art romain, ne peut être indécis sur la voie à suivre. Mais en attendant que le chemin soit frayé, nous nous contenterons de recouvrir uniformément d'une couleur les surfaces murales. Chaque couleur peut être employée; seulement il serait à désirer qu'on mît de côté ce gris insignifiant dont on a tant abusé. Une muraille ainsi peinte a l'avantage de permettre aux tableaux et aux statuette de se détacher avec beaucoup plus d'effet sur le fond de la paroi murale. Un simple couché à plât doit obtenir la préférence d'autant plus qu'il est d'un prix modique. Il est évident que la frise et le soubassement exécutés d'après les indications données plus haut, coûteront plus cher que des tapisseries collées sur les mêmes surfaces. On pourra donc se dédommager de ce surcroît de dépenses par un traitement plus simple de l'espace mural.

Maintenant encore un mot sur la division verticale de l'espace mural. Un mur a à la fois deux fonctions à remplir: d'abord il ferme l'espace, ensuite il soutient les parties qui pèsent sur lui. La décoration doit mettre ces deux fonctions séparément en évidence. Ainsi nous n'ornerons pas les murs de nos appartements de colonnes ou de pilastres; nous ne peindrons pas non plus des colonnes sur la paroi murale; car l'architecture peinte étant calculée pour un point de vue déterminé du spectateur, n'a aucune signification, prise à un autre point de vue. Nous arriverons bien plus judicieusement à une distribution convenable du mur, en partageant en compartiments séparés les uns des autres par de larges bandes verticales, la surface qui se trouve entre le socle et la frise. Ces bandes font immédiatement pour les yeux les fonctions de piliers. Leur couleur doit trancher fortement sur celle du mur; elles peuvent parfaitement aussi être décorées; l'ornement le plus convenable pour elle sera emprunté aux antes grecques simples, ou bien on imitera les panneaux de la Renaissance. Mais, pour être meilleur marché, ces ornements devront toujours être exécutés en une peinture plate. Pour des chambres de peu d'étendue, il suffira de placer ces bandes aux coins.

Ces panneaux distribués sur le mur, offrent alors un espace strictement fermé des plus commodes pour des tableaux, des statuette, etc. Comme ces panneaux ne sont pas de grande dimension, on peut

former de petits groupes et faciliter ainsi le placement régulier de petites collections de tableaux; car rien ne fait une plus mauvaise impression que la réunion en un seul groupe de paysages, de portraits et de tableaux de genre.

Les tableaux doivent être de même hauteur par le haut et non par le bas.

Il y a encore deux choses à observer dans l'arrangement de ces compartiments de l'espace mural. D'abord on doit faire en sorte qu'il y ait harmonie entre eux et les meubles. Par exemple, lorsque le sofa doit occuper le milieu du mur, on ne partagera pas la paroi en trois parties égales; mais sans se préoccuper des champs latéraux, on fera le champ du milieu assez grand pour que le sofa puisse se placer commodément entre les bandes formant piliers qui entourent le champ. Le compartiment central se caractérise déjà alors par sa plus grande étendue, et comme étant la partie principale du mur; aussi exige-t-il plus de tableaux que les autres. Il faudra bien se garder de suspendre les tableaux hors du champ devant le pilier, — ce qui rendrait illusoire tout l'ensemble de la décoration. Ainsi ceux qui ont un tableau de grande dimension feront bien de faire régler la distribution de l'espace mural d'après le tableau. Il est donc indispensable que le propriétaire et le décorateur s'entendent au préalable et déterminent en commun le nombre des meubles et des tableaux et le meilleur arrangement à leur donner.

Enfin, lorsque les murs sont convenablement ornés, il faut s'occuper du plafond, qui doit être traité de la même manière et avec tout le soin possible. Nulle part une économie d'ornements n'est plus mal placée. Le but de la décoration est de rendre le plafond plus léger à la vue, et le moyen le plus simple d'arriver à ce résultat, est de mettre en évidence les solives, de manière à montrer et à parer la structure du plafond. Au lieu d'une simple charpente on peut bien employer des plafonds rapportés sur les solives et richement distribués par des moulures formant des compartiments, qui par leur légère boiserie, et leur fond magnifiquement orné, s'étendent sur la chambre comme un élégant pavillon.

Lorsqu'il ne sera pas possible de mettre les solives à découvert, on procédera comme pour les piliers, et on ne les indiquera que par des bandes peintes. Quoique ces bandes sans ombre soient par conséquent sans indication directe d'une forme plastique, elles n'en sont pas moins des membres indépendants, et elles semblent sortir de la surface; le plafond se trouve ainsi divisé et allégé de la manière la plus facile. Quant à l'ornement des différents champs du plafond, on peut recommander les caissons romains avec rosaces et bordures. Mais toute autre décoration peut également trouver ici sa raison d'être, et la plus grande latitude est laissée à l'imagination du peintre.

Si les murs ne sont pas divisés verticalement, la distribution du plafond est alors tout-à-fait indépendante du mur; si celui-ci est déjà partagé en champs, la poutre supportant le plafond, ou la bande remplaçant cette poutre, doit, par une loi stricte, s'arrêter sur un des piliers. De cette manière, la décoration maintient l'unité de la construction.

MODES ET ÉCONOMIE DOMESTIQUE.



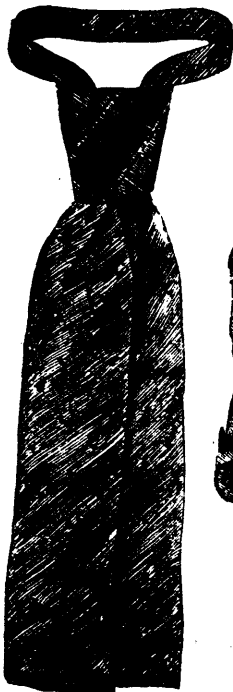
No. 31.



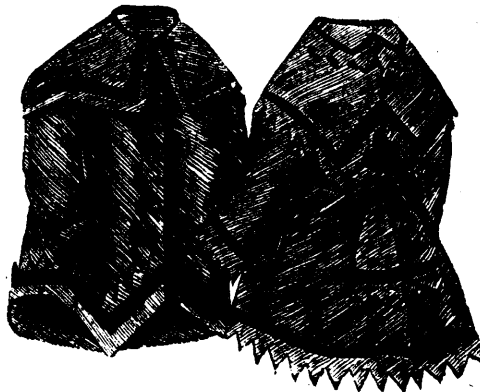
No. 30.



No. 27.



No. 32.



No. 25.

No. 26.



No. 29.

EXPLICATIONS.

PLANCHE DE GRAVURES.

No 1. Chapeau rond en velours noir, garni en crêpe frangé de chine avec bande sur le côté. Fleurs. Dentelle ou ruban retombant sur le chignon.

No 2. Chapeau de satin gris. Calotte haute avec trois rangs de rouleaux les uns sur les autres. A gauche, une rose avec feuillage sur une bande de velours, dont les longs bouts retombent dans le dos sous une draperie de dentelle blanche. Une plume blanche traverse le dessus. Des attaches en ruban se joignent sous le chignon.

No 3. Chapeau à haute forme, pour fillette de quatorze à seize. En feutre gris, avec biais en reps de soie gris. Echarpe en tulle noir broché, entourée de dentelle noire. Plumes grises et blanches.

No 4. En reps de soie brun, avec biais de velours brun foncé. Le reste de la garniture se compose de deux dentelles noires froncées, cousues pied contre pied, sous un rouleau de velours. Nœuds en ruban de velours. Plumes blanches. Branche avec feuilles de satin brun, et biais de velours brun.

No 5. Chapeau en velours noir, garni de dentelle noire, de nœuds et de brides en ruban de reps noir. Plumes ombrées, du noir au blanc. Sous la passe, ruhe en tulle de soie blanc.

No 6. En reps gris vapeur. Le bord étroit et retroussé est garni de plis et se termine par une garniture tuyautée double en ruban de satin couleur cerise. Attaches en rubans avec bouts volants. Grandes plumes frisées entrelacées de points cerises.

No. 9 et 10. Casaque en étoffe grise avec poche en arrière.

Les manches sont bouillonnées en avant et unies en dessous. Une écharpe en crêpe avec doubles glands est attachée négligemment à la taille. Même écharpe au haut du dos.

MANCHETTES.

No. 13. Casaque bouffante, forme surtout, avec pointe devant et derrière. Longues basques aux côtés. Manches larges. Double collerette.

Nos. 17 à 24. Différents patrons pour manches de robe.

PLANCHE DES PATRONS.

Dessins 10 et 11 de la planche. Corsage en soie noire.

Fig. 17. Devant.

" 18. Petit côté de devant. } * * * * *

Fig. 19. Petit côté de derrière. } > > > >

" 20. Moitié du dos. } X-X-X-X-X

" 21. Moitié de la manchette. } > > > >

Ce corsage fait en soie noire est liseré en soie rose, orné de nœuds roses et d'un fichu en crêpe de Chine noir, avec frange rose. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que l'on peut supprimer tout ce qui est rose, et faire ce corsage en toute étoffe, comme en toute couleur.

On coupe, en soie et doublure, deux morceaux, d'après chacune des fig. 17 à 20 (après avoir complété les côtés repliés de cette dernière fig.): On assemble les deux moitiés du dos, depuis 26 jusqu'à 27; on coud les pinces de la poitrine; on assemble tous les morceaux en rapprochant les chiffres pareils; on borde le contour avec un gros liseré, lequel garnit aussi le bord supérieur et le devant de la basque (fig. 19). Depuis le double point jusqu'à 25, on fronce ces morceaux, puis on fixe la place marquée par un double point sur la place marquée d'une étoile. On plisse le bas du dos en posant les deux croix sur le point le plus proche. On fait les boutonnières, on pose les boutons et la patte des devants. Sur la couture extérieure de la manche, on laisse depuis le bord inférieur une fente ayant environ $4\frac{1}{2}$ pouces de longueur, encadrée comme le bord inférieur de la manche, d'un gros liseré et garnie de boutons et de boutonnières; on garnit la manche avec la manchette coupée entière d'après la fig. 21. qui en représente seulement la moitié; pour le reste de la garniture (biais et ruches plissées) on copie le dessin.

Fichu. On coupe, en crêpe de Chine pris en biais un morceau ayant 1 verge et 4 pes. un second morceau ayant 1 pied 2 p. de longueur, et chacun 8 p. de largeur. Le plus long morceau est coupé en pointe sur l'un de ses côtés transversaux: on coud les deux morceaux ensemble au milieu, par derrière; on pose la frange en replie le bord supérieur en dessous, sur 8 lignes de hauteur; on plisse le fichu (voir le dessin), on le coud sur l'encolure du corsage; le côté long est fixé à gauche, sous un nœud. Le nœud de devant est orné d'une fleur en velour noir, à calice et pistil rose.

Dessins 7 et 8. Paletot pour dame âgée.

Fig. 9

" 10

" 11

" 12

} X X X X X

Notre modèle est en soie noire, garni d'un biais en soie liseré de turquoise et surmonté d'une broderie simulée. Une riche frange (voir le dessin 7), ou une dentelle (voir le dessin 8) ornara le bord exté-

rieur et les manches. Les différentes parties du patron se coupent deux fois chacune et s'assemblent ensuite en rapprochant les chiffres pareils ; le haut de la manche se dispose en trois plis et se monte au vêtement depuis 11 jusqu'à 13 au bas de la fig. 11.

Dessin 14. Col marin pour enfant. Vus de dos. Voir la fig. 16.

- Fig. 14. Moitié du col, p. r.
- Dessin 15. Moitié du col.
- Fig. 15. " " p. r.
- Dessin 16. Bande arrondie, p. r.
- Fig. 16. " " " " " " " "

Le dessin 14 se fait en trois couche d'étoffe ; se brode avec des pois rouges ou bleus avec de la laine mousse. Sans bande et fermé en boutonnant.

Les dessins 15 et 16 sont en toile fine. La bande arrondie est parfaite poua ajuster le col à l'encolure de la robe ou de la veste.

Gravures 25 et 26. (Corps de l'Album.) Pardessus avec pélerine pour enfants de 3 à 4 ans.

- Fig. 1. Devant p, r, o, t, u- étoile de manche.
- " 2. Dos, p, r, s, t, y.
- " 3. Manche.
- " 4. Capuchon.

Ces deux paletots peuvent se faire sur le même patron ; celui du dessin 25 est ajusté par une ceinture et l'autre est dentelé au bord inférieur du devant. La fig. 4 donne le patron de la pélerine du dessin 26 qui peut se faire à volonté dans un seu morceau ou jointe au milieu par une couture. Le petit pardessus, dessin 25, est en drap gris garni de lacets noirs ; il ferme devant par des boutons. La pélerine est doublée de soie et montée à l'encolure du paletot par un biais de taffetas noir qui simule un petit col montant. Le pardessus dessin 26, en molleton, est découpé en dents aiguës aux bords et garni de ruban de velours.

Gravure 27. Waterproof avec pélerine (Corps de l'Album.)

Fig. 5, Devant (p. r. s. t. étoile de la manche.

Fig. 6 Dos p r s t ; croix et point 11 X.X.X.X.X.

Fig. 7, Manche

" 8, Pélerine 1, 2, croix et point 12 * * *

Nos fig. 5 à 8 donnent le patron pour l'imperméable. Dos et devants s'assemblent suivant les chiffres pareils ; on fait un pli au milieu derrière en posant l'un sur l'autre le croix et le point marqués du même chiffre. La pélerine forme également un pli derrière ; on l'attache en dessous à l'aide de la ceinture qui agraffe devant et qui ajuste le pardessus. Notre patron est pour dame de moyenne taille : il sera facile de l'allonger en complétant les

lignes dans la même direction. Pour l'impermé-

Le modèle est en châle et fort utile pour la saison ; on le porte avec une jupe pareille ou sur une robe quelconque ; dans ce dernier cas on fera bien d'allonger le pardessus. La coupe étant à la fois élégante et nouvelle on peut faire ces costumes de toutes les façons, en draps, en reps etc. On les garnira de biais, de ruban de velours, de broderie en soutache ou de broderie au passé.

Gravure 29. Robe de chambre pour homme.

Fig. 22. Devant (raccourcio et repliée)

" 23. Moitié du dos (raccourcio et repliée)

" 24. Manche

En satin turec bien foncé broché de noir (ou, bien entendu, en toute autre étoffe) ; doublure ouatée en taffetas paille ; boutons, corde, cordelière et agrafes en passementerie noire et bleue.

On coupe deux morceaux d'après chacune des fig. 22 et 24, le dos entier d'après la fig. 23, après avoir complété les côtés repliés des fig. 22 et 23 et avoir donné à chacun de ces morceaux 22 pcs. de longueur en plus du Patron, en suivant la direction de la pointe de la flèche. Sur chaque devant on fait les fentes indiquées, et l'on y pose une poche, que l'on encadre de corde fine. On assemble dos et devant depuis 32 jusqu'au bord inférieur, depuis 33 jusqu'à 34. Sur l'encolure on pose un petit col droit ayant 1 pouce de largeur, dont les angles ont été arrondis ; on borde le contour de la robe de chambre avec la corde fine ; on le pique à 4 lignes de distance de cette corde. Derrière, et sur les côtés, on pose de petites agrafes faites avec la même corde, placées depuis le double point jusqu'à l'étoile, et l'on y pose une double cordelière, terminée par deux bouclettes et venant s'attacher à un bouton en forme d'olive, pour servir de ceinture ; on pose les agrafes de passementerie et les boutons ; chaque manche est cousue ensemble depuis 35 jusqu'à 36 : sous son bord inférieur on pose une bande de même étoffe, on pique la manche à 6 lignes de distance de ce bord ; on la fixe dans l'entournoe 36 sur 36. Les angles supérieurs de la robe de chambre se replient si l'on veut en dessus, en guise de revers.

Gravure 30. Cravate pour homme.

Fig. 25. Une partie de la cravate.

" 26. Fond.

On prépare le fond en carton d'après la fig. 26, on le recouvre de chaque côté avec de la lustrine ; on coupe en satin brun moucheté de blanc, comme notre modèle (ou bien en toute autre étoffe) et en lustrine (doublure) un morceau ayant 2½ pouces de largeur 11 pouces de longueur, puis en même

étoffes (satin et lustrine) deux morceaux d'après la fig. 25; ceux-ci sont doublés de percaline prise simple, le premier morceau de percaline prise double. Après avoir réuni le dessus et la doublure on coud les morceaux coupés d'après la fig. 25, ensemble depuis 49 jusqu'à 50, on les replie en dehors sur la ligne ponctuée, on les coud sous la ligne unie du fond; depuis la croix jusqu'au double point, et depuis l'étoile jusqu'au point, le fond demeure non fixé; ensuite on joint l'un des côtés transversaux du morceau en ligne droite au bord supérieur du fond; on réunit les angles de la fig. 25, marquées 51; les angles marqués 52 sont fixés sur l'angle inférieur du morceau en ligne droite. En dernier lieu on joint la cravate au tour du cou en satin et gaze roide; sa longueur est de 18 pouces, sa largeur 7 lignes l'une de ses extrémités est biaisée de façon à n'avoir plus que 4 lignes de largeur, et l'on garnit ce bout avec de la baleine, sur une espace de 3 pouces environ. On échancre aussi l'extrémité plus large du tour de cou; on le fixe sur le bord supérieur du côté gauche du fond. Quand on met la cravate, on glisse le côté pointu entre le fond et la cravate proprement dite; on le fixe à l'aide d'un bouton et d'une boutonnière.

Gravures 31 et 32. Le satin de cette cravate est brun de deux teintes, et gaze roide. Les pans coupés en pointe, ont chacun 18 pouces de longueur, 2 pas de largeur; on les fixe sur un fond fait en carton et recouvert de même satin.

Les pans ont chacun 14 pes de longueur, $5\frac{1}{2}$ pes de largeur; on les double de gaze roide, on défile leur bord inférieur sur la hauteur de 4 lignes environ; sur le haut de l'un de ces pans (voir le dessin) on pose une ruche de même faye prise double, ayant 9 lignes de largeur, et occupant une longueur de 4 pouces. On fixe les deux pans sur un petit fond, on les enlace, après les avoir réunis sous une traverse; le tour de cou en même faye a 9 lignes de largeur.

BLANCHISSAGE ET REPASSAGE.

II.

Empois cuit.—On le delaye dans de l'eau, on le place dans une casserole sur le feu, on tourne doucement, mais continuellement, jusqu'à l'ébullition. On retire du feu, on y plonge vivement ou on y tourne un petit morceau de cire vierge, on y ajoute très-peu de bleu.

Empoi cru.—On le delaye dans de l'eau sans le mettre sous le feu. On a fait dissoudre un peu de

gomme arabique dans un verre d'eau chaude. Quand la gomme est dissoute et l'eau refroidie, on la passe dans un morceau de linge, on la jette dans l'empois ou l'amidon délayé. Cela n'est pas indispensable, mais, moyennant l'addition de la gomme, le linge acquiert bien plus de *lustre*. Cru ou cuit, l'amidon doit avoir l'apparence du lait. Une bonne repasseuse doit savoir rendre son linge ferme et souple en même temps: les cols durs comme du carton et gênants comme un carcan ne sont pas des cols bien blanchis. Le linge doit absorber complètement l'amidon; par conséquent, on l'amidonnera deux heures avant de le repasser, en le gardant enveloppé dans un grand morceau de linge. Commençons par les chemises d'hommes, parce que celle-ci, — surtout quand leurs cols sont droits, — doivent être plus fortement amidonnées que les cols et manchettes de femme.

On prend cette chemise par le col, en saisissant celui-ci par la main droite, et laissant soigneusement de côté la *pièce* de la chemise, laquelle ne doit pas être amidonnée. On prend en même temps le poignet ou *brisure* du col, on glisse la main l'on s'arrête à la petite bande transversale qui sépare le plastron du corps de la chemise. On garde le tout froncé dans la main droite, on plonge la main gauche dans l'amidon, dont on agite le fond, puis on plonge dans l'amidon ce que la main droite tient de la chemise, à une ou deux reprises. On secoue légèrement après avoir pressé la chemise dans les deux mains sans la tordre.

On prend les deux manchettes, on les serre dans la main juste au-dessus des fronces, on trempe les manchettes dans l'amidon, puis on les presse dans les mains sur les devants, le col et les manchettes. Pour cette opération, on prend la chemise entre le pouce et l'index de la main droite, on glisse la main (en l'ouvrant dans toute sa grandeur) sur toutes les parties amidonnées; on prend ensuite la chemise par les épaules, à chaque entournure, de façon à ramener le col et les manches en avant, le dos de la chemise étant bien étalé sur le buste de la personne qui s'occupe de ce travail. On plie la chemise, en la roulant on procède de la même façon.

Cols de femme. — On les trempe dans l'amidon cru, puis on les roule dans une serviette bien propre. On passe au même amidon les garnitures des taies d'oreiller, mais en éclaircissant l'amidon avec de l'eau. L'idéal d'un beau repassage est d'approcher autant que possible l'apparence du linge neuf, qui a toujours un peu d'apprêt, tout en conservant beaucoup de souplesse.

Serviettes. — On mettra dans une cuvette, ou bien dans un petit baquet, d'abord de l'eau, ensuite

un peu de gomme arabique dissoute dans de l'eau chaude, et passée dans un morceau de linge, ainsi que cela a été expliqué ci-dessus. On y trempe les serviettes une à une, en les tordant au fur et à mesure, puis la nappe: On met le tout dans un grand morceau de linge, et quand cela est encore humide, mais n'est plus mouillé, on repasse serviettes et nappes avec un fer lourd et chaud, en les pliant comme les mouchoirs. La serviette se repasse à l'endroit, et le fer doit y être promené lourdement, afin de la bien lustrer. On repasse la nappe de la même façon. Après ce premier repassage, on donne un coup de fer à l'envers du chiffre, si celui-ci est brodé.

Jupon.—On les trempe entièrement dans de l'amidon cru. Pour les jupons de calicot, on peut employer de l'amidon cru. Les jupons de mousseline, les fichus, les bonnets, et un mot tous les objets faits en mousseline, sont passés dans l'amidon cuit, puis dans de l'eau pure, et, pour les en sortir, on les presse fortement. Cela a pour objet de rendre à la mousseline toute sa transparence, et, si l'on voulait s'éviter cette petite peine, la mousseline resterait empâtée. On n'a pas à redouter, d'ailleurs, que la mousseline ne conserve pas une dose suffisante d'amidon. Nous recommandons le système d'*apprêt* pour les serviettes; grâce à ce système le linge de table aura l'apparence du linge calendré, et s'usera moins vite.

On prépare le fourneau en y mettant de la braise, et, quand elle est bien allumée, on y ajoute du coke (le plus menu de tous). C'est le chauffage le plus économique; le charbon de bois est aussi bon, mais beaucoup plus coûteux. Tout le linge amidonné se repasse à l'endroit; si on repassait à l'envers, on n'obtiendrait jamais le *brillant* qui embellit le linge. On doit soulever avec la main gauche l'objet que l'on repasse en tirant un peu, mais bien droit. Le coup de fer se donne d'arrière en avant, — jamais d'avant en arrière. Le fer doit être promené sur le linge sans jamais s'y reposer, fût-ce une minute. En prenant le fer, on l'approche de la joue: s'il est trop chaud et s'il est trop froid, il roussira le linge et s'empâtera d'amidon. Lorsque ce dernier accident se produit, on le nettoie avec la lame d'un couteau, on y passe la cire vierge, on l'essuie soigneusement. Avec un couteau à papier (dit *plioir*) on enlève l'amidon qui aurait formé une sorte de croûte sur l'une des places du linge; on passe à cette place un *nouet* trempé dans de l'eau d'amidon, et l'on recommence le repassage, après avoir réparé l'accident. Si l'on produit en repassant de *faux plis*, on se sert également du *nouet* trempé dans

l'eau d'amidon, en le passant sur la partie plissée, puis on reprend le repassage. Avec un peu d'habitude et d'observation, on arrive rapidement à éviter ces petits accidents, qui ne doivent pas décourager les *commençantes*: les plus habiles en toute chose n'ont pas toujours été habiles. Tout le linge froqué doit être soulevé de la main gauche, afin que la pointe du fer puisse pénétrer dans toutes les fronces.

A CONTINUER.

ECONOMIE DOMESTIQUE.

DEGRAISSAGE.

(Agents de dégraissage simples et composés.)

- Ammoniaque liquide (Alcali volatil).
- Benzine (Huile rectifiée de goudron de gaz).
- Essence de lavande (Huile essentielle de térébentine).
- Fiel de bœuf.
- Alcool à 86° (376.)
- Ether.
- Craie.
- Chaux éteinte à l'air.
- Falc.
- Diverses terres glaises.
- Papier brouillard.
- Jaune d'œuf.
- Eau de javelle.
- Carbonate de sonde
- de potasse.
- Cendres gravelées.
- Acide chlorhydrique.
- Acide nitrique.
- Acide oxalique.
- Acide sulfurique.
- Sel d'oseille.
- Eau de Cologne.

On a chez soi toutes ces substances ou on les trouve facilement dans le commerce.

FIEL DE BŒUF PRÉPARÉ.

Ajoutez 9 onces d'alun en poudre et autant de sel de cuisine, à une pinte de fiel de bœuf, et faites bouillir deux ou trois minutes, ayant soin d'enlever l'écume. On laisse refroidir, et on le conserve dans des bouteilles bien bouchées. A la longue il se forme un dépôt, ainsi il faudra décanter la partie liquide, qui est celle dont on se sert.

SAVON DE FIEL DE BŒUF.

L'on fait fondre à un feu deux parties égales de savon blanc et de fiel de bœuf; on laisse évaporer, puis un coule en moule et on laisse sécher.

BOULES À DÉTACHER.

Savon blanc..... 2 onces.
Alcool..... 1 "

Faites dissoudre, et broyez cette solution avec :
Jaune d'œufs 2 grains.
Essence de térébentine..... $\frac{1}{2}$ once.

Mafinésie ou terre à foulon, quantité suffisante pour donner au mélange la consistance de pâte, que l'on pétrit en boules. On laisse sécher.

Après avoir humecté la tache avec de l'eau froide et chaude, on la frotte avec cette boule, et à l'aide d'une petite brosse, on étend le savon et on tâche de l'incorporer à l'étoffe. Après, on lave.

L'on préconise cette préparation comme destructrice de toutes sortes de taches, excepté celles qui contiennent des oxydes de fer, tels que l'encre et la rouille.

En voici une autre destinée à enlever les taches de goudron, de cire, d'huile et de couleurs à l'huile. La voici :

Savon blanc..... 2 onces.
Potasse de commerce..... $\frac{1}{2}$ once.
Huile essentielle de genièvre..... 1 $\frac{1}{2}$ gros.

Mélez, pétrissez, et faites-en des boules, que vous emploierez comme il a été dit ci-dessus.

ENLEVAGE DES TACHES.

De résine.—L'esprit de vin les dissout d'autant plus facilement qu'il est rectifié.

D'encre.—(Sur étoffes.) Si les taches sont récentes, on lave l'étoffe à l'eau et on la savonne, et touchant ensuite la tache avec de l'acide sulphurique ou chlooydrique très-étendu d'eau. Si la tache est ancienne, il faudra une partie d'acide et dix d'eau. Le sel d'oseille et l'acide oxolique détruisent eux aussi l'oxide de fer, et ces deux substances sont préférables pour les étoffes blanches de coton ou de lin.

Les taches qui résistent à ces deux réactifs sont enlevées, si après les avoir frottées avec le sel d'oseille, on ajoute le chlorure d'étain, et on les frotte de nouveau.

De graisse.—Ammoniaque délayée dans de l'eau; alcalis caustiques, sels alcalins, fiel de bœuf ou de mouton, jaune d'œufs, toutes absorbantes, comme la craie et l'argile.

D'huile.—*Idem, idem.*—Essence de savon de fiel de bœuf, essence de térébenthine rectifiée, benzine, alcool camphrée, et l'éther camphré.

De sucs végétaux (non acides).—Si la tache est récente, l'eau l'enlèvera, mais si elle est sèche, acide sulphureux (vapeurs de soufre) liquide ou gazeux, le chlore à l'état de gaz ou de chlorure; l'eau de javelle (acides); ammoniaque liquide.

De rouille.—(Fer à l'état d'oxyde noir), acide sulphurique ou hydrochlorique, étendus dans douze parties d'eau; crème de tartre.

(Fer à l'état d'oxyde rouge.—Acide oxalique; sel d'oseille.

De fumée.—Savonnage d'abord : essence de térébenthine et sel d'oseille après.

De boue.—Lorsqu'on ne parvient pas à les enlever complètement, l'on emploiera un jaune d'œuf, ou la crème de tartre. Si la couleur a été endommagée, on la fera revenir avec un acide, si c'est un alcali qui en est la cause; avec un alcali dans le cas contraire.

De café.—Lavage à l'eau et savonnage, un jaune d'œuf cru délayé dans un peu d'eau et additionné de 8 à 10 gouttes d'esprit de vin.

De cambouis.—Essence de térébenthine, et on couvre aussitôt avec de la cendre tamisée ou de la terre de pipe. On laisse en contact pendant 15 minutes, et ensuite on fait tomber la poudre, au moyen d'une brosse. Dans le cas où elle résisterait mélange d'un jaune d'œuf et d'huile de térébenthine, et même acide chlorhydrique ou acide oxalique, si la tache contient un oxyde de fer.

De chocolat.—V. plus haut : *de café.*

De cire.—Alcool rectifié qui dissout la cire, et mieux eau de Cologne. Le froid rendant la cire friable, l'eau froide suffit à la détacher et à la faire tomber.

De stéarine.—*Idem, idem.*—Si après que la goutte de stéarine est enlevée, il restait encore une tache de graisse, voir plus haut l'alinéa (*De graisse.*)

De vin.—V. plus haut l'alinéa (*Des sucs végétaux.*)

De goudron. }
De couleurs } V. Boules à détacher.
à l'huile. }

De sauce.—D'abord avec de l'essence de térébenthine, l'acide oxalique après, et un peu d'ammoniaque, et enfin l'éther pour rétablir les nuances et lustrer l'étoffe.

Mercurielles.—Lessive caustique. composée de 50 parties d'eau, 1 de sous carbonate de soude et $\frac{1}{2}$ de chaux vive. Quand le linge a bouilli dans cette lessive, et que la tache est dissoute, on enlève ce qui reste avec du chlore liquide, on lave à l'eau pure, et ensuite à l'eau de savon, ou à la place, aux chlorures de soude et de chaux.

De liqueurs.—On rafraîchit la tache avec de la

nouvelle liqueur qui l'a produite, et après on l'imbebe d'eau fraîche et on frotte légèrement. Selon l'étoffe et la couleur, on procède différemment. Sur les tissus blancs ces taches disparaissent en les rinçant avec de l'eau de savon, et ensuite en les soumettant à la vapeur de soufre. S'il s'agit d'étoffes colorées à couleur solide, on lave avec de l'alcool, ou avec de l'eau aiguisée d'acide hydrochlorique ou nitrique.

De suie.—Essence de térébenthine; ensuite mélange de cette essence et de jaune d'œuf. On frotte toujours après chaque opération légèrement, et on continue les opérations jusqu'à ce qu'on ait obtenu le résultat voulu. S'il reste encore quelques nuances noires sur les étoffes blanches, crème de tartre, et sur les étoffes de couleurs, acide chlorhydrique étendu d'eau.

De suif.—V. plus haut.—*De graisse.*

Sur la soie.—Il arrive de laisser tomber des gouttes d'huile ou de graisse sur les étoffes confectionnées en robes ou en tout autre genre de vêtement. Le moyen le plus sûr pour enlever ces taches, est celui d'étendre l'étoffe sur la planche à repasser, la couvrir de craie en poudre, lui superposer du papier de soie, et de passer un fer chaud sur le papier. Faites tomber la poudre après, et frottez le tissu avec de la mie de pain. En cas d'insuccès ou d'un succès incomplet, répétez l'opération.

De vernis.—V. plus haut.—*De graisse.*

Sur les étoffes épaisses.—Il faut opérer à la fois sur les deux pages de l'étoffe par l'application des réactifs convenables.

COURRIER DE LA MODE.

Au point de vue strictement hygiénique, les vêtements ont pour principal objet de conserver au corps sa chaleur naturelle en interposant entre ce dernier et le milieu atmosphérique un tissu qui conduise mal la chaleur et, par conséquent, empêche celle du corps de se perdre et celle de l'atmosphère d'arriver trop aisément sur nous. Chez les peuples primitifs, il est probable que c'est là tout ce qu'on demandait aux vêtements. Mais la civilisation, et avec elle la mode, l'usage, les convenances sociales, ont modifié ces excellents principes. Il y a moyen cependant de tout concilier et de se conformer aux prescriptions de l'hygiène sans commettre un crime de lèse-élégance.

La laine et la soie sont des tissus mauvais conducteurs de la chaleur; par conséquent, ils conservent très-bien au corps sa température propre et l'abritent assez efficacement contre les influences atmosphériques. Cependant chacun de ces tissus a des propriétés particulières qui impliquent un usage différent. Ainsi, pour être appliqués sur la peau, les tissus de laine présentent sur de soie l'avantage d'être beaucoup plus poreux et, par suite, d'absorber bien mieux les produits de la transpiration, tout en les laissant traverser.

L'inconvénient très-léger, spécial aux tissus de de laine, qui est de produire une certaine irritation sur la peau, devient une qualité dans les cas où

pour détourner une irritation plus intense et plus profondément située, dans la poitrine par exemple, il est inutile d'activer les fonctions de la peau d'une façon énergique et incessante.

Dans les tissus, il y a autre chose à examiner que la matière dont ils sont formés; la couleur a aussi son importance. L'on a l'habitude de préférer en été des vêtements blancs ou clairs, et sombres ou noirs en hiver, il y a là plus qu'un usage traditionnel. C'est un fait d'expérience qu'à épaisseur égale, deux tissus de même nature, mais de couleur différente, ne tiennent pas également chaud. Cette remarque est surtout frappante si l'on compare le blanc au noir. Par un jour d'hiver très-froid, mais avec un beau soleil et le sol étant couvert de neige, si l'on étend par terre deux couvertures de laine, l'une blanche et l'autre noire, également bien exposées, au bout de peu de temps on pourra constater que sous la couverture blanche la neige a persisté, tandis que sous la noire elle a fondu. Cela prouve que le noir est la couleur qui absorbe le mieux les rayons solaires, et par conséquent la plus chaude, tandis que le blanc les réfléchit et les renvoie.

Il est maintenant certain que les étoffes anciennes, le *châlis* et la *mousseline de laine*, de nos mères et de nos grandes mères, nous sont revenues, avec leur simplicité, ne vous en déplaie, madame.

Une actualité toujours en vogue est la toilette de mariée.

On se marie beaucoup et tout ce mois-ci sera éclairé de lunes de miel. Les élégantes ne portent plus de couronne, mais bien ce que nos mères nommaient le chapeau de fleurs d'oranger, c'est-à-dire un simple bouquet rond posé très en arrière sur le côté de l'oreille gauche, puis un bouquet à la ceinture et trois autres mis en échelle sur la garniture. Les robes de cet hiver qui étaient de soie garnie de tulle, sont aujourd'hui en mousseline nuageuse garnie de dentelles ; le fichu noué sur la poitrine à la Marie-Antoinette est de rigueur ; quelques très-riches héritières reprennent le voile de dentelles datant de la Restauration ; mais c'est là un grand luxe qui n'est pas beaucoup plus joli que le voile de tulle illusion posé à la juive ; je l'ai notifié pour constater la vogue de la dentelle qui est peut-être poussée à l'extrême.

Les mères des mariées semblent être vouées à l'uniforme *lilas*, les robes, les chapeaux, les mantelets croisés, tout en *lilas*. La mère du marié qui est généralement plus âgée est en gris garnie de dentelle noire.

Les jeunes filles d'honneur portent beaucoup de rose qui, cette année, semble vouloir primer le bleu. Le *vert d'eau* est aussi fort à la mode ; on fait des toilettes mélangées de taffetas et de foulards ravissantes ; les chapeaux sont assortis aux toilettes.

Le commencement du printemps et la fin de l'automne sont les deux époques particulièrement consacrées aux mariages. La fin de l'automne nous les unions formées pendant la saison des eaux et de la villégiature, le renouveau consacre celles commencées aux brillantes réceptions d'hiver, entre un accord ou une polka, ou, celles non moins heureuses, nouées au coin d'un foyer paisible, entre un regard et un sourire. Donc, les mariées de printemps choisissent ordinairement, et surtout cette année, la simple mousseline ; la belle tarlatane se porte aussi beaucoup, elle est plus élégante, plus nuageuse, mais cette année *ainte mousseline* paraît tenir le haut du pavé, il est vrai que les nombreux volants qui la garnissent sont, rehaussés de dentelle. Je vous conseille de choisir l'organdi, ou une mousseline très claire ayant un peu de soutien et d'en faire découper les volants, qui sont alors plus légers et d'un plus agréable effet ; on les ourle ensuite lorsque la robe se remet dans les occasions ordinaires.

Les grands volants peuvent monter au tiers de la jupe, plissés à triples tuyaux, espacés et séparés par des nœuds de rubans ils forment un très bel et très riche ornement.

Ce qui donne du cachet à une toilette, c'est la manière de se bouffer. Autrefois, il n'en existait qu'une. Du matin au soir, on se mettait en cage, tous la portaient de la même forme ; aujourd'hui, autant de classes, autant de façons de crinoline ; autant de degrés de distinctions, autant de façons de se bouffer. La femme de chambre ne peut pas plus se bouffer comme sa maîtresse, qu'elle ne peut s'y coiffer. Il y a des époques où la mode est démocratique, où toutes les femmes sont pareilles, sauf la qualité des étoffes, comme il y a quelques années ; en ce moment, quoiqu'on fasse pour vulgariser la mode actuelle on n'y peut parvenir, et c'est peut-être à cela qu'on doit sa *durée*. Toutes les conditions et tous les rangs ne peuvent s'approprier les longues boucles de cheveux, et les pous relevés. Le contraire de ce qui avait lieu jadis, arrive : les étoffes ne sont pour rien dans la distinction d'une toilette ; la coupe et la forme y contribuent bien davantage. Telle dame sera élégante avec une robe à trente sous la verge et telle cuisinière sera vulgaire et endimanchée dans une robe d'une piastre.

Pour les toilettes du matin et les courses en ville, on ne porte aucune crinoline, on se laisse tout-à-fait plate, se contentant du bouffis qu'occasionne le relevage de la tunique ; cependant, il ne faut pas omettre, comme le font quelques personnes, un petit jupon court sous la jupe de dessus ; autrement, elle s'entortillerait dans les jambes, ce qui est horriblement disgracieux. Pour les toilettes de jour, il y a des Jupons de dessus très étroits, en crinoline, avec quatre hauts volants tuyautés qui garnissent toute la hauteur du jupon, par derrière seulement, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de volants sur les côtés, ni devant. Pour les toilettes du soir et toutes les robes traînantes, en général, on pose sur cette crinoline un jupon presq' aussi long que la robe, en percale fine, empesé, très plat en haut, très large du bas, et garni d'un haut volant en mousseline.

* * *

Les corsages sont très variés, toujours montants, et ornés d'une pèlerine-berthe retenue devant par un nœud de ruban. Les fichus Marie-Antoinette sont aussi très portés et c'est justice, ils finissent très bien la toilette. On les noue très bas et négligemment en écharpe ; de façon que leurs longs bouts accompagnent bien la jupe à traîne.

Les manches à trois bouffants, et les manches bouillonnées sont les plus ordinaires, mais je vous signalerai comme distinction et bon goût la manche à vis. Sur une manche plate ordinaire se pose depuis le haut, à partir du petit côté du dos, un volant

semblable à ceux, ou celui de la robe, et qui tourne jusqu'au poignet. Un nœud semblable à ceux de l'ornement, se pose sur le bout de ce volant qui doit se terminer du côté du coude.

* * *

Ce que l'on appelait autrefois la *confection*, c'est-à-dire le classique pardessus en taffetas noir, voit chaque année son domaine se restreindre.

Toutes les femmes ont, sans doute, parmi leurs vêtements un pardessus en taffetas noir, mais peu à peu elles le vouent exclusivement à l'accompagnement des toilettes noires, où à peu près.

L'habitude des pardessus pareils aux robes est si bien prise que l'œil ne peut plus supporter un pardessus de teinte différant de la robe, coupant et rompant l'harmonie générale. La mode actuelle est jolie sans doute, et l'on comprend que l'on y tienne, en dépit de l'économie qui proteste inutilement et représente que cette mode exige beaucoup d'étoffe,—que les robes sont usées bien avant leurs pardessus, lesquels pourtant ne peuvent plus servir à rien lorsqu'ils restent seuls sur la brèche. Mais il est des accommodations même entre la mode coûteuse et l'économie raisonnée. Ainsi l'on peut choisir pour les costumes complets des étoffes dont le prix est assez peu élevé pour équivaloir à peine à l'achat d'une *confection* convenable, faite en soie noire. On peut composer le costume de telle sorte qu'il comprenne seulement le jupon et la tunique-pardessus, autrement dite *casaque*, autrement dite *polonaise*. Pour les cas où l'on n'aimerait pas à se montrer dans la rue seulement avec cette casaque ajustée, on lui adjoint une petite pèlerine de même étoffe, qui cache le buste presque jusqu'à la ceinture. Enfin, quand le costume a été fait avec un paletot pareil large, quand ce costume n'est plus sérieusement mettable au grand jour de la rue, on peut encore tirer parti en guise de costume d'intérieur, ou même de robe de chambre, moyennant ce paletot, contre lequel l'économie s'élève avec aigreur.

Donc, ce printemps encore, à part les exceptions, la *confection* se trouve comprise dans le *costume*, et se fait en soie noire, surtout pour les toilettes de même soie, mais en même étoffe que chaque robe pour l'immense majorité des toilettes.

* * *

Les coiffures sont dépouillées du chignon traditionnel; les cheveux sont peignés très-haut, disposés sur le sommet de la tête en un simple 8 couché, bien étendu, et non debout; de ce 8, quelques boucles vraisemblables s'échappent pour frôler la nuque, et c'est tout. Par devant les cheveux sont simplement

relevés sur des crêpes très-modestes. Les fanatiques peignent ces cheveux de devant en petits bandeaux plats. Cette coiffure s'appelle,—oserai-je le dire? —à la d'Orléans.

* * *

Les bijoux et les diamants sont toujours prescrits. J'ai vu deux jeunes filles du meilleur monde, les deux cousines, n'ayant pas même de boucles d'oreille.

* * *

Quoique les chapeaux noirs se portent de préférence aux autres, il y a cependant un retour sensible vers les couleurs.

On en fait beaucoup en deux teintes, même en deux couleurs complètement différentes.

Ainsi un chapeau de paille ou de dentelles noires s'ornera en faye et rubans roses et noirs (surtout), en ruban paille et noir, bleu pâle et noir, etc.; la couleur foncée est dessus, la claire dépasse de chaque côté.

Les bouts pendants sont des deux couleurs, bien posés l'un au dessus de l'autre.

Les nuances claires très-pâles sont celles qui s'emploient le plus.

JEANNINE

REMEDE CERTAIN CONTRE LE RHUMATISME.

Deux gousses d'ail et une drachme de gomme ammoniaque, concassées ensemble, divisées en deux parties avec un peu d'eau fraîche, dont on prend une le soir et une le matin. On prend en même tems du fort thé de sassafras. Si l'on fait usage de ce remède, non seulement le rhumatisme disparaît, mais aussi la contraction ou la crampe des membres. Si cependant le mal est parvenu au plus haut degré; il faut alors procéder comme suit. On abat les jambes de derrière d'un cheval hongre mort, et on en tire la moëlle des os, on la fait fondre dans un pot sur le feu, et on la fait passer à travers un léger linge dans un vase. On laisse faire cette opération par un écorcheur, parce que la fonte cause une mauvaise odeur. Le souffrant doit alors se frictionner 3 fois par jour près d'un feu de charbon ou près d'un poêle chaud, avec la quantité d'une cuiller à bouche, et bientôt la guérison s'ensuit.

AVIS

Le présent numéro ne contient aucun morceau de musique ; mais le prochain numéro contiendra tout un quadrille, ce qui sera le double de la matière d'un numéro.

La réponse au rébus est comme suit :

L'homme près du danger doit montrer du courage.

La réponse aux devises est :

10. Le point de ressemblance entre un avocat et un champignon, c'est que tous deux ils poussent aux frais.

20. Le point d'accord entre un cheval et une pomme de terre, c'est que le cheval tire et la patate pousse.

RÉBUS.

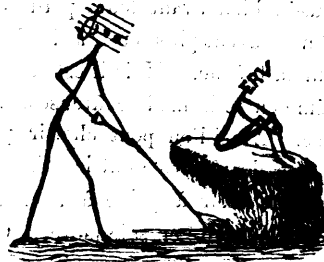
d'



\$1.00 la lbs.



P'b'



3 Cls. pièce

